

CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

Publiée par
LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DE LA
LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DANOISES
aux frais de la
FONDATION RASK-ØRSTED

Sous le contrôle de
PAUL V. RUBOW

CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

LETTRES CHOISIES ET ANNOTÉES

PAR

PAUL KRÜGER

II

L'ANGLETERRE ET LA RUSSIE



ROSENKILDE OG BAGGER
COPENHAGUE 1956

COPYRIGHT 1956 BY
DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURSELSKAB
KØBENHAVN

DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURELSKAB (La Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises) remercie l'ambassade de Danemark à Londres d'avoir bien voulu l'aider à obtenir l'autorisation d'imprimer les lettres d'Edmund W. Gosse à Georg Brandes et de faire photographier les lettres de Brandes à Gosse. Elle adresse ses remerciements à Monsieur Philip Gosse qui a aimablement donné l'autorisation nécessaire pour la publication des lettres de son père. La Société remercie également VOKS, Moscou, pour l'autorisation accordée d'imprimer les lettres de Pierre Kropotkine à Georg Brandes et pour les recherches faites par cette institution afin de retrouver les lettres de Brandes à Kropotkine.

La Société renouvelle ses remerciements à la Fondation Rask-Ørsted pour les crédits consentis qui ont rendu possible la publication de ce second volume de la *Correspondance de Georg Brandes*. La Société joint ses remerciements à ceux que le rédacteur adresse aux institutions, aux fondations et aux personnes.

DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURELSKAB

AVANT-PROPOS DU RÉDACTEUR

Le rédacteur de ce second volume de la *Correspondance de Georg Brandes* adresse ses remerciements aux personnes qu'il avait remerciées dans l'avant-propos du premier volume et qui ont continué à lui fournir des renseignements et à lui offrir leur concours pour la recherche des documents et leur mise au point.

Parmi les personnes qui ne sont pas nommées dans le premier volume et qui m'ont aidé soit en me fournissant des informations, soit en corrigeant les épreuves, soit d'autre façon, je remercie tout particulièrement Monsieur Elias Bredsdorff, maître de conférences à l'Université de Cambridge, qui a mis les portraits de Gosse et de Brandes à ma disposition pour cette édition et qui m'a aidé à me procurer plusieurs photocopies; Monsieur Rahbek Schmidt, agrégé des lettres, qui m'a secondé dans mes recherches concernant la vie littéraire en Russie; Madame Gertrud Krarup et plusieurs de mes élèves à l'Université d'Aarhus ainsi que d'autres personnes qui ont bien voulu lire les épreuves d'imprimerie.

Monsieur Ivar Häggner, Falun, Suède, a pris, lorsqu'il était jeune douanier à Haparanda, deux photographies de Kropotkine alors sur le point de quitter la Suède pour se rendre à Pétrograd en passant par la Finlande. Nous publions l'une de ces photos à la planche VIII et nous remercions de tout cœur Monsieur Häggner.

Ces photos ont présenté une certaine utilité lorsque je recherchais les lettres de Brandes à Kropotkine. Ces recherches ont duré sept ou huit ans et nombreux sont ceux qui y ont pris part. Au printemps de l'année 1954, j'entrepris un voyage en U. R. S. S. invité par l'association pour les relations entre le Danemark et l'U. R. S. S. Je réussis, durant ce voyage, à éveiller l'intérêt de ceux qui étaient susceptibles de

m'aider, notamment l'intérêt actif de Madame Kislova, VOKS, et les lettres pieusement conservées furent retrouvées dans les archives, photocopiées et envoyées à la Bibliothèque Royale. Des copies d'autres documents venant de Brandes et figurant dans des collections russes me furent offertes. J'adresse mes remerciements à tous les Russes qui m'ont apporté leur concours ainsi qu'à Monsieur Levald, chancelier à l'ambassade de Danemark à Moscou, qui m'a bien facilité toutes les démarches.

Madame Edith Philipp, la fille de Georg Brandes a, comme toujours, avec la plus grande obligeance, fourni tous les renseignements possibles.

J'adresse mes remerciements aux fondations qui ont, par leurs libéralités et leur largesse d'esprit, rendu mon travail possible. La Fondation Carlsberg a, pendant un certain temps, assuré le salaire d'un secrétaire. La Fondation Rask-Ørsted et Aarhus Universitets Forskningsfond se sont partagé les frais d'un voyage fait en Angleterre pour y retrouver des lettres et des articles. Le Fonds national des recherches pures du Danemark a contribué aux frais occasionnés par la photocopie des matériaux trouvés.

Enfin je remercie la Bibliothèque Royale et son directeur Monsieur Palle Birkelund, le directeur du département des manuscrits, Monsieur Kåre Olsen, la Bibliothèque de l'Etat à Aarhus et ses obligeants bibliothécaires.

Paul Krüger.

INTRODUCTION

A la fin des années 1860 Georg Brandes commença à lire les œuvres de JOHN STUART MILL. Particulièrement ses études sur la logique déductive et inductive de Mill font partie de l'étude critique sur la notion de cause de Taine dans la thèse de Brandes. A la même époque les idées de Brandes sur la place inférieure de la femme dans la société commencent à prendre forme. Il travaillait à la rédaction d'un traité sur ce sujet. Il voulait réfuter point par point la conception de Søren Kierkegaard sur la femme et sa nature, conception qui, d'après Brandes, était d'ordre esthétique, ne faisant aucune place à la libre évolution de la femme.

Pendant qu'il s'occupait de cette question, l'ouvrage de Stuart Mill: *The Subjection of Women* lui tomba sous la main. Brandes lut tout d'abord le livre de Mill dans une traduction française. Son enthousiasme fut immense. Il renonça à terminer son propre travail, emprunta le texte de Mill en anglais à un politicien danois, A. F. Krieger, et se mit à le traduire séance tenante.

La traduction danoise parut en novembre 1869. Elle était précédée d'une préface belliqueuse: c'est l'indignation devant la barbarie de l'état de choses dans la société du temps qui a incité l'auteur de ce livre à l'écrire et le traducteur danois à contribuer à l'expansion des idées exprimées dans cet ouvrage. Brandes se déclare prêt à relever le gant si quelqu'un juge devoir attaquer les idées fondamentales de ce livre.

Il n'y eut pas de polémique sérieuse au sujet de la traduction du livre de Mill. Elle provoqua pourtant une certaine irritation contre le traducteur. Les liens d'amitié qui le liaient à Julius Lange en furent ébranlés comme bien d'autres fois auparavant et plus tard. Le rédacteur de *Dagbladet*, Bille, défendit que parût dans son journal la moindre mention du livre. De vagues critiques furent publiées. Le livre de

Mill devait agir à longue échéance, les idées et arguments qu'il présentait occupèrent longtemps l'opinion publique.

Les livres de Mill n'étaient d'ailleurs pas tout à fait inconnus au Danemark à cette époque. Des arguments pour et contre les droits de la femme dans la société faisaient depuis longtemps l'objet de discussions. Holberg, déjà, avait dit fort vigoureusement et presque sans ironie que l'intelligence des femmes n'était pas inférieure à celle des hommes et que, s'il leur était permis de développer leurs facultés et de s'instruire, les femmes se montreraient tout aussi capables que les hommes de remplir les plus hautes fonctions dans la société. Les théoriciens avaient plus tard soutenu des thèses du même genre. La discussion qui agitait l'Europe autour du problème n'était pas étrangère au Danemark. De façon plus modeste nous avons connu plusieurs tentatives vers un réel débat sur l'égalité des femmes avec les hommes dans la vie sociale, et sur leurs revendications de droits plus étendus tant au point de vue humain qu'au point de vue juridique dans le mariage. Les tentatives proprement dites en faveur de l'émancipation des femmes furent toutefois considérées comme comiques ou surprenantes. Elles paraissaient être le signe d'un raffinement de culture exagéré ou anormal, de conditions sociales malsaines. La femme était, d'après Brandes, tenue dans l'ignorance et la dépendance, elle était opprimée, atrophiée et se développait artificiellement.

Le débat proprement dit sur ces questions prit de l'extension dans toute la Scandinavie après la parution de la traduction par Brandes du livre de Mill. La ligne qui en part conduit à la pièce de Henrik Ibsen *Et Dukkehjem* (bien qu'Ibsen n'admirât pas spécialement Mill ni son livre), à Bjørnson et à Kielland et, même prise en sens contraire, aux œuvres de Strindberg. Les revendications au sujet de l'égalité politique des femmes et des hommes faisaient partie du programme des partis non conservateurs. Presque un demi-siècle devait s'écouler avant que les femmes n'obtinsent le droit de vote au Danemark. A la fin du XIX^e siècle, les femmes purent acquérir la même instruction que les hommes. Théoriquement, la femme peut de nos jours exercer la plupart des métiers qui étaient auparavant réservés aux seuls hommes.

Le côté politique de la question n'intéressait pas autant Brandes. C'était la notion de liberté qui l'attirait, le droit au libre développement et à l'épanouissement humain. L'émancipation proprement dite de la femme, la mise en pratique des revendications dans la vie quotidienne, tout cela ne retenait pas particulièrement son attention. Il le montra clairement lorsqu'il republia sa traduction du livre de Mill en 1885. Il la fit précéder d'une nouvelle préface où ne vibre plus l'ancienne passion pour les idées de Mill. Mill a sans doute raison de montrer combien il est injuste de faire obstacle au développement intellectuel de la femme, mais l'évolution des rapports entre l'homme et la femme telle que nous la montre l'histoire n'est pas aussi simple que se l'imaginait Mill, qui s'appuyait sur les déclarations des philosophes du XVIII^e siècle. Brandes en était sûr après avoir lu Friedrich Engels.

Le fait d'avoir fait publier la traduction danoise de *Subjection of Women* amena un échange de lettres entre Brandes et Stuart Mill. Nous publions ici les deux seules lettres que l'on connaisse de Mill à Brandes. On n'a pas retrouvé les lettres de Brandes à Mill. La première lettre de Mill, écrite pour remercier Brandes de sa traduction, contient surtout des renseignements bibliographiques sur la littérature du moment concernant la question féministe et les organisations qui travaillaient pour l'obtention des droits de la femme. La seconde lettre, de mars 1872, contient de longues réflexions sur l'Internationale, réflexions réservées mais qui trahissent une certaine sympathie pour un mouvement susceptible d'éveiller l'attention et de faire réfléchir les classes possédantes sur la gravité des problèmes sociaux. Brandes publia ces réflexions dans une revue danoise. Elles correspondaient en grande partie à ses opinions personnelles. Il ne fut jamais social-démocrate et ne s'intéressa jamais profondément à la mise en pratique des réformes sociales. Mais il était déjà et resta l'adversaire des conditions sociales de son temps.

Dans cette dernière lettre, Mill parle de l'utilitarisme. Lorsque Brandes reçut cette lettre, il s'occupait de faire publier *Utilitarianism* de Mill. Dans la préface de cette traduction Brandes présente cette mo-

rale comme émancipée de la théologie et de la religion, une morale qui n'est pas seulement un traité mais dont la place est dans le cœur. Elle est facile à comprendre, à appliquer, elle est humaine, compréhensible et claire. C'est la morale du progrès.

Dans la préface mentionnée, Brandes effleure le sujet des lois des associations d'idées. Il travaillait alors à la rédaction d'un traité sur les associations d'idées conçues et présentées comme principe fondamental de la connaissance du monde par l'homme. Il ne termina jamais ce travail. Brandes reconnaissait lui-même que sa faculté de formuler les idées abstraites était faible. Mais il avait discuté avec Stuart Mill, en juillet 1870, sur les idées de fond de ce projet de traité philosophique.

Voici les faits qui précédèrent la visite de Brandes à Stuart Mill. Brandes séjournait à Paris l'été de 1870. Il reçut, le 5 juillet, dans sa modeste chambre d'hôtel, la visite du célèbre philosophe qui venait d'Avignon et rentrait en Angleterre. Dans la note 4 à la lettre 298, nous avons imprimé la rédaction anglaise d'un des nombreux récits que Brandes a laissés de cet événement. (Voir aussi planche IV.) Brandes se sentit en face d'une figure qui incarnait l'idéal qu'il s'était formé du « grand homme », une personnalité indomptable dès qu'il s'agissait d'idées, un agitateur, un homme d'action capable certes d'écouter les arguments de l'adversaire, de reconnaître ses propres erreurs, mais ferme comme l'acier dans ses convictions.

Brandes fut conquis pour la vie par l'exquise urbanité de Mill, sa logique implacable, la noblesse de ses manières et l'enchaînement audacieux de ses idées.

Mill invita Brandes à venir poursuivre leur entretien en Angleterre. Quelques jours plus tard, Brandes partit pour Londres. Ses amis français lui demandèrent stupéfaits : « Que diable allez-vous faire là-bas ? » De Londres, Brandes fit de fréquentes visites à Mill à Blackheath. Mill était « grand et bon ». Le vieux philosophe anglais et le jeune écrivain danois discutaient sur l'opposition des idées fondamentales de la philosophie expérimentale et de celles de la philosophie spécula-

tive. Mill démontra à Brandes que toute sa formation philosophique universitaire était spécieuse et vaine. Brandes n'était pas sur toute question d'accord avec Mill. C'était justement l'opposition de leurs points de vue qui rendait fécondes leurs discussions. Brandes s'efforça d'adopter la façon de penser et d'agir de Mill et de la faire entièrement sienne quelque étrangère qu'elle lui parût. Plus tard, Brandes trouvera dans cet effort la tendance fondamentale de son caractère : le désir de compléter, d'affirmer sa personnalité, de suppléer à ce qui lui manquait. Mill incita Brandes à devenir un homme d'action et à ne pas se limiter à ne rester qu'un savant, un esthète. Quelques mois plus tard, à Rome, en mars 1871, après la défaite de la France, songeant à ce qui attendait le Danemark, Brandes, dans une lettre aux siens, se montre catégorique : « Il faut devenir anglo-saxon et étudier Stuart Mill. »

Brandes étudia Stuart Mill. Il s'est plongé dans ses œuvres, celles qui traitaient de philosophie et celles qui s'occupaient d'économie politique. Pendant sa maladie à Rome, durant l'hiver de 1871, Brandes étudia à fond *Examination of Sir William Hamilton's Philosophy*. Il tenait son exemplaire de Mill lui-même. Brandes suivit plus tard avec sympathie les efforts faits au Danemark pour répandre les idées du philosophe anglais.

Brandes ne devint pourtant pas un philosophe de profession ; et il fut assez peu réformateur social. C'est autre chose qui retenait son attention et prenait son temps. Mais il n'oublia jamais l'impression que lui avait faite dans sa jeunesse la personnalité et l'œuvre de Mill. Les entretiens qu'il avait eus en Angleterre avec « ce grand bienfaiteur de l'humanité » devaient représenter un tournant dans sa vie intellectuelle et ils eurent une influence féconde sur sa pensée. Connaître Mill était une initiation à la vie. Brandes était conscient de l'autoritarisme de Mill, de son opiniâtreté, mais il admirait sa ténacité, sa sincérité absolue et la pureté incomparable de son caractère. Toute sa vie, Brandes considéra Stuart Mill comme un être tout de courage et de pensée, ferme, de grande envergure, supérieur et audacieux, un modèle par l'esprit et par le caractère.

C'est la mort de Stuart Mill qui fit entrer en relation EDMUND W. GOSSE et Georg Brandes.

En mai 1873, Gosse envoya à Brandes un numéro d'une revue anglaise contenant des articles sur « le grand disparu » qui n'était pas nommé. Il est certain qu'il s'agit de Stuart Mill. C'est de cette façon que se nouèrent les premiers liens entre le bibliothécaire et littérateur de 23 ans et le critique danois de 31 ans. Brandes ne laissa pas passer cette chance de se faire une relation littéraire en Angleterre.

Gosse était venu au Danemark en été 1872. Brandes avait déjà, à ce moment-là, livré ses premières grandes batailles : les premières conférences de provocation en novembre-décembre 1871, la publication de ces conférences en février 1872 et plusieurs polémiques. Dans son livre de souvenirs *Two Visits to Denmark*, Gosse prétend que, lors de son premier séjour au Danemark, il ignorait pratiquement l'existence de Brandes. Il habitait chez un haut membre du clergé protestant et fréquentait d'autres dignitaires de l'église luthérienne, fut présenté à un évêque, entendit le très vieux Grundtvig prêcher devant ses paroissiens en adoration, fit la connaissance de la vieille génération de grands écrivains : H.C. Andersen et Paludan-Müller, ainsi que de plusieurs figures moins dominantes de cette même génération. Il est possible que Gosse n'ait vraiment pas entendu parler de Brandes lors de son premier voyage au Danemark. Peu après son retour en Angleterre, il doit avoir remédié à cette lacune. Son initiative en ce qui concerne les articles nécrologiques sur Mill démontre qu'il était au courant des efforts faits par Brandes pour introduire les idées du philosophe anglais au Danemark.

Gosse vint une seconde fois au Danemark en mai 1874. Il avait auparavant échangé avec Brandes une dizaine de longues lettres dans lesquelles il est question des luttes et des projets littéraires de Brandes, et où se manifeste l'intérêt grandissant que prend Gosse aux problèmes scandinaves. Il y trahit également son transport d'admiration pour la poésie de Swinburne et une tendance de plus en plus marquée vers des idéaux littéraires et intellectuels qui l'éloignaient définitive-

ment du sévère milieu puritain dans lequel il avait grandi, et dont témoigne de façon choquante son livre *Father and Son*.

En écrivant, dans *Two Visits*, qu'il se demande comment il pourra, à son second voyage au Danemark, entrer en relations avec « la nouveauté révolutionnaire », les puissances nouvelles, Gosse se montre victime d'une légère infidélité de mémoire. Comme le prouvent les lettres mentionnées, le contact établi entre lui et Brandes était concret et des accords — vagues — avaient été conclus avant l'arrivée de Gosse. Rien de surprenant à ce que Brandes fût, comme le dit Gosse, « le point central de sa vie pendant son second séjour à Copenhague. Il n'avait pas besoin d'apprendre de la bouche d'August Larsen, attaché à la librairie Gyldendal, que Brandes avait fait d'énormes progrès depuis la dernière visite de Gosse. « On le hait bien, mais on ne peut plus l'ignorer. » Gosse savait déjà cela par les lettres de Brandes qui soulignaient la virulence de l'opposition rencontrée.

Sur l'opposition à laquelle se heurtait Brandes, Gosse fournit dans *Two Visits* plusieurs exemples qui éclairent bien le cas. Dans les milieux ecclésiastiques où fréquentait Gosse aussi lors de son second séjour, on ne cachait pas l'horreur et l'effroi que provoquait le simple nom de Brandes. Le seul fait que Brandes était venu un jour jusqu'à la porte du pasteur qui logeait aimablement Gosse provoqua dans la famille le plus grand trouble, tout comme s'il se fût agi du diable en personne. En Suède, Gosse fut en rapport avec un écrivain dont l'aimable visage se contracta en une grimace de dégoût et de frayeur comme s'il eût soudain aperçu un serpent venimeux, lorsque le nom de Brandes fut prononcé.

Gosse tente d'expliquer ce phénomène. Le bon ton qui régnait à Copenhague était empreint de charme, de romanesque, et aussi d'une foi conventionnelle mais sincère. On respectait les limites du bon goût et on professait un profond respect pour les traditions nationales. La vulnérabilité sur ce dernier point était extrême. On lit dans *Two Visits*, p. 285: « There, in Denmark after the war, the old romantic elevation of tone, though thinned and rendered bloodless by conventio-

nality, continued to occupy the foremost place. In the midst of its disappointment and soreness, the humiliated but highly cultivated little country drew itself proudly together in the folds of its threadbare refinement, and resented any attempt to widen its æsthetic range or renew its intellectual sympathies, as being an insult to the ancestors, to the fine old row of portraits looking down in sorrow upon the living and defeated progeny below. Denmark refused to listen to 'modern' ideas as an elderly maiden lady in straitened circumstances refrains from adopting any household improvement which her parents did not recognise. »

C'était Brandes qui apportait des idées modernes à un Danemark qui, pense Gosse, était passionnément avide d'idées. Les préjugés et les manifestations d'injustice étaient causés par un ardent enthousiasme pour les choses de l'esprit.

D'après Gosse, l'opposition que rencontrait Brandes était due en partie au fait que celui-ci donnait, comme modèle digne d'être imité, la littérature allemande moderne, et blessait en cela la mentalité danoise encore sensible au douloureux souvenir de la défaite de 1864. En quoi Gosse se trompait. Tout au contraire, ce sont les incessants commentaires de Brandes sur la littérature française qui irritaient l'opinion (bien que toute une partie de cette littérature eût été présentée depuis très longtemps aux lecteurs des journaux de droite). Gosse a remarqué que Brandes avait un ton supérieur qui devait blesser ses compatriotes, une voix provocante pleine de mépris et d'ironie pour cingler les idées nationales, les conceptions héritées du passé et la dignité tragiquement maintenue de la nation danoise.

Lorsque Gosse, 38 ans plus tard, écrivit ses souvenirs du Danemark, il découvrit que beaucoup des pensées révolutionnaires de Brandes n'étaient maintenant que pure modération, l'éthique du libéralisme européen, des opinions politiques et religieuses parmi d'autres. Mais il restait convaincu que si le bouillant et fier iconoclaste danois travaillait avec tant d'acharnement à transformer le Danemark dans le domaine de la littérature, de l'art et de la morale, c'était qu'il avait

« ... a passion for Denmark so wonderful that I should be tempted to call him the one absolutely infatuated lover of his country whom I have known. »

Gosse ne vint pas à la dernière conférence du semestre que fit Brandes sur Byron et Shelley. Il dut ce soir-là se rendre à une invitation du poète Carl Andersen à assister à une représentation d'un ballet de Bournonville avec prologue de H. P. Holst au Théâtre Royal. Gosse se sentait toujours très attiré par la vieille culture danoise de Copenhague. Il n'assista à aucune des cours de Brandes à l'Université de Copenhague. Mais dès l'instant qu'il vit Brandes, il tomba sous le charme de ce champion des idées nouvelles.

Il venait fréquemment le matin dans la chambre de Brandes toute pleine de livres. Gosse lisait Shelley, Wordsworth et Swinburne avec Brandes, et Brandes lui lisait les classiques danois : des poèmes lyriques de Henrik Hertz et de Johan Ludvig Heiberg, des fragments de Paludan-Müller, des strophes d'Oehlenschläger. Gosse a parlé de la fougue de Brandes, de sa vivacité, de sa spontanéité, de l'originalité de ses opinions, de son refus d'accepter une idée sans discussion.

Brandes parlait vite, posait question après question, parfois sans attendre la réponse, piétinait d'impatience quand la pensée de son interlocuteur n'était pas aussi rapide que la sienne. Lorsque, au cours de leurs lectures en commun, Brandes trouvait un passage qui lui plaisait particulièrement, il explosait de joie, éprouvait une fébrile enthousiasme, poussait de grandes exclamations : « *Those were days when poetry was a matter less for judgment than for passion; then in all countries the few who loved great verse loved it with an infatuation which made the initiated heart 'to pant beneath its power.'* In the gift to awaken this ecstasy, and yet to hold it within the bounds of reason, I have in the course of my life known two proficients: the one was Algernon Charles Swinburne, the other Georg Brandes. »

Gosse décrit, parmi ses souvenirs du Danemark en 1874, une journée passée chez les parents de Brandes qui séjournèrent à la campagne, à Taarbæk, centre de pêche et de villégiature au nord de Co-

penhague. (Voir planche I.) Gosse y fit la connaissance du poète Holger Drachmann et de sa toute jeune femme. La mère de Brandes lui apparut alors comme une adversaire farouche de toutes les institutions de droite, une anticléricale, une républicaine rouge; elle parlait peu mais avec violence et défendait ardemment ses opinions — c'est là, d'après Brandes, un portrait sévère: sa mère était enjouée, agréable, spirituelle.

Les deux écrivains férus de poésie ne passèrent ensemble que quelques semaines d'été en 1874. Leur correspondance, au cours des dix années qui suivirent, fut régulière et volumineuse.

Brandes écrivait toujours à Gosse en danois. C'est pourquoi nous avons donné, dans la Table des Lettres, un compte rendu détaillé de ses lettres et nous ne résumerons pas ici leur contenu. Elles contiennent de nombreuses remarques littéraires et souvent d'un caractère pratique. Brandes demande à être renseigné sur les écrivains anglais qui l'occupent, Disraëli, Shelley, Byron. On y peut suivre la lutte littéraire que livrait Brandes au Danemark avec son petit groupe de collaborateurs, pas tous loyaux, et dont le meilleur était atteint d'un mal mortel. Viennent ensuite les lettres d'exil écrites à Berlin qui racontent les efforts de Brandes pour se faire une place dans cette ville étrangère tandis qu'il ne cesse de penser à Copenhague. Puis c'est le retour au Danemark, en apparence une victoire, un triomphe, mais bientôt une déception. Brandes lutte sur plusieurs fronts, il lutte aussi contre le sombre découragement qui menace de l'anéantir.

Après 1885 les lettres se font plus rares et plus courtes. Brandes et Gosse se retrouvèrent plusieurs fois à Londres. Leur amitié demeura, privée désormais du caractère brûlant des années de jeunesse; ils n'avaient plus rien à s'apprendre mutuellement.

Les lettres de Gosse, notamment les premières, reflètent l'évolution de son goût: lui qui admirait autrefois la poésie classique aime à présent la poésie de son temps, « radicale », révoltée. Elles contribuent à faire connaître son histoire intellectuelle, les étapes de sa libération du milieu austèrement puritain où il avait vécu. Ces lettres sont marquées de la

profonde amitié qui unissait Gosse à Swinburne; l'influence de ce dernier transparait à tout moment, c'est un peu lui qui écrit un certain nombre des épîtres que Brandes recevait d'Angleterre. Il ressort des lettres de Gosse qu'il étudiait avec une inlassable énergie la littérature scandinave, lisait tout ce qui paraissait d'important et nouait en outre des relations avec de nombreux écrivains scandinaves. Tandis que Gosse guidait Brandes et lui faisait comprendre la grandeur de la poésie de Shelley, Brandes, lui, s'efforçait, dans de nombreuses lettres, de convaincre Gosse du génie de Bjørnstjerne Bjørnson.

Par ses articles dans des revues anglaises Gosse tenait ses lecteurs au courant de la littérature scandinave. Il y mentionne Brandes très souvent, par des notices sur la revue que dirigeait celui-ci, sur sa contribution aux revues allemandes, par des comptes rendus de ses livres et des communications sur ses projets, ses voyages, ses difficultés avec l'Université. Nous avons reproduit une partie de ces articles difficilement accessibles. Quelques-uns des rares articles que Brandes publia dans des revues anglaises autour de 1879, en partie grâce à l'initiative de Gosse, figurent également dans les *Notes*.

Brandes pouvait mal payer Gosse de retour. Avant 1884 il n'exerçait qu'une faible influence sur les quotidiens et les revues danois. Lorsqu'il eut enfin acquis l'influence nécessaire et qu'il fut demandé à Gosse d'écrire régulièrement dans une revue danoise, il était déjà si connu et si recherché que l'offre faite ne le tenta point. Toutefois Brandes obtint de Gosse pour sa revue *Det nittende Aarhundrede* une étude sur Swinburne, un éloge où Gosse se permet quelques critiques.

Dans la même revue, Brandes mentionnait une des œuvres poétiques de Gosse. Il fit, dans un quotidien norvégien, le compte rendu des études de Gosse sur la littérature scandinave. Il cite ses travaux dans plusieurs notes et références et lui rend hommage de si bien connaître la littérature scandinave. On trouvera, dans les lettres que nous reproduisons dans cette édition, des observations fort détaillées et spontanées de Brandes sur l'œuvre lyrique de Gosse. Brandes n'a pas donné d'autre caractéristique de l'œuvre ni de la personne de Gosse. Pour-

tant il rappelle dans *Levned* leur amitié de jeunesse et les belles heures enrichissantes passées à lire ensemble à Copenhague. Il évoque un Gosse jeune, rêveur, poète, ivre d'enthousiasme pour la grande poésie, lui-même habile ciseleur de vers. Il garde le souvenir de l'exquise personnalité de Gosse, de sa courtoisie et de sa fidèle amitié.

Dans une lettre adressée à Friedrich Nietzsche, Georg Brandes s'exprima ainsi : « Mich verletzt es aber ein wenig, wenn Sie in Ihren Schriften so schnell und heftig über Phänomene wie Socialismus oder Anarchismus absprechen. Der Anarchismus des Fürsten Krapotkin z. B. ist nicht dumm. » La lettre est datée du 17 décembre 1887. C'est la plus ancienne remarque de Georg Brandes sur PIERRE KROPOTKINE que nous connaissions. Elle date de l'époque où il construisit l'expression « le radicalisme aristocratique » pour exprimer son opinion politique. Dans *Indtryk fra Rusland*, 1888, Kropotkine est cité parmi ceux qui avaient, en 1872, propagé parmi les ouvriers de la banlieue de Saint-Petersbourg des idées inspirées de la Commune et en contradiction avec le radicalisme individuel des anciens nihilistes.

Durant les années qui suivirent, Brandes connut mieux les idées et les œuvres de Kropotkine, grâce surtout à des articles parus dans des revues norvégiennes.

Georg Brandes rencontra pour la première fois Kropotkine à Londres en 1895. Kropotkine avait alors 52 ans mais paraissait sensiblement plus âgé, marqué qu'il était par son temps de prison. Brandes fut frappé par son imposante personnalité, sa culture, sa courtoisie, son attitude à la fois douce et ferme. Et Brandes fit grande impression sur Kropotkine. Ils se virent quelques rares fois les années suivantes et restèrent en contact par correspondance. Nous reproduisons la plus grande partie de cette correspondance ; seuls les courts billets, les quelques lignes pour décider un rendez-vous, les lettres de recommandation, ne figurent pas ici.

Cette correspondance dura de 1896 à 1919, c'est-à-dire deux ans avant la mort de Kropotkine.

Il n'est pas fait dans ces lettres une grande place aux belles-lettres bien qu'il y soit question de Tourguéniev, de Henrik Ibsen et de quelques autres écrivains. Les questions de haute politique dominent. Plusieurs d'entre elles contiennent des perspectives qui remontent à la Révolution française. Les événements du temps sont évoqués dans cet échange d'opinions entre deux grands hommes de l'époque: l'affaire Dreyfus, la guerre des Boers, les attentats anarchistes, la guerre russo-japonaise, les mouvements révolutionnaires partout en Europe et particulièrement en Russie. Kropotkine s'étend sur les événements d'Angleterre où il jouissait du droit d'asile, mais il ne pouvait s'empêcher de penser à sa patrie qu'il avait quittée en hâte en 1876 et où il ne retourna qu'en 1917. Brandes avait correspondu avec plusieurs personnalités russes peu de temps ou plusieurs années. Ces lettres ne contiennent pratiquement rien sur la vie politique en Russie soit par suite d'un manque d'intérêt des correspondants pour ces sujets ou d'un trop grand intérêt de la censure. Kropotkine était secrètement et le plus souvent fort bien renseigné sur ce qui se passait en Russie.

Il ressort de leur correspondance que Brandes se chargea avec joie de faire connaître les œuvres de Kropotkine par des préfaces, des comptes rendus et des articles. Sa préface écrite à la hâte aux mémoires de Kropotkine fut vite bien connue. Brandes souligne qu'il n'y a aucun narcissisme dans l'autobiographie de Kropotkine. Kropotkine ne parle pas volontiers de lui-même, et ne le fait qu'avec pudeur, modestie, discrétion. Pas de confessions. Ni sensiblerie, ni cynisme. Kropotkine ne se laisse aller à aucune confidence de mauvais ton vis-à-vis de ses lecteurs. Brandes laisse deviner dans ses lettres qu'il trouve Kropotkine trop austère, puritain, réservé. Mais si Kropotkine a répugné à se dépeindre lui-même, il a du moins donné une peinture de son temps, de l'histoire de la Russie de cette époque et des mouvements ouvriers européens de la seconde moitié du XIX^e siècle. Kropotkine s'est mêlé à toutes les classes de la société. Il descendait en droite ligne de la vieille famille royale des Rurik et, comme le disaient ses amis de jeunesse, il avait plus de droits

au trône de Russie que le Tsar. Jeune, il fut le page d'Alexandre II. Il pouvait aspirer à un haut rang à la cour et à une carrière dans l'armée. Il choisit de servir dans un régiment en Sibérie orientale dans l'espoir d'effectuer des réformes qui échouèrent par suite de la corruption de certains fonctionnaires. Son goût pour la géographie et la géologie s'accrut en Sibérie. Il revint à Saint-Pétersbourg, se fit inscrire à l'Université et se mit à étudier les mathématiques et les sciences naturelles. Il devint secrétaire de la Société de Géographie et publia ses premiers rapports de voyage dans les publications annuelles de cette Société. Il vint pour la première fois en Europe occidentale en 1872. C'est en Suisse qu'il se lia avec les partisans des idées de Bakounine. Il rapporta en Russie toute une littérature socialiste et anarchiste sur laquelle les douaniers ne mirent pas la main. Son activité parmi les ouvriers le fit enfermer à la prison Pierre-Paul en 1874. C'est de l'infirmerie de la prison qu'il effectua en 1876 sa célèbre fuite si bien préparée et arriva en Angleterre après avoir traversé la Suède. Plus tard il séjourna en Suisse où il se joignit à la Fédération du Jura et se lia avec Jacques Elisée Reclus. Il allait devenir un publiciste politique de plus en plus actif. Après l'assassinat d'Alexandre II en 1881 Kropotkine fut expulsé de Suisse. Il séjourna alors quelque temps en Angleterre et en France. Il était à Lyon pendant une révolte des ouvriers de la soie. Il fut emprisonné en 1882 et libéré en 1886. Jusqu'à son retour en Russie après plus de trente ans d'exil, il résida en Angleterre.

Il ressort clairement de cet échange de lettres que les deux amis avaient des opinions profondément différentes sur des questions politiques et morales fondamentales. Les idées de Kropotkine en vue d'une réforme de la société s'appuyaient sur une foi en la sagesse du peuple et la bonté de la nature humaine. Brandes pensait que pour bâtir sur le granit, il convenait de bâtir sur l'égoïsme, cette assise de granit de la nature humaine. Baser un système et un avenir sur la conviction que la nature humaine est bonne, comme le pensait Kropotkine, c'était, d'après Brandes, bâtir sur le sable.

Ce profond désaccord entre Kropotkine et Georg Brandes sur la conception des possibilités d'une réforme de la société n'empêcha pas Brandes de présenter loyalement les idées de Kropotkine sur « l'entr'aide », ni d'écrire des pages sur la culture des pommes de terre à Jersey et à Guernesey en parlant du livre de Kropotkine qui traite des champs, usines et ateliers et de souligner l'importance d'une association du travail intellectuel avec le travail manuel.

L'important pour Brandes dans ses rapports avec d'autres penseurs n'était pas d'être toujours d'accord avec eux. Ce qui comptait pour lui c'était qu'il avait rencontré en Kropotkine une haute personnalité, un réalisateur puissant, un homme d'un courage indomptable, d'une vaste culture marquée par la finesse d'une vieille tradition aristocrate, simple et courtois, un caractère ferme, obstiné.

P. Kr.

TABLE DES LETTRES

**Les chiffres de gauche indiquent le numéro de la lettre,
ceux de droite les pages.**

JOHN STUART MILL A GEORG BRANDES

297. Mill à Brandes. 24-2-1870..... 5
Remerciements pour la traduction danoise de *Subjection of Women*. Indications sur la littérature récente concernant la situation sociale des femmes.
298. Mill à Brandes. 4-3-1872..... 7
L'opinion de Mill sur l'Internationale.

EDMUND W. GOSSE ET GEORG BRANDES

299. Brandes à Gosse. 9-6-1873..... 11
Remercie pour l'envoi de l'article nécrologique sur Stuart Mill. Propose de fournir à Gosse des informations sur la littérature danoise.
300. Gosse à Brandes. 9-7-1873..... 11
Les poètes imitateurs danois. Y a-t-il au Danemark un nouveau poète d'avenir? *Æsthetiske Studier et Den romantiske Skole i Tydskland* de Brandes. Nouvelle littérature allemande. Swinburne.
301. Brandes à Gosse. 15-7-1873..... 14
« Je suis malheureusement le seul homme jeune au Danemark à représenter le nouvel esprit européen dans la littérature. » Il vaut la peine de nommer dans la littérature danoise de nos jours *Digte* de Drachmann; J. P. Jacobsen semble aller devenir un habile auteur de nouvelles. Brandes n'apprécie pas la poésie de Richardt que pour sa forme. Il a écrit une critique des *Digte* d'Ibsen. H. F. Ewald est « un bedeau » en ce qui concerne les idées, et Bergsøe manque de courage. On veut faire le silence sur *Den romantiske Skole i Tydskland*. Snoilsky est improductif. Brandes apprécie les livres d'Auerbach, Spielhagen et Paul Heyse. Il déchiffre à grand'peine les vers anglais. Il connaît Swinburne, trouve ses derniers poèmes difficiles à comprendre tant il écrit dans une forme lourde et outrée. Ne peut pas spécialement admirer Tennyson. Il lui manque des relations en Angleterre.

302. Gosse à Brandes. 18-7-1873..... 17
Articles de Gosse sur des écrivains scandinaves. La nouvelle école littéraire en Angleterre avec Swinburne comme chef.
303. Brandes à Gosse. 28-7-1873..... 19
Promet d'étudier attentivement Swinburne. L'intention de Brandes en écrivant *Den romantiske Skole i Tydskland* est « de forcer mes compatriotes à sentir dans quel temps ils vivent ».
304. Brandes à Gosse. 22-12-1873..... 21
Remercie pour le compte rendu de Gosse sur *Den romantiske Skole i Tydskland*. Un compte rendu de ce livre dans une revue suédoise. Très occupé de Spielhagen, Heyse et Tourguéniev, « dont je suis fou ». A fait des cours sur la Restauration en France, et prépare des cours sur Byron. *Kejser og Galilæer*, d'Ibsen. Le roman de H. F. Ewald *Agathe* où se trouve « un portrait » de Brandes. « Nous vivons politiquement dans une sorte d'état de dissolution somnolent. Impossible de savoir si c'est la droite ou la gauche qui montre le plus d'esprit réactionnaire dans les questions intellectuelles, la droite ment le plus et la gauche le plus mal. »
305. Gosse à Brandes. 6-1-1874..... 23
Den romantiske Skole i Tydskland de Brandes. Les rapports de Gosse avec H. F. Ewald. Accueil fait à *On Viol and Flute*. C'est chez Shelley, Keats et Wordsworth qu'il faut chercher la source de la poésie anglaise moderne et non chez Byron. Informations sur Swinburne.
306. Brandes à Gosse. 20-2-1874..... 25
Sur les poèmes de Gosse. Admiration pour la fraîcheur et l'extraordinaire maîtrise de la langue. Demande s'il n'y a pas quelque obscurité ici et là. Trouve les souvenirs un peu trop personnels. « Je n'ose pas donner d'autre conseil que le suivant : Chantez pour tous – comme Burns et Béranger. » « Ce que je souhaiterais voir s'étendre en poésie c'est le domaine du chant, ce que les Allemands appellent le Lied, et je voudrais voir moins de toutes ces formes telles que la méditation, la contemplation etc. » « Je ne puis mettre la valeur poétique de Shelley au-dessus de celle de Byron. » Au sujet de Swinburne : « Il m'intéresse mais me paraît très difficile à comprendre. »
307. Brandes à Gosse. 27-3-1874..... 28
Admiration pour la prose artistique de Swinburne dans l'essai sur Byron. Sur *Songs before Sunrise*. Veut faire un cours sur Byron et désire des références sur des écrits concernant Byron, surtout des critiques dirigées contre lui et des articles au sujet de son divorce.

- Imitation de Byron par Paludan-Müller qui accuse une tendance vers la théologie. Regrette d'être en voyage quand Gosse viendra au Danemark.
308. Gosse à Brandes. 3-4-1874..... 30
Reactionen i Frankrig. La critique de Brandes des poèmes de Gosse. Swinburne place Shelley bien au-dessus de Byron. Compte rendu par Gosse de *Kejser og Galilæer* d'Ibsen.
309. Brandes à Gosse. 10-4-1874..... 32
 Pourra rencontrer Gosse à Copenhague. Pas de compte rendu de *Reactionen i Frankrig* sinon un paquet de sottises. Souhaite se faire une carrière ailleurs qu'à Copenhague. Brandes comprend à présent, en se replongeant dans l'étude des œuvres de Shelley, quel haut rang est celui du poète. Baudelaire est « un triste monsieur ».
310. Brandes à Gosse. 23-10-1874..... 34
 Remercie pour l'élogieux compte rendu par Gosse du premier numéro de *Det nittende Aarhundrede* dans *The Academy*. Demande à Gosse d'écrire sur Swinburne dans la revue.
311. Gosse à Brandes. 26-10-1874..... 35
 Promet d'écrire sur Swinburne dans *Det nittende Aarhundrede*. Collabore également à *The Examiner* à présent. Travaille au drame *Erik Eiegod*. Etudie avec ravissement les poètes de la Pléiade.
312. Brandes à Gosse. 2-11-1874..... 38
 Sur Swinburne; Brandes trouve une analogie entre sa carrière officielle et la sienne. Travaille à *Naturalismen i England*. L'orthodoxie et l'enthousiasme des Anglais pour la maison royale les a depuis longtemps fait déconsidérer par l'Europe libérale. « Puisse une nouvelle lignée secouer ce joug. » Sur *Det nittende Aarhundrede* qui ne contient pas une ligne banale mais qui travaille dans des conditions difficiles.
313. Gosse à Brandes. 19-11-1874..... 40
 Envoi par Swinburne de *In Memory of Barry Cornwall*.
314. Brandes à Gosse. 3-2-1875..... 40
 Travaille à *Naturalismen i England*, mais gêné par son manque de connaissances. Comprend maintenant que Shelley est l'Apollon de la nouvelle génération anglaise. La critique anglaise est dogmatique. Les travaux sur Lassalle. Copenhague est un enfer de mesquinerie, de sottise et de méchanceté.
315. Gosse à Brandes. 10-2-1875..... 42
 Venez en Angleterre! Lady Wortley Montagu. Les critiques français sont des modèles pour Gosse.

-
316. Brandes à Gosse. 18-2-1875..... 43
Dégouté de la vie à Copenhague. Désire des renseignements pour la mise au point de *Naturalismen i England*.
317. Gosse à Brandes. 27-2-1875..... 45
Envoi de livres sur Wordsworth et Coleridge.
318. Gosse à Brandes. 3-7-1875..... 46
A de la difficulté à donner une revue critique des œuvres de Swinburne. Se sent trop proche de lui.
319. Brandes à Gosse. 7-7-1875..... 46
Sur Adolf Hansen. Voudrait l'article de Gosse sur Swinburne aussitôt. Ne peut plus supporter la vie au Danemark. Ne renonce pourtant pas à la bataille.
320. Gosse à Brandes. 8-10-1875..... 47
Poèmes de Hauch et Drachmann dans *Det nittende Aarhundrede*.
321. Gosse à Brandes. [Octobre 1875]..... 49
La visite d'Adolf Hansen en Angleterre. Ernst von der Recke.
322. Brandes à Gosse. 1-11-1875..... 50
Fera paraître dans quelques jours la traduction des nouvelles de Gottfried Keller et *Naturalismen i England*. Perspective de nomination à l'université de Copenhague. Tous les projets sont en suspens.
323. Gosse à Brandes. 16-11-1875..... 52
Remerciement pour l'envoi de *Naturalismen i England*.
324. Gosse à Brandes. 27-11-1875..... 53
Critique des détails dans *Naturalismen i England*.
325. Brandes à Gosse. 16-12-1875..... 54
A commis une erreur grossière en négligeant Campbell. Pas de chance de nomination à l'Université de Copenhague. Attaqué dans la presse.
326. Brandes à Gosse. 14-2-1876..... 56
Remercie de l'étude sur Swinburne, de *King Erik* et du compte rendu de *Naturalismen i England*. A dû ajouter une note de rédacteur à l'étude de Gosse à cause de l'audace de ses propos sur Napoléon III. A décidé de quitter le Danemark.
327. Brandes à Gosse. 7-3-1876..... 57
Remercie d'un article avec « portrait » de Brandes dans *The Examiner*. A écrit un grand essai sur le sentiment de la nature dans la poésie danoise. A l'intention de dire bientôt un long adieu au Danemark.

328. Brandes à Gosse. 11-4-1877..... 58
A envoyé l'édition allemande de *Lassalle*. Gosse a écrit une note dans *The Academy* sur le refus de l'Université de Christiania d'autoriser des cours de Brandes. Enverra *Søren Kierkegaard*.
329. Gosse à Brandes. 22-1-1877..... 58
Les mémoires de Goldschmidt.
330. Brandes à Gosse. 13-2-1877..... 59
Les mémoires de Goldschmidt: affectation, mensonges démesurés et radotages de vieillard arrangés pour plaire aux conservateurs de Copenhague.
331. Gosse à Brandes. 4-5-1877..... 60
Ludvig Bødtker. Gosse au sujet de Brandes dans *Encyclopædia Britannica*.
332. Brandes à Gosse. 26-7-1877..... 61
Det nittende Aarhundrede est supprimée par suite de la censure de l'éditeur. La réaction politique triomphante au Danemark. Quitte maintenant le Danemark.
333. Gosse à Brandes. 30-7-1877..... 62
Indignation devant le fait que le Danemark laisse partir Brandes. *Søren Kierkegaard*. *Danske Digtere*. *Kongen* de Bjørnson est une œuvre faible. Souhaite que Brandes sorte des rangs des politiciens. En Angleterre, tous les intellectuels, sauf Swinburne, sont politiquement de droite.
334. Brandes à Gosse. 11-8-1877..... 64
Bjørnson a plus de dons innés que tout autre poète scandinave. Comparaison entre la carrière d'écrivain d'Ibsen et celle de Bjørnson. La faiblesse de *Kongen* vient de ce qu'il y a d'allégorique dans la pièce. Brandes n'est pas dans les rangs des politiciens. Il est de gauche dans tous les pays où la gauche est anticléricale. Les socialistes danois ne sont pas des canailles, il ne faut pas les mépriser ni les opprimer mais les aider. Il commence à s'intéresser à Disraëli. Regrette que Swinburne ait attaqué Zola, c'est le plus grand écrivain que possède la France à ce moment.
335. Gosse à Brandes. 28-9-1877..... 66
Au départ de Brandes du Danemark. Gosse sympathise avec les libéraux mais a horreur du communisme et du nihilisme. Défend Swinburne quand celui-ci attaque Zola.
336. Brandes à Gosse. 10-10-1877..... 68
Questions sur Disraëli. Il y a des passages de grandeur homérique dans *La fortune des Rougon*. Si Zola commet des fautes, c'est par idé-

- alisme esthétique. « Mes amis m'ont offert un banquet avant mon départ; s'ils s'étaient montrés des hommes lorsqu'il le fallait ils auraient pu s'épargner ce repas. On a jeté beaucoup de belles fleurs sur ma tombe et fait plusieurs discours funéraires vraiment sentis. »
337. Gosse à Brandes. 20-10-1877..... 69
Sur Disraëli et ses œuvres.
338. Gosse à Brandes. 29-11-1877..... 70
Richard Garnett a écrit quelque chose sur Brandes. Le dernier numéro de *Det nittende Aarhundrede*.
339. Brandes à Gosse. [Décembre 1877] 72
Envoi de fleurs cueillies sur les tombes de Keats et Shelley à Rome. La vie à Berlin n'est pas vide mais mélancolique. Gosse est trop dur envers Bjørnson. Drachmann n'est pas un imitateur d'Ibsen. Il s'entend surtout à laisser parler l'homme du peuple et il écrit spécialement sur la mer. Il a d'ailleurs plus de talent que de caractère. Il est avec J. P. Jacobsen le seul écrivain de valeur au Danemark pour le moment.
340. Gosse à Brandes. 1-6-1878..... 73
Le livre de Brandes sur Tegnér. Proposition que Brandes écrive dans des revues anglaises. Projets de publication d'études sur la littérature scandinave.
341. Brandes à Gosse. [Juin 1878] 75
Beaucoup ont abandonné Brandes. Gosse est fidèle et veut lui dédier un livre. Brandes est admis dans la meilleure société de Berlin. Projets d'articles en anglais et en allemand. *Hovedstrømninger* dans une revue russe. Offre de corriger les épreuves d'imprimerie des études de Gosse pour *Studies in the Literature of Northern Europe* sur la littérature danoise et norvégienne.
342. Brandes à Gosse. [26-8-1878]..... 78
Demande de nouveau des informations sur ce qui a été écrit sur Disraëli et par Disraëli dont il s'occupe pour son étude.
343. Gosse à Brandes. 29-8-1878..... 79
Caricatures de Disraëli dans *Punch*. Gosse veut bien reconnaître maintenant le talent de Zola.
344. Gosse à Brandes. 13-12-1878..... 80
Sur la littérature norvégienne, surtout sur Bjørnson.
Il continue à trouver que *Kongen* est un mauvais ouvrage.
345. Brandes à Gosse. 29-1-1879..... 81
Brandes, qui a revu les corrections d'imprimerie de *Studies in the Literature of Northern Europe*, ne considère pas le Danemark sous

- des couleurs aussi flatteuses que le fait Gosse. Il trouve qu'il y a beaucoup de signes de décadence.
346. Brandes à Gosse. 6-6-1879..... 82
Gros travail: doit vivre de sa plume en terre étrangère et dans une langue étrangère. La fête de l'Université de Copenhague à l'occasion des 400 ans anniversaire reporte la pensée à 1839. Le peuple danois est horriblement, tristement et tragiquement stupide. Brandes trouve pourtant que ses efforts ont porté fruit dans la littérature dano-norvégienne. Schandorph, Skram, Kiel-land, Gjellerup.
347. Gosse à Brandes. 15-7-1879..... 84
Pas beaucoup de vitalité dans la vie intellectuelle danoise mais ce qui permet d'espérer un renouvellement a été suscité par Brandes.
348. Brandes à Gosse. [19-7-1879]..... 86
A écrit le compte rendu des *Studies* de Gosse dans *Dagbladet*, Christiania. La sombre tonalité des lettres antérieures concernant la vie à Berlin fait maintenant place à un accent de satisfaction. Brandes sent également qu'il est en train d'exercer une influence littéraire au Danemark.
349. Gosse à Brandes. 22-7-1879..... 88
Souvenir de Martensen.
350. Gosse à Brandes. 18-9-1879..... 88
Non convaincu de la valeur artistique de *Kongen* de Bjørnson. Il a, par contre, lu avec plaisir la *Leonarda* du même auteur. Holger Drachmann l'énerve, trop de ses écrits son dépourvus de forme artistique.
351. Brandes à Gosse. 23-9-1879..... 89
L'art d'Alma-Tadema que Brandes admire. Bjørnson a été antérieurement porté aux nues en Norvège. Maintenant il est discrédité, haï, poursuivi, il est officiellement « athée » et « ennemi du roi ». Matériellement il est ruiné.
352. Brandes à Gosse. [20-9-1880]..... 92
Remercie de la mention faite dans l'article de Gosse sur H. C. Andersen. A fait des conférences en Norvège et a été frappé de l'active et riche vie politique de ce pays. Tout va mal au Danemark. Ce sont les mauvais éléments mous qui triomphent. La jeune génération d'écrivains est pour Brandes mais la presse qu'on lit lui est hostile. Kielland est surprenant, Gjellerup est plein de promesses. Brandes a renoncé à écrire pour les revues anglaises.
353. Gosse à Brandes. 20-10-1880..... 93

- A fait mention, dans le compte rendu du livre de John Nichol sur Byron, de la façon dont l'Université de Copenhague a traité Brandes.
354. Brandes à Gosse. 10-12-1880..... 93
 Sur les poèmes de Gosse qui font à Brandes l'effet de belles images de l'esprit de Gosse, douces, harmonieuses, pleines d'art, empreintes d'une sorte de mélancolie inavouée ou refoulée. Brandes connaît en Allemagne beaucoup d'hommes et de femmes de talent à l'esprit large, mais on y vit sous la contrainte d'une réaction de l'aristocratie terrienne. Brandes fait des conférences à Berlin et écrit dans des revues danoises et allemandes. Son frère a été élu membre de la chambre des députés danoise. Il y a plus de gravité et de finesse du cœur chez le paysan danois et norvégien que chez la crapule bourgeoise pourrie qui constitue la majorité de la population des capitales au Danemark et en Norvège. Le paysan sait encore éprouver du respect, le vulgaire bourgeois est raisonneur et ricanneur. — Traduction de poèmes anglais. Récente littérature danoise.
355. Gosse à Brandes. 11-3-1882..... 96
 Attaque dirigée contre Gosse dans un quotidien danois. Les études de Gosse sur la littérature anglaise des 17^e et 18^e siècles. Problèmes au sujet des *Gengangere* d'Ibsen.
356. Brandes à Gosse. 16-3-1882..... 97
 L'article de *Dagbladet* contre Gosse semble avoir été écrit par une personne qui ne perd aucune occasion de manifester contre Brandes. Maintenant Brandes n'est plus seul. Un grand changement est survenu dans la littérature du Danemark et de Norvège.
357. Gosse à Brandes. 9-1-1883..... 99
 Il sera difficile de placer une étude sur la lutte pour la constitution norvégienne dans une revue anglaise; l'opinion publique anglaise s'intéresse peu à ce genre de choses. Les intellectuels anglais de premier plan ne sont ni radicaux, ni républicains.
358. Brandes à Gosse. 26-1-1883..... 101
 En lisant *Gray* de Gosse, Brandes fut frappé de ce que Gosse se montrât, dans ce livre, beaucoup plus anglais, beaucoup plus patriote et beaucoup plus lui-même qu'auparavant. Il souhaiterait voir exprimer plus d'idées générales que le mode d'exposition anglais ne le permet. Brandes ne croit pas à la possibilité d'une traduction en anglais de *Hovedstrømninger*. Prépare son retour au Danemark. Des hommes politiques, des artistes et des écrivains allemands fêteront Brandes à son départ. Livres danois récents.

359. Gosse à Brandes. 31-5-1883..... 103
 Difficile de mettre les *Hovedstrømninger* de Brandes sur le marché du livre anglais. Un nouvel esprit antithéologique est en train de gagner du terrain à l'Université de Cambridge où Gosse a failli être nommé professeur de littérature anglaise. A lu la protestation d'Ibsen qui refuse de reconnaître qu'il a subi une influence littéraire.
360. Brandes à Gosse. 22-4-1884 104
 N'est pas qualifié pour juger les études de Gosse sur la littérature anglaise du 17^e siècle. N'a rien lu des écrivains étudiés. Trouve que le style de Gosse est devenu plus sobre, plus ferme, plus impartial, plus anglais, mais Brandes regrette la disparition de son ancien lyrisme. Drachmann est un moins bon poète qu'Oehlenschläger. On ne peut se fier au caractère de Drachmann.
 La situation de Brandes est difficile maintenant qu'il est de retour au Danemark. Drachmann l'accuse d'être antipatriote, immoral etc. Les jeunes écrivains le dépeignent comme un tyran despotique de la littérature. Le groupe de Brandes a perdu *Morgenbladet* par suite de la rupture avec la gauche agraire qui espère plaire à Sa Majesté et devenir « mûre pour gouverner » en rompant avec les « athées ». C'était du patriotisme déplacé que de rentrer. Un seul triomphe: l'affluence aux cours qui traitent pour le moment de Holberg.
361. Brandes à Gosse. 28-10-1885..... 106
 Envoie son livre sur Berlin. Félicite Gosse de sa situation de professeur de littérature. Brandes, lui, est comme toujours, rien du tout. Est allé à Varsovie. La pauvre Pologne est bien le pays qui convient à Brandes. Au Danemark nous sommes gouvernés à la russe et sommes à la veille d'une révolution ou voués à jamais à l'esclavage.
362. Brandes à Gosse. 21-6-1895..... 108
 Heureux d'avoir de nouveau des nouvelles de son ami anglais. Si peu de vieux amis nous restent fidèles. Il a, une fois pour toutes, donné son cœur à Gosse. Remercie de l'offre d'écrire un livre anglais sur la littérature scandinave moderne. Ce n'est pas une affaire d'argent. Brandes voit avant tout dans son travail un instrument d'évolution personnelle. Doit en outre savoir ce que Gosse entend exactement par « moderne ». Travaille à un livre en trois volumes sur Shakespeare.

363. Brandes à Gosse. 13-11-1911..... 109
Remerciements à Gosse pour *Collected Poems*. Se souvient avec reconnaissance que Gosse lui a fait comprendre la poésie anglaise.
364. Brandes à Gosse. 23-11-1911..... 110
Brandes remercie de *Two Visits to Denmark*. Un passé lointain revient, très vivant. Gosse s'est représenté la mère de Brandes sous des couleurs trop sombres. Toute la description de Copenhague est admirable. Un énorme galerie de portraits. Signale quelques petites fautes.
365. Gosse à Brandes. 11-1-1912..... 111
Remerciement à Brandes pour son compte rendu de *Two Visits* et pour *Armand Carrel*. Brandes est toujours plein d'enthousiasme pour les révolutionnaires, Gosse a pardonné aux rois.

PIERRE KROPOTKINE ET GEORG BRANDES

366. Brandes à Kropotkine. 22-5-1896..... 115
La foi absolue de Kropotkine dans la sagesse du peuple.
367. Kropotkine à Brandes. 29-5-1896..... 116
Sur Stepniak, l'homme le plus juste, le plus modeste. Les erreurs et le bon sens du peuple. Littérature sur l'anarchie, « un mouvement plein de vitalité ».
368. Kropotkine à Brandes. 21-8-1896..... 120
The Career of a Nihilist de Stepniak. L'art théâtral à Londres. Shakespeare. La jeune littérature belge.
369. Kropotkine à Brandes. 28-6-1898..... 122
Kropotkine en Amérique du Nord. Stepniak et ses œuvres. Les mémoires de Kropotkine dans une revue américaine.
370. Brandes à Kropotkine. 3-7-1898..... 125
Brandes a passé six mois en Italie après une longue maladie.
371. Kropotkine à Brandes. 17-7-1898..... 127
Le livre de Brandes sur la Pologne: les Polonais sont les Français du monde slave. Un connaisseur de livres, c'est un connaisseur d'hommes.
372. Brandes à Kropotkine. 15-9-1898..... 128
Kropotkine accusé dans un journal danois d'être le vrai assassin de l'impératrice d'Autriche.
373. Kropotkine à Brandes. 22-9-1898..... 129

- Kropotkine a senti son cœur se serrer en apprenant la mort de cette nouvelle « victime de la lutte sociale ». La vie du vrai assassin. La société lui a enseigné la tuerie. Les massacres en Italie.
374. Kropotkine à Brandes. 29-9-1898. 133
Kropotkine a été accusé dans la presse de fabriquer des bombes dans un hangar derrière sa cuisine. La bêtise humaine.
375. Brandes à Kropotkine. 4-10-1898. 134
Brandes a envoyé à Kropotkine quatre de ses livres. Il parle de ses vers de jeunesse.
376. Brandes à Kropotkine. 28-12-1898. 135
L'autobiographie de Kropotkine. La mort de la mère de Brandes.
377. Kropotkine à Brandes. 30-12-1898. 137
Un mot en faveur des socialistes polonais.
378. Brandes à Kropotkine. 22-3-1899. 140
Brandes a écrit sur ses compatriotes expulsés du Slesvig.
379. Kropotkine à Brandes. 23-3-1899. 141
Il essaie de faire publier l'article de Brandes, *Denmark and Germany*.
380. Kropotkine à Brandes. 25-3-1899. 142
Les difficultés de la publication de l'article de Brandes.
381. Brandes à Kropotkine. 28-3-1899 144
Les mémoires de Kropotkine. « Je voudrais avoir une psychologie bien serrée de votre âme. »
382. Kropotkine à Brandes. 19-4-1899. 145
Un ménage nihiliste à la campagne.
383. Kropotkine à Brandes. 20-4-1899. 146
Pas possible de publier l'article de Brandes dans la revue *XIXth Century* qui est lue par la reine d'Angleterre. Kropotkine est boycotté en Angleterre.
384. Kropotkine à Brandes. 20-6-1899. 148
Les affaires africaines. Le travail sur les mémoires. Il demande si Brandes a quelque conseil à donner.
385. Brandes à Kropotkine. 24-6-1899. 149
Sur les mémoires de Kropotkine: « Vous parlez trop peu de vous-même, de votre développement intime. »
386. Kropotkine à Brandes. 9-8-1899. 151
Le travail sur les mémoires. Préfère ne pas traiter du tout le côté intime. Désire une préface de Brandes.

| | | |
|------|--|-----|
| 387. | Kropotkine à Brandes. 11-9-1899..... | 153 |
| | Remerciements pour la promesse de Brandes d'écrire la préface des mémoires. L'impression en Angleterre sur le verdict de Rennes. | |
| 388. | Brandes à Kropotkine. 14-9-1899..... | 154 |
| | Les journaux français huent Brandes: il est un infâme Dreyfusard. | |
| 389. | Kropotkine à Brandes. 17-9-1899..... | 155 |
| | En France une presse nationaliste, en Angleterre l'impérialisme croissant, le militarisme triomphant. | |
| 390. | Kropotkine à Brandes. 3-10-1899..... | 157 |
| | Remerciements pour la préface. « Contre les institutions, contre la bourgeoisie comme corps ... je suis haineux. » | |
| 391. | Kropotkine à Brandes. 3-11-1899..... | 158 |
| | « Tout ici est à la guerre. On s'imaginait faire une promenade militaire à Pretoria. » | |
| 392. | Brandes à Kropotkine. 7-11-1899..... | 160 |
| | On ne peut pas écrire pour un public abstrait. Brandes dans l'anthologie de Richard Garnett; une notice biographique peu intéressante. La guerre; à présent il n'y a pas un seul point lumineux en Europe. | |
| 393. | Kropotkine à Brandes. 22-11-1899..... | 162 |
| | Nouveaux travaux. <i>Mutual Aid</i> . | |
| 394. | Kropotkine à Brandes. 2-12-1899..... | 164 |
| | Une traduction danoise des mémoires de Kropotkine. En Angleterre c'est le chauvinisme qui triomphe. | |
| 395. | Kropotkine à Brandes. 21-6-1900..... | 166 |
| | C'est le fond commun des meilleures idées du siècle qui parle en Ellen Key. La réaction nous envahit de tout côté. | |
| 396. | Brandes à Kropotkine. 19-8-1900..... | 168 |
| | Brandes a été en Hongrie. L'enthousiasme le plus pur et un amour de la vérité à toute épreuve sont en Ellen Key. | |
| 397. | Kropotkine à Brandes. 23-11-1900..... | 169 |
| | Kropotkine prépare un cours sur la littérature russe. | |
| 398. | Kropotkine à Brandes. 28-3-1901..... | 170 |
| | Difficultés au sujet des mémoires en français. Les cours sur la littérature russe aux Etats-Unis. | |
| 399. | Kropotkine à Brandes. 23-10-1902..... | 172 |
| | Pour arriver à la Constitution en Russie il faut un grand soulèvement des paysans. Les idées dominantes de <i>Mutual Aid</i> . | |
| 400. | Brandes à Kropotkine. 4-11-1902..... | 174 |

| | | |
|------|--|-----|
| | Les Russes ont le privilège d'être leurs propres bourreaux. Sur Nietzsche. | |
| 401. | Kropotkine à Brandes. 20-3-1903. | 176 |
| | <i>Le grand homme</i> de Brandes. « Etes-vous juste envers les pauvres foules? » La théorie de Taine. Le grand homme et la foule et l'utilité l'un pour l'autre. | |
| 402. | Brandes à Kropotkine. 30-3-1903. | 179 |
| | « Vous n'êtes pas moins individualiste que moi. Je ne suis pas moins que vous pour l'aide mutuelle. » | |
| 403. | Kropotkine à Brandes. 31-3-1903. | 180 |
| | Remerciements pour <i>Poland</i> . | |
| 404. | Brandes à Kropotkine. 27-12-1903. | 181 |
| | Les événements en Russie. Guerre avec le Japon? | |
| 405. | Kropotkine à Brandes. 31-3-1904. | 182 |
| | Lecture de <i>Gestalten und Gedanken</i> . La guerre est fomentée surtout à la Bourse de Londres et par les impérialistes anglais. | |
| 406. | Kropotkine à Brandes. 17-11-1904. | 186 |
| | Brandes a écrit sur la récolte des pommes de terre. Le travail de Kropotkine sur l'éthique. On sent un souffle de printemps venu d'une nouvelle Russie. | |
| 407. | Brandes à Kropotkine. 20-11-1904. | 188 |
| | « Vous êtes optimiste. Je descends de Thomas l'incrédule, vous de l'apôtre aimé du Seigneur. Je ne crois guère à la possibilité d'une révolution en Russie. » | |
| 408. | Brandes à Kropotkine. 25-1-1905. | 190 |
| | « Enfin on entrevoit l'Aurore de la Russie. » | |
| 409. | Kropotkine à Brandes. 30-1-1905. | 191 |
| | C'est le commencement de la révolution, mais seulement le commencement. | |
| 410. | Kropotkine à Brandes. 17-5-1905. | 191 |
| | La démonstration de Gapon. Le livre de Kropotkine sur la littérature russe, « une page d'autobiographie collective ». La réaction dans la bourgeoisie anglaise. | |
| 411. | Brandes à Kropotkine. 18-6-1905. | 194 |
| | « Je suis mortellement affligé de la lenteur du progrès. » Massacres sans fin en Russie. Gapon n'a pas encore prouvé qu'il est grand. La petite révolution en Norvège. Les Norvégiens s'admirent encore un peu plus. | |
| 412. | Kropotkine à Brandes. 27-12-1905. | 195 |
| | Toutes ses pensées tournent autour des affaires de Russie. « Nous | |

- rentrons bientôt. » L'ancien régime est mort à jamais. La guerre entre la France et l'Allemagne va éclater. Les conservateurs anglais ont préparé cette guerre. L'Angleterre est devenue le prêteur d'argent du monde entier.
413. Brandes à Kropotkine. 1-1-1906. 200
La France ne doit pas combattre l'Allemagne sans être sûre du secours anglais. « Réfléchissez bien avant de retourner si précipitamment en Russie. »
414. Kropotkine à Brandes. 6-1-1906. 202
Les journaux danois et anglais ont annoncé le retour en Russie de Kropotkine.
415. Brandes à Kropotkine. 9-1-[1906]. 202
Brandes est furieux des indiscretions et mensonges de la presse, qui fait son désespoir. La méprisable et affreuse réaction russe.
416. Kropotkine à Brandes. 12-1-1906. 204
Il ne déteste pas l'Angleterre. C'est maintenant la police qui règne en Russie.
417. Brandes à Kropotkine. 17-1-1906. 206
Une lettre « fabriquée » d'un journaliste danois. Les monstres qui servent le gouvernement russe.
418. Kropotkine à Brandes. 19-1-1906. 208
Ils sont ignobles et fous en Russie. En Angleterre grande victoire des travailleurs.
419. Brandes à Kropotkine. 17-2-1906. 209
Sur l'auteur norvégien Hans Jæger.
420. Kropotkine à Brandes. 2-2-1907. 210
L'arrestation en Suède d'un Russe, le socialiste révolutionnaire Tcherniak.
421. Kropotkine à Brandes. 16-2-1907. 212
Les articles de Brandes sur l'affaire Tcherniak.
422. Brandes à Kropotkine. 18-2-1907. 213
Les émissaires russes ont empoisonné Tcherniak. La Suède a été l'aide-bourreau du gouvernement russe.
423. Kropotkine à Brandes. 22-7-1910. 214
L'édition française de *Fields, Factories*. Il a séjourné en France et y a fait des observations sur le pays et sur son incroyable activité - « cette France rurale que j'aime tant ». Il lit de nouveau le livre de Brandes sur Ibsen.
424. Kropotkine à Brandes. 31-12-1910. 216
Un article de Brandes sur Tolstoï. Kropotkine a aussi étudié

- récemment cet auteur et a écrit sur lui un article demandé par un journal russe.
425. Brandes à Kropotkine. 14-1-1911. 219
Il a écrit sur Kropotkine dans *Paris-Journal*. Sacha a protesté contre le jugement japonais (Kotoku).
426. Kropotkine à Brandes. 11-5-1911. 220
Le printemps à Locarno. Le socialisme libertaire, anti-parlementaire en France. *La science moderne et l'anarchie*.
427. Kropotkine à Brandes. 4-2-1912. 221
Félicitations. Cet idéalisme qui seul peut rendre la vie belle.
428. Kropotkine à Brandes. 28-5-1917. 222
Préparatifs pour le retour en Russie.
429. Brandes à Kropotkine. 12-7-1917. 223
« C'est un grand bonheur pour vos amis de vous savoir enfin dans votre propre pays. » Brandes n'attend aucun avantage pour l'humanité de la prolongation de la guerre.
430. Kropotkine à Brandes. 28-4-1919. 225
La situation en Russie : une révolution sociale cherche sa voie. Kropotkine proteste contre toute espèce d'intervention armée des alliés dans les affaires russes. « Venez nous aider dans le travail constructif. N'envoyez pas des diplomates et des généraux, mais du pain, des outils et des organisateurs. Les alliés devraient nous aider à construire un nouvel avenir. »

May 26 Sunday.

To Scamm in Holme Sturke. Scherby
Troops of Ladies at Frokost Visit
to Goldschmidt & Lange. Out to Klam-
perby Pinsedag. Crowds. Brandes
& Fine Drachmann. Lovely person.
Brandes vive et vive. Ernst Brand
extremely small. Holger Drachmann
extremely big. Lively talk. Walk
with G. B. and the two Ladies in the
wood. Esquisite trees Sunlight-
Sound Ennitayan. Edward Brandes
& his wife. Drinks das with G. B.
We all troop down to Klamperby.
Home at last with the Drachmann.
Squeeze of the hand



Portrait d'Edmund W. Gosse, mai 1874.



Portrait de Georg Brandes, mai 1874.

Hustreret Tidende



Nr. 641. Udkommer hver Søndag. Kjøbenhavn den 7. Januar 1872. 2 Rdt. Fjerdingaart. 13^{te} Bind.

Indhold.

Stuart Mills en Reiseskildring af de Brødre. — En ny Naas og sitte paa ham ved Fortunaen. — Et Upparshold i de Paris. — Et uddrag af en Fattigling Efter alt det Værds' oversat af L. Malm. (Fortsættelse). — Det kongelige Theater. A. Bouvauxville. „Et Kvæter i Billioier“ af C. H. Heib. „Spærkesken“ af Spertaus.

Stuart Mills.

(En Reiseskildring)

En Dag i Juli 1870, som jeg sad i mit Værelse i Paris og læste, hørte jeg en bekendt Fanden paa Døren. Uhrmageren, der skulde trække Penalen op, rejste at komme paa den Tid. Jeg rejste mig.

at der var noget Hædende ved hans Gang, saa hurtigt han end gik, og at man, trods hans ranke Væxt, dog saa Alderens Spor i hans Holdning, ligesom den pannonitags Drægt, han bar, vidnede om hans fuldstændige Livsrytighed for sit Fælsende. Han var sortklædt og bar Flor helt op om sin Hat. Efter saa mange Aars Forløb har han endnu Sørg for sin afdøde Hustru.

Jeg begyndte med at udsparge ham om hans Ophold i Avignon. Han har der et Hus og opholder sig altid i denne Stad den halve Del af Aaret, fordi hans Hustru ligger begravet der. Han gav sig strax til at tale om hende. Da jeg i sin Tid oversatte Mills Epos om Kvindesagen, havde Fædrelandets en

den Art, at Mill vilde behøve at lære den at kjende gjennem danske Blade. Han har med velberaad Hu trængt Følelsessiden tilbage i sin Dag; men man behøver kun at læse de Udtryk, hvormed han allerede for lang Tid siden har omgitt sin afdøde Hustru i Indledningen til hendes Afhandling „*Estimation sociale of women*“, der danner Grundlaget for hans eget Skrift om „Kvindernes Underkøelse“, for at see, at han ikke trænger til noget Coursus af den Art, som man omgaae gav ham.

„Alle de foregaaende Afhandlinger,“ siger han, „svare paa een Gang Frembringelser af mig selv og af en Anden, af hvem Tabet, selv i rent intellektuel Henseende, aldrig kan erstattes eller lettes. Men

Illustreret Tidende, 1e 7 janvier 1872.

gaar den, sukker op, og uentet staar en aarønde, høi, nager Mand i en temmelig lang, sort Frakke, der var knæpjet om Livet. Jeg tænker uden at see paa ham: det er Uhrmageren. Han løfter paa sin Hat og sætter sig. Brandes: — Vær saa god og træd ind, det er mig. Med Forlov, hvem er De? — Han svarer med sagte Stemme: — Jeg er Stuart Mill. — Aldrig er jeg bleven saa forløst og spillet mere glød. Jeg følte mig sandtindt saa ydmyget ved Tanken om min egen Ringhed, som aldrig før, og i et Secund paakom der mig et Slags Skam ved Tanken om, at en Mand som Stuart Mill var gaad op i dette gamle snævrede Hus i det latinske Kvarteer, og ud denne slægt Træen og havde banket paa Børen til mit elendige Hammer. Livilkaarligt betænkte jeg i samme Øjeblik Forskjellen mellem hans Adfærd og den, som en Mand med Tyvendeleden af hans Størbed vilde vise i Danmark hvor en Notabilitet veier sin Fornehmhed ti Gange paa en Gullvægt, inden det kunde falde ham ind porsenlig at opgive en ung Mand uden Navn og Betjending. Han vidste min Adresse, fordi han i længere Tid jævnligt havde skrevet mig til og sendt mig Bøger og Blade til Førsring baade i Kjøbenhavn og i Paris.

Da han havde sagt sit Navn, kjendte jeg ham strax fra Portraetet. Skjøndt han var 64 Aar gammel, var hans Hnd skjøn og frisk som et Bærs. Hans Øine ere klare, stærkt mæklidbaae, Panden er høi og hvælvet med en rydelig Krønde over venstre Øie, Næsen stor, smal og krum. Han har næsten alle sine Tænder, men taler med Besvær: der paakommer ham undertiden en Art Stammen, og han har nu og da nogle nervøse Trækninger i sit Ansigt.

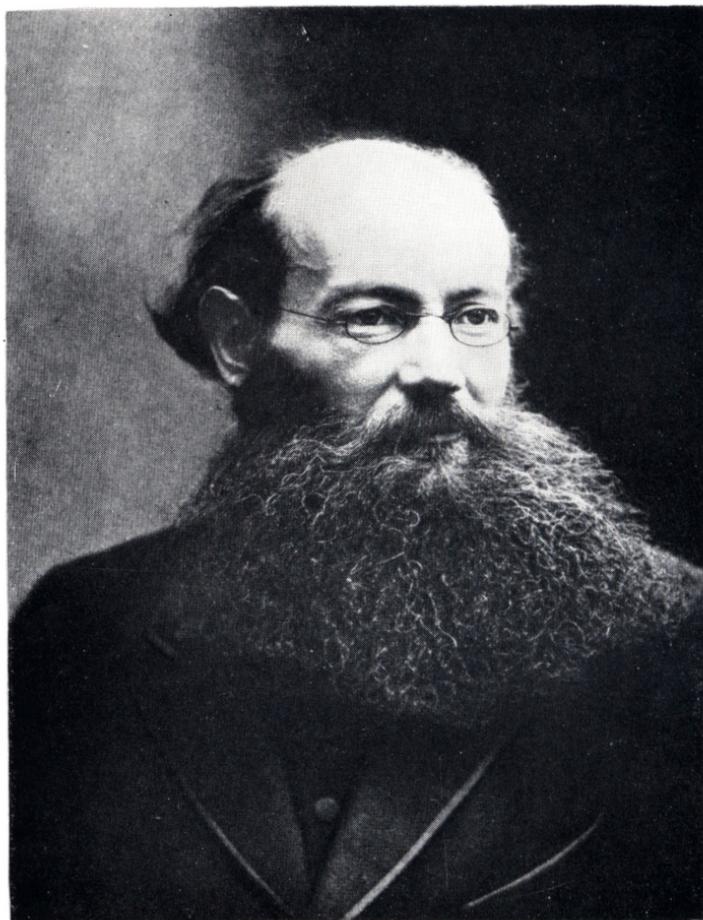
Medens han sad, saae han med dette prægtige Fysionomi og denne vakkerte Pænde ud som en ungdom og kraftig Mand. Da jeg senere gik ud med ham, bemærkede jeg,

Almindelse, der besøgte at gyppe Bogen i en Smule grundtvignisk og heinordisk Sauce, for saaledes at faae den til at glide ned. Derefter trængom samme Stof endel Artikler af Forfattere, som vare oprigtigt stødt over Mills Mangel paa Sentimentalitet, og fremhævede den sædskuelige Kjerlighed Betydning Den Optagelse, at Ektekabet har grundet paa Kjerlighed, er af den Art, at man tør at gjøre den ikke behøver at have opfundet Krudtet, og ikke af

den følgende Afslutning er hendes i en sørgelig Mening, da min Del i den er idet Mere end en Annæmness' og Udrivers. Da Forfatterkabet i sin Tid offentlig blev tillagt hende, er det nødvendigt at meddele, at hun selv aldrig betragtede denne Afhandling som en fuldstændig Discussion af det Emne, den behandler. Og saa lidt som jeg vurderer den, vilde jeg hellere have, at den skulde forblive ukjendt, end at den skulde blive læst med den

Førestilling, at der i den kan findes endog blot det svageste Billede af hendes Hjerter og af den Sjæl, som med dens Forening af de sjældneste og tilsvuldede mest afvorenlig Fortræf var uden Mangel hos noget menneskebragt Væsen, jeg har kjendt eller læst om. Medens hun var Livet, Lyset og Ynden i etivert Seiskab, hun tog Del i, var Grunden i hendes Sjæl en dyb Alvor, der udsprang af de stærkeste og ædleste Følelsers Forbindelse med de højeste Principer. Alt hvad der vækker Beundring, naar det findes særskilt hos Andre, syntes samlet i hende: en paa een Trang snul og en Samvittighed, en Liberalitet, der kun indskrænkedes ved en Retfærdighedsfølelse, som ofte glemte hendes egne Fordringer, aldrig Andres, et Hjerter saa stort og saa elskende, at hvo der viste hende den ringeste Sympathi, altid modtog tilføid, en Finesse i Optattelse, en Nøiagtighed og Skarphed i Iagttagelsen, som kun kan liges ved Fryden af hendes speculative Tenkning, og ved den praktiske Evne, hun besad, til at skjæle og danne, som ontrent var uretbar. Saa op høiet var hendes Emners almindelige Niveau, at den højeste Poesi, Filosofi, Rhetorik eller Konst syntes trivial ved Siden af hende og i det Høieste i Stand til at adtrykke en lille Del af hendes Væsen. Og der er Intet af disse Yttringsformer, i hvilken hun ikke let vilde have indtaget den højeste Rang, hvis ikke hendes Tilbøielighed havde ledet





P Kropotkin

Portrait de Pierre Kropotkine vers 1899.

Цъ lucky souzupr, opazimo - soldavouypr,
Oumbarouypr pykhu ho Epoku,
Yhedu unno ho spars noubarouypr
Ja. khrakou d'ho modou!
(Hekparobts)

Des rangs de ceux qui faisaient et défontaient en paroles,
De ceux qui lavent leurs mains dans le sang,
Lumière - nous dans le sang de ceux qui faisaient
Pour l'œuvre grande de l'amour!



Pierre Kropotkine à Haparanda, le 10 juin 1917.

CORRESPONDANCE DE GEORG BRANDES

Lettres n^{os} 297 à 430

JOHN STUART MILL A GEORG BRANDES
1870—1872

Monsieur,

C'est avec grand plaisir que j'ai appris par votre lettre que mon livre sur l'*Assujettissement des Femmes* a été traduit en Danois¹. Vous ne vous trompez pas en pensant que je ne connais pas cette langue, bien que je connaisse par des traductions quelques-uns des auteurs qui l'ont illustrée par leurs écrits. Je suis heureux de voir que la question des femmes, la plus importante à mes yeux de toutes les questions politiques du temps présent, excite dans le monde civilisé un intérêt si général, qu'on a fait à mon livre l'honneur de le traduire dans la plupart des langues, y comprises celles de plusieurs pays bien moins éclairés et avancés que le Danemark.

Vous me demandez, Monsieur, quels sont les ouvrages de la littérature anglaise, française, ou allemande les plus considérables qui ont pour objet la situation sociale des femmes. Jusqu'ici ceux qui ont quelque valeur sont bien loin d'être nombreux. La question ne fait que commencer d'être sérieusement étudiée. Je puis vous signaler, en langue française, les livres suivants :

La Femme Pauvre au 19^{me} Siècle, par M^{lle} Daubié : éditeur, Ernest Thorin, Rue de Médicis, 7, à Paris².

Le Droit des Femmes, par Alfred Assollant : éditeur, Anger, Rue Laffitte, 8, à Paris³.

L'Ouvrière, par Jules Simon : éditeur, Hachette, Boulevard St. Germain, 77, à Paris⁴.

La Femme Affranchie, par Madame Jenny d'Héricourt : éditeur, Lacroix, Rue de la Putterie, 33, à Bruxelles⁵ : à Paris chez tous les libraires.

En Anglais :

Social and Political Dependence of Women by Captain Anthony :
éditeurs, Longman et Cie à Londres⁶.

Un volume d'Essais par plusieurs auteurs sous le titre de *Women's Work and Women's Culture*: éditeur, Macmillan, à Londres⁷.
Je ne sais pas ce qui a pu être publié en Allemagne, sauf l'ouvrage
de M^{me} Lewald-Stahr⁸ que vous connaissez⁹.

Il y a au moins trois journaux, l'un à Paris (*Le Droit des Femmes*),
les deux autres aux Etats-Unis (*The Revolution* et *The Woman's
Journal*) qui sont consacrés à cette cause. Les bureaux sont :

Le Droit des Femmes: Rue du Paradis Poissonnière 1 bis, à
Paris.

The Revolution: 49 East Twenty-third Street, New York.

The Woman's Journal: 3 Iremont Place, Boston, et 82 Wash-
ington Street, Chicago.

Il y a une Association Anglaise pour le suffrage des femmes,
dont le siège principal est à Londres : Secrétaire, Madame P. A.
Taylor, Aubrey House, Notting Hill, London.

Je me suis donné le plaisir de vous envoyer par la poste un
exemplaire du seul pamphlet ou article que j'ai ici, sur la question
des femmes, c. à. d. le compte rendu du premier meeting tenu à
Londres par la Société pour le suffrage des femmes. A mon retour
en Angleterre je vous enverrai les autres articles et pamphlets qui
ont été mis en circulation par la Société.

Il existe aussi des Sociétés pour obtenir le suffrage pour les
femmes, aux Etats Unis d'Amérique, en France, en Italie, et en
Suisse.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération très distin-
guée.

J. S. Mill.

298 *John Stuart Mill à Georg Brandes.*

Avignon le 4 mars 1872

Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre du 9 janvier. Mon ignorance de la langue Danoise me fermant tout accès direct au développement intellectuel de votre intéressant pays, je vous en ai d'autant plus d'obligation lorsque vous voulez bien me fournir des renseignements. Ceux que vous me donnez sur le progrès des idées libérales sont très encourageants. Je me réjouis du grand succès de vos leçons à l'Université¹. Je ne m'étonne nullement de l'opposition des professeurs de la faculté philosophique à votre placement officiel². C'est la répugnance bien connue des vieilles idées contre les nouvelles.

Vous me demandez mon opinion sur l'Internationale. Je crois que cette Association renferme une foule très diverse de représentants de toutes les écoles socialistes, tant modérées que violentes. Les membres anglais dont je connais personnellement plusieurs des chefs, me paraissent en général des hommes raisonnables, visant surtout aux améliorations pratiques dans le sort des travailleurs, capables d'apprécier les obstacles, et peu haineux envers les classes dont ils veulent faire cesser la domination. Mais j'avoue que dans les débats de leurs Congrès je n'ai guère trouvé quelque bon sens que chez les délégués anglais. C'est que mes compatriotes ont l'habitude d'attendre des améliorations plutôt de l'initiative individuelle et de l'association privée que de l'intervention directe de l'Etat. L'habitude contraire qui prévaut dans le Continent fait croire aux réformateurs qu'ils n'ont qu'à mettre la main sur les rênes du gouvernement pour arriver promptement à leur but; et non seulement les socialistes français, qui sont même peut-être plus modérés que beaucoup d'autres, mais plus encore ceux de la Belgique, de l'Allemagne, et même de la Suisse, sous la direction apparente de quelques théoriciens Russes,

pensent qu'il n'y a qu'à exproprier tout le monde, et abattre tous les gouvernements existants, sans s'inquiéter, quant à présent, de ce qu'il faudrait mettre à leur place. Je ne les calomnie pas, je ne fais que répéter ce que j'ai lu dans leurs journaux. Je crois, par conséquent, que le bon côté de cette Association consiste principalement dans les craintes qu'elle excite. Elle fait penser les classes qui possèdent les biens de ce monde, au sort qui les attend peut-être dans l'avenir si elles n'arrivent à rendre l'état social beaucoup plus avantageux au grand nombre. Encore la peur est-elle une mauvaise conseillère, comme on voit aujourd'hui en France. Pourtant un temps viendra où le danger sera regardé avec sang-froid et où les problèmes sociaux seront mis à l'étude avec une volonté réelle de trouver une meilleure solution que celle d'à présent. Il faut que les hommes éclairés s'occupent, en attendant, de préparer les esprits et les caractères³.

Vous me demandez encore si on a écrit quelque chose de bon sur la question des femmes, ainsi que sur l'utilitarisme. La question des femmes est entrée dans la discussion générale, mais ce qu'on écrit là-dessus depuis quelque temps n'a tout au plus qu'une valeur de circonstance. Quant à l'utilitarisme, on a publié dernièrement plusieurs articles contre mon livre, mais je n'y trouve jusqu'ici rien de neuf. Ce sont toujours les mêmes objections, à peine rajeunies par le langage. Je n'ai jugé à propos de répondre à aucune de ces attaques : aux vieux arguments il suffit des vieilles réponses. Cette dispute pratique se videra avec la dispute théorique, entre la métaphysique de l'intuition et celle de l'expérience : et sur ce champ-là, le progrès scientifique assure la victoire à cette dernière. Cependant, si on publie soit sur l'utilitarisme, soit sur la cause des femmes, quelque chose digne de fixer votre attention, je vous en avertirai avec plaisir.

Recevez, cher Monsieur, mes salutations amicales.

J. S. Mill⁴.

EDMUND W. GOSSE ET GEORG BRANDES
1873—1912

Tillad mig, Høistærede Hr. Gosse, at takke Dem ret hjerteligt for det mig tilsendte Nummer af *The Examiner*, som jeg idag har modtaget og med største Fornøielse læst. Jeg tør sige, at jeg hører til dem, som skatte den store Afdøde og vide, hvad vi have mistet i ham². Jeg har, som De rimeligvis veed, da De har sendt mig Bladet, gjort et svagt Forsøg paa at skaffe hans Navn Anerkjendelse ogsaa hos os, og jeg agter at gaae videre ad denne Vei³.

Jeg har ikke den Ære at kjende Dem personligt; men det forekommer mig at jeg kort før min Afreise fra Kbh. saa Deres Navn i et Blad med den Notits, at en engelsk Videnskabsmand af dette Navn interesserede sig for vor Litteratur og vore Forhold⁴. Jeg tillader mig, ifald det forholder sig saaledes, at De nærer Interesse for danske litterære Forhold, at tilbyde min Veiledning, forsaavidt De maatte have Brug for den. Det vil være mig en Fornøielse at meddele Dem enhver Oplysning, De kunde ønske fra min Haand.

Med Høiagtelse

Georg Brandes.

Min Adresse er: Dr. Georg Brandes, Kjøbenhavn.

Dear Sir

If the trifling circumstance of my sending you the *Examiner* proves to be the means of winning me the honour of your acquaintance, I shall ever feel myself indebted to it. There are few men in Europe whose course I have been watching with more interest than yours, partly because you are a Dane and all things

Danish have a charm to me, and more because you are a champion of those «modern» ideas in literature and art which are to me of most vital importance. Am I right in believing that the Danish reading public, or at least the Danish writing world, is not yet much advanced in this respect? In the writings of C. Richardt², of my dear and amiable friend Carl Andersen³, in H. F. Ewald⁴, in Bergsøe⁵ and the rest, I find no trace of the progress that some of us see is inevitable. It would greatly interest me if you could tell me about this. Is there now in Denmark a single young poet who promises to give us something new, something interesting? I will confess to you that I, as a foreigner, find nothing even passably interesting in such little vers de société as Christian Richardt writes.

I first became acquainted with your own writings through accidentally meeting with *Æsthetiske Studier*⁶, which I studied with extreme interest. I do not know any book of modern æsthetic criticism that has suggested more to me; having said so I must go on to say that I do not always coincide with your judgment. It seems to me that you care too little for the merely plastic side of art; that you do not appreciate sufficiently Paludan-Müller's⁷ exquisite finish and Ibsen's power of sustained lyrical afflatus⁸. But "Enhver dømmet i slige Sager efter sit Naturel og sin Smag"⁹. It is enough that I have learned more from you than from any northern critic about the aims and powers of Scandinavian literature.

Just at this moment I am reading with great interest your *Den romantiske Skole i Tyskland*¹⁰, which your publishers¹¹ have been polite enough to send me. The first chapter is full of new and true words said in a wonderfully vigorous way that stamps your thoughts upon one's memory¹². But how will such sayings be listened to in Copenhagen? If I may judge, you will find a

juster audience in Christiania, where society is at once more democratic and more open to fresh impressions¹³.

It surprises me that you interest yourself so much in what is now written in Germany¹⁴. To me it seems as though the first principles of art were neglected by these young poets. I have been reading Hamerling's new book¹⁵, but what most strikes me is the singular want of appreciation of the spirit of the age. How malàpropos this denunciation of the Seven Sins seems at the present moment! In a little book of Heine-like lyrics, *Der neue Tanhäuser*¹⁶, which I dare say you know, I find more picturesque qualities, combined, however, with a great deal that is trivial.

Have you attended at all to the later English poetry? You are perhaps aware that a great artistic revival took place amongst us about 15 years ago, and that several very remarkable young poets have risen since then, embodying the most novel and eccentric views in art. If you do not know the poems of Algernon Swinburne, I think I may assure you that you will find them very important. I consider him without question our greatest living poet, and worthy to hold a high rank among all our long list of great lyrics. He is a fiery republican, and imbued with strong opposition to conventional opinion with regard to religious and erotic matters. Need I say then, that in our highly «respectable» England he is no favourite with the ruling bourgeoisie.

You kindly offer me your help. In trying to introduce Scandinavian literature to the English public, I can wish for no better help than yours. But I know what work is too well to burden you with needless questions. If however you can find time to answer the query I have made about the younger Danish writers I shall be very grateful. Some poems I have seen by Carl Snoilsky, a Swede, have pleased me¹⁷; can you tell me anything about him?¹⁸

The death of the Master whom we both honoured has in some

measure drawn us together. It is well that those who revere his memory should know one another. I read with great delight your graphic, warmhearted sketch of your visit to him in *Illustreret Tidende*¹⁹.

Forgive me for burdening your leisure with so long and so unimportant a letter! Permit me to assure you of my sincere respect and to sign myself

Yours truly

Edmund W. Gosse.

D^r Georg Brandes.

301 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Dresden 15 Juli 1873.

Kjære Hr. Gosse!

I dette Øieblik modtager jeg Deres Brev og svarer strax for at vise Dem, hvormeget jeg paaskjønner Deres Venlighed at belønne faa Sider med en virkelig Epistel. De maa tjene mig i i en senere Skrivelse at underrette mig om, hvor længe De omtrent har beskjæftiget Dem med dansk Litteratur, hvor meget De omtrent kjender, om De har skrevet noget desangaaende o. s. v. Jo mere jeg kjender til Dem, des mere Haab har jeg om at kunne være Dem nyttig.

De har ganske Ret, altfor meget Ret desværre i den Antagelse at jeg for Øieblikket er den eneste yngre Mand hjemme som repræsenterer det moderne Europas Aand i Skjønnerlitteraturen. Dette er ogsaa Aarsagen til at min Stilling, som De maaskee veed, er saare kritisk. Jeg har i to Aar sat det Meste til hvad jeg besad af Agtelse og Yndest som Forfatter og Menneske og er saa temmelig banlyst.

Unge Digtere have vi ei som ere værd at nævne. Jeg har dog et spædt Haab om at enkelte endnu helt unge Mænd, der have sluttet sig til mig ville udvikle poetiske Anlæg. Kjender De en lille

Samling *Digte* af Holger Drachmann¹. Enkelte Stykker heri ere fortræffelige, men i det Hele røbe de ikke særdeles store Evner. Men læs dem dog. Endnu en anden ung Mand, der har oversat Darwin paa Dansk, J. P. Jacobsen, synes at ville blive en dygtig Novellist. Men han har endnu næsten Intet ladet trykke; jeg kjender kun privat hvad han har under Arbeide².

De maa ei troe jeg sætter særdeles Pris paa Richardts *Digte*; min Artikel om dem var mit allerførste Forsøg paa at karakterisere en Poet³. Jeg ynder dem kun i formel Henseende. Derfor troer jeg ogsaa De gjør mig nogen Uret, naar De mener jeg overseer den ydre Form. Jeg tiltroer mig en skarp Sands for den, (Noget, min egen Form vist ogsaa viser) og det er altid den, som først lokker mig til en Forfatter. Da jeg skrev det Stykke om Ibsen, De kjender⁴, var hans *Digte* endnu ei udgivne. Jeg har senere bedømt dem engang i *Ill. Tid.*⁵ Himlen veed naar, jeg eier ei engang selv Artiklen.

Ewald og Bergsøe ere Forf. som danne Overgangen fra den egentlige Litteratur til den blotte Underholdningslitteratur. Hvad Ideer angaaer, er Ewald en ren Degn⁶, og Bergsøe mangler alt Mod⁷.

De spørger, hvad man vil sige til min sidste Bog i Kbh? Svar: Ingenting, ingen Verdens Ting. Ingen Hund har gjøet ad den, intet Blad nævnt, at den var kommet, saaledes skades den saa meget som muligt⁸. Om den er bedømt i Norge veed jeg ei, men jeg troer det ikke. For Christiania, som jeg aldrig har besøgt, har jeg en vis horreur og jeg venter mig visselig intet Godt derfra. Snoilsky, som De nævner, har jeg kjendt personligt en Smule⁹; han havde Talent, beundrede Chr. Winther og anslog beslægtede Toner; men han er gaaet helt tilgrunde i Epicuræisme. I de sidste 3 Aar har han vist i Alt frembragt 12 Sonnetter, ængsteligt affilede og uden Indhold. Han var Greve, slog ind paa den diploma-

tiske Carrière og giftede sig efter Sigende af conventionelle Hensyn, men de aristokratiske Omgivelser have gjort det af med ham som Digter¹⁰. — Har De nogensinde været i Kjøbenhavn? —

Af moderne tydsk Litt. lider jeg bedst saadanne Bøger som Auerbachs *Barfüssele*¹¹, Spielhagens *In Reih' und Glied*¹² og Heyse's *Kinder der Welt*¹³. Det synes mig dybe og fortræffelige Bøger. Af Hamerling kjender jeg kun *Ahasverus in Rom*¹⁴. Han er sikkert noget forskruet. *Der neue Tannhäuser*¹⁵ smagte mig ikke, den syntes mig plat liderlig.

Alt, hvad De maatte ville sige mig om moderne engelsk Litteratur interesserer mig i høieste Grad. Jeg kjender kun lidet til den. Thi jeg læser Engelsk, især Vers, med Besvær, da jeg ei har lært Sproget i Skolen, men senere har maattet lære mig det selv. Af Swinburne har jeg læst adskilligt og jeg kjender saa omtrent hans Tendents; men er han ei nu paa Slutningen bleven underligt tung og forskruet i sin Form? Jeg synes det. Undertiden er han mig næsten uforstaaelig ved sin Mangel paa Klarhed. Fortæl mig hvis De vil, hvad der er det Bedste af ham og hvem der grupperer sig om ham. — Det er vist en stor Skam af mig at jeg ei kan beundre Tennyson videre; men det er ikke lykkedes mig¹⁶. Tør jeg bede Dem ved Leilighed nævne mig det Bedste, som i den senere Tid er skrevet om Lord Byron?

England er det eneste af de store Hovedlande, troer jeg, i hvilket jeg aldrig har havt nogen nøiere Bekjendt. I Frankrig, Italien, Tydskland har jeg Venner, men min Mangel paa Fortrolighed med engelsk Sprog og Aand tilligemed den store Tiltrækning, den romanske Aand i flere Aar har udøvet over mig, har gjort at jeg aldrig lærte England og Englænderne nøiere at kjende. Vil De staae mig bi i denne Henseende, vil jeg være Dem inderligt taknemmelig derfor. De siger mig, at De agter at vække Interesse i England for vore Forhold. Jeg maa da ønske baade Danmark og

mig selv til Lykke med, at vor Litteratur vil faae en saa frisindet Fortolker som De er. Kun altfor tidt har Reactionen hjemme søgt og fundet Understøttelse i Udlandet overalt. Desværre « There is something rotten o. s. v. ».

Fortæl mig, naar De svarer mig, hvor gammel De er. Jeg tænker mig, at De er ung; jeg er 31 Aar. Jeg tilbringer vist Sommeren i Tydskland. Men vær saa god at skrive til Kjøbenhavn.

Deres hengivne

Georg Brandes.

302 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

British Museum
July 18th 1873.

Dear M^r Brandes

In answer to your kind and friendly letter I write at once to tell you what you will know about myself. There is not much to tell; I am young, 24 years old, and a poet, if I may say so. Poetry does not pay one's bread, of course, so I am also journalist, and assistant-librarian in this place. In 1871 I was in Norway, as a tourist, I knew nothing of Norsk, but at Throndhjem I bought a copy of Ibsen's *Smaadigte*, then just out. The mere form interested me, and that autumn I studied the language in London. In March 1872 I began to write about Scandinavian literature, reviewing Ibsen's *Digte* in the *Spectator*. My article was translated in *Morgenbladet*¹, and Ibsen saw it and was pleased with it². In that way I gained his friendship. In the summer of 1872 the authorities of this place gave me a long period of holidays that I might study the Scandinavian « Forhold ». I spent a fortnight in Copenhagen, where I was very kindly received by H. C. Andersen, Frederik Paludan-Müller, Gade, Carl Andersen and other people. Then I went to Sweden, where, however, I have no friends. Then to Christiania, where I met with extraordinary

cordiality from Asbjørnsen, L. K. Daa, Jørgen Moe, Birkeland, L. Daae, Bjørnson, Ivar Aasen, etc.

I have written two long papers, one on *Norse Poetry since 1814* in *Fraser's Magazine*, the other *Ibsen, the Norwegian Satirist*, in the *Fortnightly Review*. Also newspaper articles in the *Academy*, the *Spectator* and the *Athenæum* on Paludan-Müller, Andersen, Ewald, Ibsen, Bjørnson, Tegné, Oehlenschläger, etc. etc.

Three years ago I published a small volume of poems³, which gave me some slight position here, but I will not send them to you, for they are very boyish and unformed, and I am wholly ashamed of them. But I am now preparing for the press a new book of verse, which I shall send to you when it is printed, and which will explain my aims to you better than any letter can. When I was in Copenhagen, the society I was thrown in was rather ecclesiastical. I stayed in the house of Holmensprovst D^r Fog, and visited at the house of Bishop Martensen. But this did not bias my judgment either one way or the other⁴. This spring I have made the acquaintance of Meyer Goldschmidt, who spoke of you⁵.

You must forgive my egotism! It is hateful to speak so much of myself, but it is needful now, that you may understand.

You say that you have no friend in England. If you will, I will be your first English friend, and whenever I can be useful to you I shall be delighted. Would you like your last new book reviewed in England? If you will tell your publishers to send a copy to the Editor of the *Athenæum*, Wellington Street, Strand, London, I will review it in that journal. Whatever Scandinavian books are sent to the *Athenæum* are forwarded to me for review. I shall always be glad to give my honest judgment on anything that is brought to me.

Drachmann's Poems I have heard of, but never seen. I hope

some day to get a sight of them⁶. Carl Andersen has praised them to me.

Will you send me your likeness? I shall value it much, and, if you like, I will send you mine in return.

It pleases me very much that you are interested in English literature. You do Swinburne, however, a great injustice when you describe him as affected (*forskruet*); this I think he is not, but he is often turbid, violent and obscure. But he has magnificent powers, and a wealth and delicacy of versification that is very rare in any age. He is our central-figure in poetry today; his best contemporaries are Morris, a very pure and calm epic-writer, (who has written a great deal of very beautiful, but rather monotonous verse), and D. G. Rossetti, son of the republican Italian poet Gabriel Rossetti; he has written very little, but of a richly-coloured passionate kind, very glowing and musical. These three men are the great poets of today. Since there have risen one or two young men who are my own contemporaries, O'Shaughnessy and Marzials⁷ are the two most important, and are my own intimate friends and fellow-workers. This is the condition of our poetry.

Now I fear I must have wearied you. Forgive me and write soon again to your sincere

Edmund W. Gosse.

The best essay written on Byron is one prefixed by Swinburne to a Selection of Byron's Poems⁸.

303 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

München 28 Juli 1873

Kjære Hr. Gosse!

Tak for Deres Brev og for Oplysningerne, især om Dem selv. Kun fordi jeg ikke veed, hvorledes jeg ad anden Vei skal kunne faae fat paa hvad De har skrevet om Danmark og Norge, beder

jeg Dem, hvis De skulde have nogle Exemplarer tilovers, at sende mig et eller andet deraf til Kbhavn. Naar jeg kommer hjem kan jeg maaskee vise Dem en lignende Gjentjeneste.

Det gjør mig ondt, at jeg ei saa Dem, da De var i Kbhavn. Var jeg da paa Reiser¹, eller kunde De af Hensyn til Deres Bekjendtskabskreds maaskee ikke godt søge mig²? Ligemeget, jeg seer De kjender Blomsten af begge de nordiske Landes Berømt-heder. Jeg lover Dem at jeg skal studere Swinburne ordentligt. Det er dog ærgerligt at han har skrevet sit Essay over Byron paa et saa uoverkommeligt Sted. Vil De ved Leilighed sige mig den nøiagtige Titel paa Udgaven?

Jeg skal ikke glemme at bede Hegel sende et Exemplar af min Bog til *The Athenæum*. Jeg har ellers efter den publiceret et større Forsøg over Hauch, som staaer i det sidste Hefte af *Nyt dansk Maanedsskrift*³. Vil De nogensinde skrive Noget om mig, da skal De blot vide, at De kan udtrykke Dem med al ønskelig Frihed og Strenghed uden Frygt for at støde mig. De har maaskee seet, at de 2 første Bind af min Bog ere udkomne i tydsk Oversættelse⁴. Iøvrigt skriver man jo altid mere indtrængende om sin egen Litteratur end om fremmed, og jeg har ikke kunnet gaae saaledes ind paa Tieck f.Ex. som paa Andersen men jeg har en bestemt theoretisk og praktisk Hensigt med dette Arbeide, den at tvinge mine Landsmænd til at føle, i hvad Tid de leve.

Jeg sender indlagt mit Portrait. De sender mig dog Deres til Gjengjæld til Kbh.

Jeg sidder her halvtsyg eller heltsyg, med et ikke altfor godt Humeur i en afskyelig Hede i et afskyeligt Hotel og vil ønske, at dette Brev træffer Dem under bedre Forhold end dem, hvorunder jeg afsender det. De er 7 Aar yngre end jeg, seer jeg. Jeg gratulerer Dem dertil og især til at være kommen saa vidt til 24 Aar, som De allerede er.

Med Tak for al Deres Venlighed

Deres

Georg Brandes.

Det skal glæde mig at læse Deres Digte.

304 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kbh. 22 Dec. 73.

Kjære Hr. Gosse!

Med den behagelige Følelse af endelig engang at kunne skrive paa Dansk til en Udlænding sætter jeg mig ned for at takke Dem saa oprigtigt jeg formaaer for al den Artighed, De har vist mig. Jeg erindrer ikke nøie, naar jeg sidste Gang skrev Dem til; formodentlig var det fra München eller Berlin. Jeg skylder Dem da endnu Tak for Deres venskabelige Tilsendelse af de Byronske Digte med den udmærket velskrevne Fortale¹. Deres Artikel om min Bog modtog jeg idag². Den gjør mig for megen Ære, men har været mig dobbelt glædelig at læse, siden *Dagbladet*, *Fædrelandet* og *Berlingske Tidende* endnu ikke engang have holdt Bogen de Skjældsord værd, de dog pleie at ofre mig. Hegels sendte mig nylig til Gjennemsyn et Dem tilhørende Exemplar af et svensk Tidsskrift, som man havde opskaaret for mig, hvor en Bedømmelse fandtes af mit Skrift³. Det tilkommer neppe mig at bedømme den. Men den bar tydelige Spor af at Forfatteren havde faaet sine Instructioner fra Kjøbenhavn. Den indeholdt hele Remsen af Beskyldninger: Positivism, Atheisme, Pessimisme o. s. v., Kataloget over alle mine Sletheder og Nederdrægtigheder. En og anden Bemærkning om Stil og Sprog bragte mig — Himlen forlade mig min Synd — paa den Tanke, at Forfatteren ikke rigtigt forstaaer Dansk.

Læste De nogensinde nogle tyske Bøger jeg troer at have rost for Dem, Spielhagens *In Reih' und Glied*, (min Yndling blandt de tyske Romaner), Heyses *Kinder der Welt*, og Hamerlings Digt

Der König von Sion?⁴ Jeg synes at disse tre Bøger give et godt (og favorabelt) Billede af det moderne Tydskland. Heyse er min personlige Ven, og jeg har sammen med ham tilbragt en Del af Sommeren; det er et høist elskværdigt Talent. Som Novellist synes det mig at han kun overgaaes af Turgènieu, dont je suis fou. Dennes *Foraarsbølger* har netop i den sidste Maaned sat mig i Ekstase⁵.

Jeg har siden min Hjemkomst holdt en Række Foredrag over «Restaurationen i Frankrig» som jeg nu er sysselsat med at forberede til Trykken⁶. Læste De nogensinde en ubetydelig Skizze, jeg engang skrev, af Stuart Mill, som jeg i 1870 lærte ham at kjende; hvis ei vil jeg gjerne sende Dem den⁷. Det fornøiede mig meget, at De syntes om min lille Afhandling om Hauch⁸.

Saasnart jeg er færdig med «Restaurationen», tager jeg fat paa Byron og hans Omgivelser⁹. Desværre er jeg kun lidet kyndig og forfaren i engelsk Litteratur. Vær saa elskværdig, naar De skriver til mig, at angive mig Titlerne paa Swinburnes læseværdigste Sager! Sig mig ogsaa hvor jeg kan læse Noget om Mandens Liv og Levnet.

Denne Jul har ikke bragt Meget. Jeg gad vide, om De har følt Dem videre tilfredsstillet af Ibsens *Keiser og Galilæer*¹⁰; det synes mig ikke sandsynligt, hvor dygtige Enkeltheder der end findes i dette Arbeide. Bergsøe har udgivet et Miniaturehefte *Blomstervignetter* med et meget smukt Omslag, Ewald en Roman *Agathe*, i hvilken Undertegnede spiller en Rolle, som ikke er smuk. Der er ikke længe skrevet noget for Børn og Ammer mere Skrækindjagende og Lærerigt end denne Roman, hvis Helt hedder Gustav for at begynde med G og hvis Moral er hjertelig velment¹¹.

Vi leve politisk, som De maaskee har seet, i en Slags søvning Opløsningstilstand. Om Høire eller Venstre i aandelige Spørgsmaal er mest reactionært lader sig ikke afgjøre, Høire lyver mest

og Venstre daarligst. Hans Majestæt helder til Høire. Med Høire lyve alle Byerne. Gaardmandsklassen stemmer med Venstre og holder paa Førerne, som ikke alle have stjaalet¹². Ikke saa meget Tvivl om disses juridiske Ustraffelighed som Frygt for at de drikke Caffé af Underkoppen holder hans Majestæt i høi Grad tilbage, saasnart Talen er om at gjøre dem til Raadgivere for Kronen. Beboerne af Kjøbenhavn ere alle oprørte ved Tanken om, at et Ministerium, der i Grunden altid har regjeret os (om end under forskjellige Navne) overhovedet skulde kunne gaae af¹³. Dog nok om disse Misèrer. Naar De skriver Noget, vil De altid glæde mig ved at lade mig see det. Og har De Tid til et Brev, saa glæder De mig derved dobbelt.

Deres hengivne

Georg Brandes.

305 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.* The Library, British Museum.
Jan. 6. 1874.

Dear D^r Brandes

Your last letter gave me a great deal of pleasure, and at the same time some annoyance. The latter arose at your account of the ungenerous way in which your work is received in Copenhagen. I can understand that in so small a community as yours, criticism is felt to be a very serious thing by the «respectables». Have you, however, seen what the poet Blaze de Bury says about your *Hovedstrømninger* in the Nov. no. of *Revue des Deux Mondes*¹? The attention this book has received already in Germany, France and England should console you for any temporary neglect in Denmark.

Ewald's *Agathe* was sent to me before it was published, as long ago as last June. Ewald wanted me to translate it, but after I had read it, I disliked the tone and spirit of it so much, that I declined even to notice it in any English paper. Ewald, who had always

before been most friendly to me, has never written to me or sent me any message since². I am afraid that my advocacy of liberal views in literature, and especially my esteem for you, will prevent my labours for Danish literature from being taken any notice of in Copenhagen.

I wonder if you have yet received my Poems³? They were sent off to you some weeks ago. Here at home they have had a great success with the critics; I have hitherto had no adverse reviews, except that one or two of the very « respectable » ones have found them too audacious. In the Christiania *Morgenbladet* I have had a very well-written and sympathetic notice⁴, with the one truly Norwegian mistake of supposing that the quatrain from Christian Winther, which I quote on my dedication⁵, is a piece of « Norsk » by myself!

I possess your very interesting account of your visit to J. S. Mill, in *Illus. Tidende*. Have you read the Autobiography⁶?

It will be a great pleasure to me to be of any help to you in your book about Byron. Tell me what your scope is. Is it to give a sketch of English Poetry since Byron? You know, do you not, that it is not Byron, but Shelley, who is the greatest,—facile princeps,—among our modern poets? You are aware, again, of the great importance of Wordsworth in our literature? and of Keats? Byron bore no poetic children, while the offspring of Wordsworth and Keats crowd our literature. From Keats are lineally inspired Tennyson and Browning and Morris, from Wordsworth,—Arnold and Clough. The inspiration of Swinburne flows in great part from Shelley. But all the followers of Byron have proved sterile and worthless. He stands alone.

Swinburne's best works are *Atalanta in Calydon*, 1864; *Chastelard*, 1865; *Poems and Ballads*, 1866; and *Songs before Sunrise*, 1870. The first two are dramas, the last two collections

of lyrics. He was born in 1838 at Henley-on-Thames⁷, studied at Balliol, Oxford, but did not succeed in taking a degree; spent most of his childhood at his Uncle's, Sir Charles Swinburne's, house in the Cheviot Hills, where he learnt to be an intrepid swimmer and rider and climber. He lived for a while in Paris, was a friend of Baudelaire and Gautier; fell under the influence of Mazzini; for the last six years has been in extreme ill-health, suffers from epilepsy and is rarely seen.

This biography I take from private knowledge; all the printed accounts of the poet are ridiculously wrong. He delights in making a mystery about himself, and always, now, gives out that he was born in 1843. The above, however, you may depend upon as accurate.

I fear that I have already wearied you with this long epistle. I will ask you one favour,—when you have received and read my poems, let me hear your critical opinion.

Ever yours truly

Edmund W. Gosse

306 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* [Kjøbenhavn] 20 Febr. 74

Kjære Hr. Gosse!

Ansee mig ikke for utaknemmelig, fordi jeg saa længe har ladet Dem vente paa min Tak for Brev og Digte. Aarsagen til denne Forsømmelighed eller rettere Corpus delicti vil De nu sikkert have mellem Hænder i Skikkelse af det nye Bind af min Bog¹, der tog al min Tid og Kraft og om hvilket jeg ret vil ønske at det maa være saa heldigt at vinde Deres Behag.

Lad mig nu takke paa det Bedste for Digtene, som jeg har læst gjentagne Gange og med stor Glæde, med stor Beundring for Friskheden og det hos en ung Digter saa ganske ualmindelige Herredømme over Sproget. Jeg undrer mig ikke over at disse

Digte have indbragt deres Forfatter Anerkjendelse og Ære, og de Par Stemmer, der have hævet sig imod dem, kan De med stor Tryghed overhøre. Jeg vilde ønske, at jeg forstod Engelsk til den Fuldkommenhed, at min Dom i Detail'en kunde være Dem til nogen Nytte, men jeg maa desværre bekjende, at min Stilling som Fremmed sætter mig ud af Stand til at sige Dem Noget angaaende Enkelthederne, der for Dem kunde være lærerigt. Er der ikke hist og her en Smule Dunkelhed i Digtenes Udtryksmaade? var det ikke muligt hist og her at være mere almenfatte- lig, om jeg saa maa sige, jeg mener mindre at henvende sig til en Enkelt eller til Enkelte og mere til Menneskeheden?

Det synes mig undertiden som om Erindringerne ere noget vel personlige og Henvendelsen noget vel personlig og som om en bredere Fremstillingsmaade var at foretrække. Jeg vover disse kritiske Henstillinger for at vise Dem at jeg har læst Deres Sager med Opmærksomhed og Varme. Jeg venter, at De endnu vil undergaae mange Metamorphoser som Digter. Jeg tænker mig, at Aarene vil gjøre Dem haardere, mere « batailleur », mindre musikalsk og til Gjengjæld maaskee mere plastisk. Vi faae at see. Af Raad vover jeg ikke at give andre end det: Syng for Alle. Syng Sange, som alle kunne synge efter! Den Art Sange som f. Ex. Burns's², eller Béranger's *Souvenir du peuple* synes mig at maatte være Forbilleder for alle lyriske Digtere forsaavidt som de ere folkelige og plastiske³. Hvad jeg gjerne vil have udvidet i Poesien det er Sanggebetet, hvad de Tydske kalde Lied og hvad jeg vilde have indskrænket, det er alle de Former, der svare til Meditationen, Contemplationen etc. De giver begge Arter, men jeg vilde ønske, De vilde udvikle Dem udelukkende i den ene af disse Retninger. Alt det Varmblodige, Friske og Inderlige i Dem kommer saaledes til sin Ret og finder først saaledes sin endelige Form. Kunstens Grændse er der, hvor den Ene henvender sig til

den Anden i et kun for de to forstaaeligt Sprog, jo mindre Kunstens Runer ere Hieroglypher og jo mere de ere Bogstaver, des bedre synes mig; og jeg vilde gjerne have Dem bort fra den Fare at synge for meget om Deres Eget og til Faa. Er det dumt hvad jeg siger, saa bryd Dem blot ei om det, og svar mig kun, som høist muligt De har Ret til, at jeg sikkert ikke kan Engelsk nok. — Hvad der fortryller mig i Deres Digte, det er Billedernes og Overgangenens Dristighed. Saadan en Linie som den paa Bogens første Side:

But first hold up against the light your wrist

bibragte mig strax en levende Fornøielse og satte mig i godt Humeur under hele Læsningen.

Ønskede De at høre nogle Ord fra mig om Deres Digte, saa er jeg sikkert langt mere spændt paa at erfare hvad De vil sige til min *Reactionen i Frankrig*. Jeg har søgt denne Bogs Force i Behandlingen. Den er langt bedre gennemcomponeret end Noget jeg tidligere har skrevet. Jeg har søgt at bøde paa Stoffets Tørhed og Dumhed ved en klar og skarp Behandling. Det er en Dissection af et uappetitligt Stof, men Dissectionen er, troer jeg, tilfredsstillende. Nu maa De selv dømme.

Det er mig umuligt som De at sætte Shelley i poetisk Værd over Byron⁴, jeg troer De her lader Dem blænde af det Techniske. Det synes mig heller ikke af synderlig Betydning for en Digtters (modsat en Videnskabsmands eller Reformators) Værd om han danner Skole eller ei. Hvad siger De til det?

Jeg takker meget for Oplysningerne om Swinburne. Han interesserer mig, men synes mig meget svær at forstaae⁵.

Jeg fik igaar Guicciolis to Bind om Byron og er ganske rørt over dem. Jeg troer næsten aldrig at have læst saadanne Vidnesbyrd om Kjærlighed. Som Værk duer Bogen jo ikke Noget, men hvil-

ken Elskværdighed! og en saadan Beundring og Æmhed har hun bevaret 40 Aar efter den Elskedes Død⁶. Levvel. Skriv til mig, naar De har Tid, jeg vil glæde mig meget ved at høre fra Dem.

Med hjertelige Hilsener

Deres hengivne

Georg Brandes

307 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

27 Marts 74.

Kjære Hr. Gosse!

Skjøndt jeg endnu ikke har noget Svar fra Dem paa det sidst af mig afsendte Brev, tillader jeg mig dog at uleilige Dem paany med nogle Forespørgseler i Anledning af Byron, hvem jeg for Tiden med megen Iver studerer og over hvem jeg haaber at begynde nogle Forelæsninger i næste Maaned¹.

Lad mig først ret udtale min Tak for Swinburnes Essay, som De i sin Tid sendte mig. Jeg vurderer det især som den fineste Prøve paa kunstmæssig behandlet engelsk Prosa, jeg nogensinde har havt i mine Hænder. Stilen er fransk, men ganske original og i høi Grad tiltrækkende. Samme Forf.s *Songs before Sunrise*, den første Digtsamling af ham, jeg har gennemgaaet, har vakt en sand Kjærlighed hos mig til Digteren. Skade kun at hans Digte, især de bedste som *Hertha* f. Ex. ere altfor lange, men Aanden deri tiltaler mig som noget paa een Gang Skjönt og Beslægtet. Indledningsdigtet til Mazzini synes mig med sin staalhaarde Klang Bogens Perle².

Dog det var om Byron jeg vilde tale. Jeg kjender de almenbekjendte Skrifter om ham; men gad gjerne vide, om der ikke findes en eller anden lettere overkommelig Samling af Kritikerne imod ham eller af Avisartiklerne i Anledning af hans Skilsmisse. Sligt vilde være af stor kulturhistorisk Interesse. Dernæst erindrer jeg oftere at have seet berørt i engelske Tids-

skrifter, at Thorvaldsens Statue (ikke Busten) af Byron blev meget haardt bedømt i England — med Rette mener jeg, men hvor findes Udtalelser desangaaende?³ Er dette Dem tilfældigvis bekjendt? Er i Anledning af Mrs. Stowes sidste Angreb noget Interessant fremkommet fra engelsk Side?⁴ Duede Jeffrey som Kritiker Noget; har han efterladt sig noget om Byron af blivende Værd?

Finder De det ikke frappant i hvilken Grad vor Paludan-Müller har efterlignet Byron Skridt for Skridt, dog bestandig theologiserende Sujetterne? *Adam Homo* imiterer *Don Juan*, *Ahasverus Heaven and Earth*, de 4 poetiske Fortællinger Byrons 4 første poetiske Fortællinger, *Paradiset* og *Abels Død* efterligner *Kain* og *Dandserinden* staaer i samme Forhold til *Adam Homo* som *Beppo* til *Juan*. Alt er hos P. M. blevet moralsk og smaat hvad hos Byron var historisk og frit. Tænk hvilket historisk Pust i *Juan* og hvilken Stueluft i *A. Homo*!⁵

Hr. Larsen⁶ har underrettet mig om, at De var tilfreds med min 3^{de} Del og at De kom hertil sidst i Mai.

Det første glæder mig meget. Hvad det andet angaaer da gjør det mig ondt at jeg rimeligvis neppe kommer til at drage Fordel af Deres Omgang, eftersom jeg, saa snart det blot er mig muligt for mit Arbeide reiser herfra og for saa lang Tid som muligt (hvad dog ei vil sige meget, da jeg ingen Penge har). Men jeg haaber at komme bort endnu i Mai. Levvel. Skriv til mig naar De har Tid.

Deres ærbødige

G. Brandes.

Lad mig vide hvad Indtryk De fik af Ibsens Drama?

308 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Hertfordshire.
(where I am spending
a few days' holiday)
April 3rd 1874.
The Vicarage, Tring.

Dear D^r Brandes

Your last letter has caused me a keen disappointment. For no reason more than the desire to see you and talk with you, have I been wishing to come to Copenhagen,—and now you say I shall not see you! I have felt ready to curse and swear and stamp upon the ground, but instead of behaving in that way, I write at once to ask you whether it is not even yet possible that we may meet? I come to Copenhagen the first week in May, if I can get a steamer that will bring me. If you could only wait till the second week in May, I should at least have seen you and have shaken hands with you. Write and give me this hope.

Hitherto I have not written to thank you for your admirable *Reactionen i Frankrig*, because I wished to wait till a little (very short unfortunately) notice of the book, which I have written, appeared in the *Academy*¹; however, as it does not appear, I wait no longer before assuring you how very finely written and conceived I think it, and how certain it is to advance your already high reputation. I am curious to know how it has been received in Denmark and whether you have yet outlived the insane petulance of the critics.

Your remarks about my poems are full of suggestion and acumen. I am extremely flattered to think that you have read them so carefully and that you find so much in them that you can admire. Your strictures I can already see to be just and healthy. As you say, I shall go through many metamorphoses as a poet, and I hope I shall become more « folkelig og plastisk ». I hope I shall all my life have the benefit, as I now have, of your wise and sympathetic criticism.

Last night I was talking with Swinburne (whom I see now almost daily) about your remark that it was to you «umuligt at sætte Shelley i poetisk Værd over Byron», which he agrees with me in doing. He made some brilliant remarks about the perfectly transcendental and spiritual imagination of Shelley, a sun-shot texture of light and air, as being a loftier, vaster quality than even Byron's tremendous grasp of all material and tangible forms of Nature. Then, as a lyrist, Shelley excelled Byron as much as a violin excels a French horn. Perhaps Shelley is the first of English lyrical writers, even above Shakespeare.

Swinburne has just finished a very important work, which has long been looked for, his tragedy of Bothwell. Next Monday he is going to read it through to me before it goes to press; I am eager to hear it. He will then set to work upon his unfinished epic of «Tristram and Isolt»². I am very glad you recognize the fire and splendour of *Songs before Sunrise*.

I send you a review by me of Ibsen's «Kajser og Julian», which I may be allowed to tell you that the author considered the best that was written on that play³. I hope you will like it. Also I send you a paper of mine on the new poems of our young poet, Arthur O'Shaughnessy.

Now to try to answer your questions about Byron. Of late years no attack, except M^{rs} Stowe's infamous one, has been seriously made on the poet's character, and, as far as I have been able to discover, no such collection of attacks as you desire exists. On the whole, the English nation accepted Byron's works,—after his death—, with the phlegmatic philosophy of the race. It would seem so stupid now,—it did seem stupid when that loathsome female did it,—to attack Byron's place as a poet because he was irreligious and immoral. The literature that sprang up around that American libel contained nothing impor-

tant, nor has Jeffrey left any additions to Byronic literature. You see my answers to your questions resolve themselves into negatives.

Do you know Gudbrand Vigfusson, a thorough scholar, author of our great Oxford Icelandic dictionary? He is in Copenhagen, and if you meet with him, may I commend him to your kindness as being a dear friend of mine?⁴

Write soon to me. I am always glad to see your handwriting.

Ever yours truly

Edmund W. Gosse.

The parallel between Byron and Paludan-Müller has occurred to me before. Only—Byron wrote no *Kalanus*. That is as original as it is sublime⁵.

309 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* Kjøbenhavn 10 April 74.

Kjære Hr. Gosse!

Tak for Deres venlige Brev, som jeg idag modtog. Jeg svarer strax for at sige Dem, at hvis De virkelig sætter nogen Pris paa at træffe mig, behøver De ikke af den Aarsag at fremskynde Deres Reise. Før 20 Mai kommer jeg i hvert Fald neppe bort og fra 13^{de} Mai af har jeg Tiden til min Raadighed; indtil da ville Forelæsninger optage den helt. De træffer iøvrigt i mig en saa «melancholisk» Mand, at jeg er bange for, De føler Dem skuffet.

Min Bog er som den foregaaende ikke bleven nævnt med nogen Stavelse i noget Blad; igaarftes havde Berlingske en Pakke Dumheder om den¹, der endte med at optælle Feil i mit Dansk, at jeg navnlig to Steder havde skrevet «sin» for «dens» (hvor det NB hedder sin) hvilket var meget beklageligt. Min Carrière her er ingen; havde jeg blot 1000 Rigsdaler at staae imod med det første Aar, reiste jeg nu bort for bestandig, forsøgte at leve etsteds som Journalist og maaskee gjør jeg det en skjøn Dag ogsaa

uden at eie dem. Den Afsky jeg nærer for Kjøbenhavn lader sig vanskeligt fatte i Ord.

De behøver ikke stort at modsige mine Domme om engelsk Litteratur; thi jeg har i Almindelighed antaget Deres Mening inden jeg seer den i Deres Breve; saaledes nu om Shelley. Jeg er ved at læse ham ordentligt blevet ganske enig med Dem og Hr. Swinburne angaaende hans Rang som Lyriker. Tak for Artiklerne. Vi ere atter enige om *Keiser og Galilæer*. Men bemærk følgende: Ibsen er ganske ligesaa uklar med Hensyn til den positive Christendom som f. Ex. Byron var det. Kun at han er end mere hildet og betydelig mere tilbøielig til at give Traditionen Ret. Der er, saa løierligt det lyder, i Ibsens Sind Noget af det, som udgjør Joseph de Maistres Eiendommelighed. Jeg kjender ham nøie.

Jeg har i denne Tid gaaet paa Jagt efter Swinburnes *Chastelard*, men uden at kunne opdrive den her i Byen. Dog skal jeg nok engang faae den fat². Noterne til *Poems and Ballads*³ læste jeg i denne Uge. De ere gode. Hvis De skulde see Hr. Swinburne vilde det glæde mig om De vilde bringe ham en Hilsen fra en af hans ærbødigste Beundrere og være Tolk for en ham Ubekjendts Tak for *Songs before Sunrise*. Hans Noter kom jeg til at læse, fordi en ung Mand fortalte mig at de i Tonen havde nogen Lighed med mit lille Forsvarsskrift⁴. Digtene selv har jeg desværre ikke læst. Det glæder mig at han arbeider. Vil De lade mig vide om han forstaaer Tydsk; i saa Fald vil jeg meget gjerne sende ham et Exemplar af den tydske Oversættelse af min sidste Bog hvilken om faa Uger vil være færdig. Hvor kan han dog sværme eller overhovedet Mænd af det unge England sværme for en saa triste monsieur som Baudelaire⁵. Jeg kjender vel kun lidet af ham, men dette lidet behagede mig ikke, Gautier derimod har jeg altid holdt af og tidt beundret.

Bestemt veed jeg ikke naar jeg reiser, da jeg selv ikke er ganske Herre over min Reiseplan, skjøndt jeg reiser alene. Lev nu vel til vi sees.

Deres hengivne

Georg Brandes.

310 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Berlin 23^{de} Oct. 74^l.

Kjære Gosse!

Jeg havde gaaet og ærgret mig en Smule over din lange Tausched, jeg syntes det var til Dig den Bortreisende, at skrive først, da jeg igaar fra Kjøbenhavn fik sendt det lille Stykke Du har skrevet om vort Tidsskrift i *The Academy*² og saaledes saa, at jeg ikke var glemt. Lad mig takke Dig ret hjerteligt for dette Tegn paa Din uforandrede Velvillie, skjøndt denne virkelig denne Gang har ført Dig altfor vidt. Vi maa frygte, at *Dagbladet* seer dette Stykke, saa er vi om en Hals³. Man vil da latterliggjøre os dygtigt. Jeg Danmarks første Prosaist! og Goldschmidt! og Ploug! Hvor mange ville ei endnu nævne Bergsøe og Topsøe! Jeg er vis paa at ogsaa Topsøe har mange Beundrere. Edvard en eminent Orientalist. Han forsikrer mig at Skamrødmen bedækker hans Kinder. Jeg maa ellers sige at jeg synes du har rost den mindst, der turde være facile princeps, nemlig Jacobsen, hvis sproglige Talent synes mig aldeles forbausende. Gid han dog, gid han dog ikke maatte døe. Han har, som Du maaskee har hørt, Svindsot i allerhøieste Grad. Selv aner han dog ikke nu, hvor syg han er. Det lille aftrykte Stykke af ham er mere end et Aar gammelt⁴.

I Begyndelsen af Sommeren arbeidede jeg flittigt til mit 4^{de} Bind, studerede Landor, (hvis Liv ved Forster er ulæseligt)⁵ Wordsworth, Shelley, Keats saa grundigt jeg formaaede først i München senere i Berlin⁶; men i de sidste Maaneder har jeg været nød til rent at lægge dette Arbeide hen. Mindre Arbeider fordrede

min Tid⁷ og en 4 Ugers Sygdom har sat mig stærkt tilbage, dobbelt pinlig fordi jeg ei har Tid til at være syg. Nu er det heldigvis omtrent ovre.

Jeg havde akkurat besluttet for bestandig at sige Danmark Farvel og grunde mine Fremtidsforhaabninger alene paa Tydskland, hvor mine Sager gjøre megen Lykke og hvor man tilbyder mig store Honorarer og fast Arbeide, da min Broders Overtalelser bevægede mig til at gjøre et sidste Forsøg i Danmark, med Tidskriftet nemlig. Store Forhaabninger har jeg ikke og Intet er sandsynligere end at dette Foretagende mislykkes, dels paa Grund af Mangel paa Subscribenter dels paa Grund af Vanskelighed ved at faa dygtige Medarbeidere⁸. A propos af dette Punkt vil jeg bede Dig være saa elskværdig, hvis Du har Lyst, da at skrive os en Charakteristik af Swinburne paa et Ark eller to eller tre som det behager dig. Vi vilde da oversætte den. Det vilde være mig kjært at see et Stykke af dig trykt paa Dansk. Da jeg ei veed hvor længe jeg bliver her, beder jeg Dig adressere dit Svar: Kjøbenhavn.

Din

Georg Brandes.

311 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

British Museum
Oct. 26th 1874.

My dear Brandes

I have hardly written once to Larsen without asking for your address, and every time he has answered that you were stadig i Udlandet and that he did not know. This has been the only reason in the world why I have not written to you, for you have been very constantly in my thoughts. Now I do not know where to address this letter, but I shall risk it, and write Møntergade.

You are very hard upon my poor little attempt to help on your magazine. Of course I exaggerated somewhat, but not when I said

you were the first of Danish prosaists. It is true that for the moment I had forgotten Goldschmidt, whose style is very perfect¹, but I hope you are not desirous of persuading me that Bergsøe and Topsøe surpass you? Or in that case, I will agree with you and say, yes! they do! and so do Carl Andersen and Peder Hansen!!

Both Swinburne and I were highly pleased and flattered at the proposal that I should write a characteristic of him. At this moment there is no living person that possesses the materials for a biography of Swinburne that I possess. But these are in a great measure so impossibly confidential that they can scarcely be printed even long after his death². Since I was in Denmark our friendship has ripened into a very full and complete intimacy, at least on his side. You can perhaps understand that he is one of those fiery and self-absorbed natures that are profoundly egoistic, even with their closest friends. I will write my essay for you as soon as I can. Will you be kind enough to order that a proof of the Danish translation be sent me to look over before the paper appears? I am delighted to think that I shall be able to have a helping hand in your Magazine. It is very kind of you to ask me.

I am very glad to hear that you are succeeding so well in Germany. But how comes it that you have been so ill? I am so sorry, my dear Friend, and wonder in my sympathetic soul whether the *one* in whom you find so much solace was by your side to nurse you?³

Do not let it be very long before I hear from you. When will your next book be out? I shall announce it with a flourish of trumpets. You must remember, if there is anything you want announced in England, the *Academy* and the *Examiner* are open to you. The *Examiner* I write for constantly now. The editorship

has been taken by William Minto, a rising young Scotch author of amazing talent and force, who has given the paper a great push forward. We are atheist and republican, and I write on poetry every week, do dramatic criticism, etc. and the paper has become the vehicle for my poetry, too! Add to which, what is no small consideration, that the paper is wealthy, and that one is paid well for all one writes, and you will acknowledge me to be very fortunate. When you come to England, Minto and Swinburne are the two first men I shall take you to see.

I am writing, whenever I have a quiet evening, a tragedy on the story of Erik Eiegod, which, modified of course, is, I think, a very fine subject. My drama will be very realistic. Two acts are finished.

Two minor poets are dead amongst us, Sydney Dobell, who possessed a certain chaotic sense of art, but who was unsatisfactory, and Bryan Waller Procter, an old man of 86, who had been a schoolfellow of Byron and a friend of Wordsworth and Coleridge. Swinburne has written a most charming elegy on Procter, who was generally known as « Barry Cornwall »⁴.

Tell me; is there any hope of seeing you in England?

This autumn I have been studying the old French poets, Ronsard, Remy Belleau, Joachim du Bellay and Clement Marot. How exquisite some of them are. Ronsard, especially, fills me with enthusiastic delight. I have bought a delicious edition de luxe in 8 volumes that I might have *Les Amours* always by me!

Write to me soon. Believe in the truth and fidelity of

Thy

Edmund W. Gosse.

312 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Berlin d. 2 Nov. 74.

Min kjære Gosse!

Tak for dit Brev som jeg idag modtog. Mere end eengang havde jeg i det sidste halve Aar trængt til Raad og Hjælp fra dig med Hensyn til engelske Studier, men jeg vilde ei skrive i den Anledning, da jeg udlagde din Taushed som Bevis paa stor Glemsomhed af Undertegnede. Tillad mig éngang for alle at sige dig at et Brev adresseret Dr. G. B. «Kopenhagen» eller «Danmark» altid vil naae mig hvor jeg saa er. Adressen Kjøbenhavn er i ethvert Tilfælde aldeles tilstrækkelig.

Nu først hjertelig Tak for dit Løfte at ville give os en Skildring af Swinburne. Jeg havde tænkt paa selv at ville skrive en saadan, da det faldt mig ind at Du kunde gjøre det saa langt bedre¹. Jeg betragter S. som en af det unge Englands betydeligste Bannerførere i dette Øieblik og det gjør mig ret ondt, at jeg ikke kan give ham Noget jeg har skrevet. Vil Du i ethvert Tilfælde fortælle ham, at han har en sympathetisk Læser i Danmark, hvis offentlige Bane har havt nogen Lighed med hans og som vil stræbe at gjøre ham bekjendt i det skandinaviske Norden. I vort Novemberhefte have vi en Oversættelse af et af hans Digte². At du faaer Correctur at see paa din Afhandling forstaaer sig af sig selv.

Jeg kan forsikre Dig, kjære Gosse, at den første Virkning af dit Brev var en heftig Lyst til øieblikkelig at reise til England. Det gaaer nu ikke an; thi jeg maa grundfæste min Stilling her og navnlig erhverve mig fuldkommen Færdighed i at skrive Tydsk, før jeg fordyber mig i et andet Sprog. Paa Danmark kan jeg ei bygge min Fremtid. Dertil ere vi altfor langt tilbage. Desuden binde som du veed forskjellige Interesser mig til Tydskland. Min Sygdom var intet Alvorligt, men meget smertefuld. Den Person,

til hvem du sigter, har jeg jævnlige seet. — Sig mig nu imidlertid om jeg ei, hvis jeg f. Ex. tog til England i næste Foraar, kunde gjøre Regning paa da at træffe dig og dine Venner? Jeg er desværre ude af Stand til bestemt at sige naar jeg bliver færdig med min Bog, da mindre Arbeider bestandig forhindre mig i at tage den under Arbeide. I ethvert Tilfælde vil jeg rimeligvis tidt udbede mig Vink eller Veiledning af Dig.

Coleridge's *Biographia* har jeg ei kunnet faae paa Berlinerbibliotheket. Er der Noget ved den? Keats' Breve har jeg heller ei læst. Ere de indholdsrige?

Keats' *Hyperion* har henrykt mig. Det staaer uhyre høit, dette Digt. I Grunden overstraaler dette Fragment Shelley's Værker af den Art.

Jeg deler fuldkomment din Beundring af de gamle Fransk-mænd. Hvilken Jammerskade at man forlod dette Spor og slog ind paa Hofstilen!³

Det glæder mig hjerteligt at du er ifærd med et Drama hvis Sujet er taget af vor Historie. Gid det maa lykkes dig og skaffe dig Ære.

Desværre kjender jeg slet ikke Englands periodiske Presse ordentligt. Jeg har altid arbeidet saa stærkt i andre Retninger, at det har været mig umuligt at følge med Englands nyeste Udvikling. Jeg glæder mig over at I have faaet en saadan ny Kraft i Minto. England staaer i saa mange Retninger som et gammelt Land, at vi som see hen til det med Forhaabning glæde os inderligt for hver ung Kraft der opstaaer. Jer Orthodoxy og jer Sværmen for Kongehuset har længe bragt Jer i Vanry i det frisindede Europa. Gid en ny Slægt maa afryste disse Aag! Alle gode Ønsker om Medbør!

Det glæder mig nu trods min Spøg over din Artikel alligevel ganske særdeles kjære Ven at du synes saa godt om vort Tids-

skrift. Een Ting troer jeg ei var overdreven i det, du skrev, at vi nemlig ei havde nogen common-place Linie i hvad vi bragte. Men hvis dette i Fremtiden ei altid kan blive saa, da beder jeg dig betænke, at vor Position er uendelig vanskelig, at vi næsten Intet tør sige af hvad vi mene for ei at støde de faa Abonnenter bort, og at vi indbyrdes derfor maa censurere hinanden paa det Skarpeste. I en af mine Artikler har f. Ex denne Gang min Broder strøget mere end 1 Side og foretaget utallige Formildelser i Udtrykkene.

Skriv flittigt til mig « Copenhagen »; thi jeg er snart i Leipzig, snart her. Og lev saa vel som det ønskes af din

Georg Brandes.

313 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

British Museum
Nov. 19th 1874

My dear Brandes

I send you a charming new poem of Swinburne's¹ at the end of which he tried last night to write your name and his, as you see, with small success. Also I send you a little scrap from the *Academy* about your new number of *Det N. A.*²

With friendliest regards

I am thine

Edmund W. Gosse

314 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kjøbenhavn 3 Febr. 75.

Kjære Gosse!

Jeg takker Dig for det mig tilsendte Nummer af *Examiner*; jeg finder begge dine Artikler særdeles dygtige og træffende¹. De vakte Lyst hos mig til at spørge Dig hvorledes det gaaer med den i Udsigt stillede Artikel om Swinburne. Send den om ikke altfor lang Tid; jeg vilde gjerne have et Bidrag fra din Haand.

Jeg troer neppe jeg har takket Dig for Tilsendelsen af S.s smukke Digt. Hvorfor skriver han iøvrigt saa slet en Haand. Man fik næsten det Indtryk af dine Ord, at han ikke godt kunde see.

Det gaaer mig underligt med mit fjerde Bind. Jo dybere jeg kommer ind i Stoffet, des mere føler jeg Ufuldkommenhederne ved min Kundskab og frygter for at begynde Nedskrivningen. Det er mig ogsaa en stor Hindring at jeg ikke kan Engelsk saa godt som Fransk og Tydsk og at saa lidet engelsk Kritik er mig tilgængeligt. Tilmed have I jo næsten ikke havt nogen Kritiker af Rang.

Jeg vilde gjerne have en Kvinde ogsaa i denne Bog². Jeg har læst en Del af Lady Montagus Memoirs³; men sig mig hvad der er mest karakteristisk og udpræget liberalt af hendes Skrifter.

Med Shelley er jeg nu fortrolig og forstaaer fuldkomment, at han for den yngre Slægt staaer som Sangguden⁴. Jeg har kun det imod Eders Kritik af ham og andre, at den nulevende unge Generation i England har en næsten fuldstændig Dogmatik i Kritiken. Shelley faaer den første Rang, Byron og Wordsworth stilles jævnsides, Landor hæves saa høit som muligt, Moore og Scott nævnes aldrig, kort sagt Alt er hos Eder Alle een Gang for alle afgjort som ved en litterær Katekismus. Da imidlertid Eders Smag for en stor Del falder sammen med min egen, vil jeg ei gaae i Rette med Dig derfor.

Jeg lever halv syg, næsten stedsøvnløs og med et tungt Sind. Jeg har megen Modgang og liden Medgang og imorgen bliver jeg 33 Aar. Du har færre Aar og jeg haaber bedre Dage.

Du har jo seet vort Tidsskrift; til Afhandl. om Lassalle svarer endnu en anden *Lassalle som Agitator* som jeg har liggende i Manuscript⁵. Jeg tænker iøvrigt, at den Slags Afhandlinger om Ikke-Digtere interessere Dig lidet. Den var imidlertid ikke let

at skrive og er, troer jeg, dygtigt gjort. Jeg forgaaer herhjemme i denne Smaalighed og længes bort hver Time paa Dagen. Selv naar man her har kjære Slægtninge og Venner er Kjøbenhavn et Helvede af Smaalighed, Dumhed og Ondskab. Vore Blade, vor Conversation, vort Selskabsliv, vor Politik, Alt under al Kritik.

Skriv strax et Par venlige Ord til mig.

Din

Georg Brandes.

315 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.* The Library, British Museum
Feb. 10. 1875.

My dear Brandes

Your affectionate and most welcome letter distresses me very much. Why are you so sad? I wish I were in Copenhagen again, to read poetry with you, or walk arm-in-arm down Østergade; still more I wish to God you were here, now at this moment, when everybody is here, when Browning, Tennyson and Swinburne are all in town, the great painters all visible in their studios, and life really pleasant and worth living!

Why are you so sad! Because your book does not progress? It will, and will be a splendid book, that I shall delight to honour over here. About Lady Wortley Montagu, beautiful and splendid creature that she was! her Letters are among the very best for wit and elegance which we have in England. They are the only works she wrote of any importance. Her letters from the Levant, describing Oriental life and manners, are perhaps the most brilliant of all. She was not much of a politician.

You are right when you blame us for dogmatism in criticism. It is our fault, I know. Critical æsthetic writing is quite a new growth in England, and we still have much to learn. I, for my own part, read no English criticism, and for years have striven

to found my style on the great French writers,—Sainte-Beuve, Taine, Gautier, Janin—in that order.

It is miserable to hear that you are ill and sleepless. I hope to hear better news soon. Write quickly to let me know.

My paper on Swinburne is begun, and I hope soon to finish it, but I am extremely busy, I never know what it is to have a spare hour. Besides it is extremely difficult to write in a dispassionate way of a man with whom I am personally so intimate. Swinburne sends kind messages to you. He is very well, and is writing a book about Shakespeare's versification¹.

I read your *Lassalle* with interest; but I was completely ignorant, even of the man's name beforehand. My tragedy on Erik Eiegod progresses; I am in the 4th act.

Ever your affectionate

Edmund W. Gosse

316 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

18 Febr. 1875.

Kjære Gosse!

Tak for dit Brev og undskyld at jeg saasnart uleiliger dig med et nyt. Du spørger hvad der fattes mig. Kun altfor meget. Du siger at du i London nu finder hvad der gjør Livet « worth living », Ordet slog mig; i Kjøbenhavn er for mig saa at sige Intet af den Art udenfor mine Forældres Hus. Jeg er ene som i en Ørken, pint som et fornuftigt Menneske, der ved en Misforstaaelse er bleven indespærret i en Idiotanstalt, lidende og næsten ude af Stand til Arbeide og alt dette uden ringeste Udsigt til nogen-sinde at kunne fortjene mit Brød nogenlunde rigeligt i mit Fædreland og uden Udsigt til Seir før adskillige Aar efter min Begravelse. Opmuntrende er dette ikke. Dog nok herom. Enden bliver vel, at jeg, træt som jeg er af en endeløs Kamp med den

uovervindeligste af alle Magter Dumheden og dens Forbunds-fæller det smaaligste Nid og Had, tager for Alvor herfra. Jeg havde for længe siden gjort det, hvis en Forfatter ustraffet kunde forlade Jordbunden for sit Sprog. Men det hævner sig altid hvis han ikke netop fører Sproget med sig i sin egen Familie. Men her kan jeg ei leve.

Vil Du tjene mig i at besvare følgende Spørgsmaal:

1) Hvor kan jeg finde interessante Oplysninger om de politiske Forhold i England paa Wordsworth's og Shelley's Tid? Har Thackeray ikke skrevet en Satire *The four Georges*? Hvor findes en engelsk Fremstilling af George den 3^{des} og 4^{des} Regjering?

2) Fremdeles hvor findes biografiske Data om Wordsworth, om Landor (fraseet Forsters Biografi som jeg her ei kan faae) om Moore? Findes ikke anerkjendt gode Artikler om dem i *Edinburgh Review* eller andre tilgængelige Revuer? Naar jeg betænker hvor megen Nytte jeg har havt af de faa Essays, jeg har læst af Swinburne, gjør det mig ondt at jeg næsten slet ingen engelske Essays kan finde over hine Digtere. Jeg bladede Charles Lambs (Elia's) Essays igjennem i det Haab at finde noget om Coleridge, men forgjæves.

3) Duer følgende Bog Noget: *Wordsworth, Shelley, Keats and other Essays* by David Masson?

Ifald saa er, vilde jeg meget gjerne bede Dig om den Tjeneste at sende mig den hertil med nøiagtig Opgivelse af Prisen og af Portoomkostningen, jeg skal da strax sende dig Betalingen over i et anbefalet Brev. Thi det varer evige Tider naar man skal have sligt gjennem en Boghandler her. Duer Bogen ikke, da tænk ei derpaa.

Jeg har en Angst for sidste Gang at have frankeret forkert og beder dig undskyldte.

Jeg glæder mig til din Afh. om Swinburne (Lad det ei vare for længe med den) og er i høi Grad nysgjerrig efter at erfare hvorledes Du har kunnet gjøre en Tragoedie ud af Saxos Hofberetninger om Erik Eiegod. En tragisk Conflict kan jeg ei faae Øie paa i hans Liv. Dog Du har jo kunnet digte frit og Du kan stole paa at Sligt vil blive læst med Begjærlighed i Skandinavien.

Om Lassalle, hvem jeg til min Forundring seer at Du ei kjen-
der, findes en (yderst slet) Afhandl. i *Fortnightly Review* 1869,
1ste Bind¹. Lev hjerteligt vel og hav bedre Dage end jeg, et Ønske,
der ikke gaer ud paa noget Utopisk.

Din

G. B.

Undr dig ikke over vort Tidsskrifts fattige Indhold thi vi ere under en saadan Censur fra Geistlighedens Side gennem Boghandler Hegel, at vi næsten Intet tør skrive².

317 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.* The Library, British Museum
Febr. 27. 1875.

My dear Brandes

I have told my book-seller to send you Masson's useful book on Wordsworth etc.¹ and also a little book by Swinburne on Coleridge² that will certainly please you. Accept them both from me, and if you insist on making me some return, tell your publisher to send me the books of yours which I do not possess, viz. *Æsthetiske Studier*, *Emigrantlitteraturen*, and *Afhandling om Taine*: then I shall possess your complete works to my great delight.

I recommend Thackeray's *Four Georges* as a good satirical picture of the period you want³. Miss Martineau's *History of the 30 Years' Peace* is a very valuable book for the end of George III and the whole of George IV⁴. When will your book be ready? I long to see it.

It grieves me that you are so depressed. Be of good cheer, it is always darkest before dawn.

Yours affectionately

Edmund W. Gosse

318 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

British Museum.
July 3 1875.

My dear Brandes

When you first asked me for a study on Swinburne for your magazine, I went and had a long autobiographical talk with him, went home, and wrote off at once a personal sketch that would fill some pages of *Det nittende Aarhundrede*. No such full or accurate life of him has ever appeared in English. But I have never been able to append to this a critical survey of his work. He seems to stand too near me, I cannot get far enough off to be able to write of a man so loved and hated without prejudice. So I propose to send you my little biography for you to do what you like with. It is sure to interest yourself.

Write and tell me if I shall do so. Write directly, and I will then send you a long letter about myself and the news!

Ever your attached

Edmund W. Gosse

319 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Juli 7 1875.

Kjære Gosse!

Jeg sendte dig nylig nogle Linier med en ung Mand, der reiste til England paa en kort Tid¹. Jeg haaber, du har faaet dem og at han ei har været dig til Byrde. Det er en fattig Stakkel og har været meget hindret af Armod; jeg troer godt om ham, skjøndt han er temmelig indesluttet og altfor lidt livlig. Men det er dansk Manér.

Jeg vil naturligvis gjerne have Artiklen Swinburne strax; om

den er kort eller lang gjør ikke Noget; kun haaber jeg dog at der med et Par Ord er sagt, hvilken Rolle han spiller i Englands nuværende litterære Liv.

Vore Breve have denne Gang krydset hinanden. Du skal have Tak om du snart vil skrive igjen; jeg selv kan knap skrive; mit Humeur er for nedslaaet. Jeg kan ikke leve i Danmark, ikke trives i Danmark, ikke fortjene mit Brød i Danmark, ikke udholde Existentsen i Danmark og kan dog paa Grund af det danske Sprogs fordømte Indskrænkethed til at forstaaes af jeg veed ikke hvor faa — ingen Vei komme andensteds.

Jeg har den lidet behagelige Følelse af at gaae langsomt tilgrunde. Dog ligemeget! foreløbig opgiver jeg ei Bataillen, om end kun jeg veed, med hvilket Sindelag jeg fortsætter den.

Altsaa forud Tak for dit Bidrag; bring Swinburne, som jeg levende sympathiserer med, en Slags Hilsen fra mig og levvel.

Din

G. B.

320 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
1 Whitehall.
London S.W.
October 8th 1875.

My dear Brandes

It is just a fortnight since I returned from my wedding-tour in Cornwall and Devonshire, and found waiting for me an affectionate and most interesting letter from yourself. I will not waste words in apologies—you will easily conceive how busy I have been, how full of cares of many sorts, and you will forgive me for my long, unworthy silence.

Your letter delighted me in many ways. Specially I was flattered by your friendly anxiety to have the article, so long promised you, on Swinburne. And I assure you that it is constantly

in my thoughts, that I shall commence it forthwith before I take up any other new work, and that I have good hope of sending it to you in a few weeks.

The October number of *Det nittende Aarhundrede* has just come into my hands. It is first rate. C. Hauch's poems, imperfect as they are, are wonderfully dignified and suggestive¹. I like our friend Holger Drachmann better than usual, in his *I Breschen*². Your own study on Carl Snoilsky is exquisite, I agree most fully with you in your estimate of his work³. By the way I never told you how truly admirable I thought your essay on Bødtcher⁴. For the first time, as it seems to me, the truth was told about that most delicate and most delightful lyrist. I read everything you write, even when you describe, what I cannot in the smallest degree comprehend, the adventures of « political agitators »!

My tragedy of King Erik Eiegod is in the press. I am eager to have it out, and to send you a copy. I hope, I even dare to think, it must have a succès d'estime. I have thrown a year's best work into it.

My wife and I are settled in our brother, Alma Tadema's, house till next May. He goes next week to Italy and Egypt, and leaves us to our own devices. Come over to England, and pay us a visit. You will be more than welcome in my house, and we can easily lodge you all the time. Will you be friendly and come?

Yours very affectionately

Edmund W. Gosse

I have left the British Museum for the much pleasanter and more lucrative post of Translator to the Board of Trade. Address as above.

321 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.* Board of Trade S.W.

My dear Brandes

1 Whitehall
London S.W. [octobre 1875]

My article on Swinburne is nearly finished, but I will not send it till I hear from you whether I am to forward the MS. to your brother or to yourself. It has given me great pleasure to write what is to appear in your magazine, and I can assure you that I am not a little proud of appearing in the ranks of such distinguished contributors as you can boast of. I do not think I ever told you how we got on with Adolf Hansen. It was unfortunate for him that most people were out of town, but I did what I could for him. Alma Tadema invited him to dinner once or twice, and there he saw some of the best French artists who live in England, Le Gros, Rajon, Dalou, De Nittis etc. but unfortunately he does not talk French. We all liked him very much when we got over his reserved, shy ways, but I do not think to the last he quite understood our cordial, « free-and-easy » English ways. There is something quite pathetic about him, as though he had struggled with poverty and unfortunate circumstances so long that he could never quite shake off a certain sadness. His knowledge of English language and literature is amazing; I never met with a foreigner so at home in our poetry. I am very glad you sent him to me. I have got him some work to do for the *Athenæum*¹; I feel sure he will do it well.

In a Norwegian paper² I saw it stated that you were going to leave Denmark finally. The article, which was rather clever, said there must be something wrong with the lokale Forhold³ in Scandinavia which should force abroad such men as Ibsen and yourself. I was in hopes that you were somewhat outliving the opposition you met with.

Is it true that Ernst von der Recke has gone mad. You know I was somewhat interested in the fellow. His drama was nothing, but he himself was singular and original, I thought⁴.

Are you ever going to write me another long and delightful letter full of grumbling and snarling? I am sure it does you good to grumble, and when I do not hear from you, I begin to fear you are really in low spirits.

My wife would like to know, too, when we may have the pleasure of expecting you for a visit. Come in the late winter; that is such a bright time in London society.

Goodbye, dear Friend.

Believe me always thine

Edmund W. Gosse ·

322 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

1 Nov. 75.

Min kjære Gosse!

Jeg maatte være en Sten om jeg ei blev rørt af saa megen og sjelden Elskværdighed; dit sidste Brev laa øverst blandt de Breve jeg skulde besvare, men meget Arbeide tog al min Tid op. Nu udkommer 5^{te} November en lille Oversætt. jeg har gjort af Kellers Noveller¹ og 12^{te} November min store Bog (530 Sider) *Naturalismen i England*, som jeg troer vil interessere Dig.

At dit Arbeide om Swinburne vil modtages med hjertelig Tak er det ufornødent at sige. Adresser det kun til Dr. G. B. Møntergade, Copenhagen.

Jeg reiser om faa Dage herfra for at blive en kort Tid i Tydskland; men det betyder Intet. Hvad mine Livsplaner angaaer, da er den Efterretn. Du har læst i et norsk Blad ikke correct; der har været Underhandlinger, som endnu ei ere sluttede, om en Ansættelse for mig ved et Schweizeruniversitet². Jeg vilde nemlig gjerne herfra; thi at leve i et Helvede, er i Længden ikke opmun-

trende. Men nu er i disse Dage til min store Forundring kommet en Skrivelse fra Undervisningsministeren til Universitetet, om dette ei fandt Anledn. til at besætte den ledige Plads, jeg tidligere havde ventet at indtage. Nu skal der den 5^{te} og 10^{de} November være Møde af Professorerne i min Sag; en Mængde ville naturligvis som forrige Gang udtale sig med Lidenskab imod mig; men Meget afhænger af Ministerens personlige Villie, der er mig ubekjendt³. Alt vil sandsynligvis tilsidst strande paa Kongens og den almægtige Pfaff Biskop Martensens forenede Modstand. Hvis det strander, vil jeg ei blive i Danmark. Hvis jeg seirer, har jeg vundet en fast Position og kan begynde at hævne mig for saa, naar jeg har hævnnet mig, at tilgive, Noget, hvori efter Henri Beyle, det sande Diplomati bestaaer. Er det Beyle eller en anden, som har sagt: Qu'est-ce que la diplomatie? L'art de pardonner les injures aussitôt qu'on s'en est vengé⁴.

Man har her paa Theatret spilt et høist usselt Stykke (*Lygtemænd* kaldet) imod mig, og imod det udkom der nylig en høist pudsig, skjøndt meget personlig Parodi. Men den var fortjent ved Angrebets Giftighed⁵.

Lad mig nu kjæreste Ven rent uden Hensyn til om jeg vil kunne benytte mig af din elskværdige Indbydelse eller ei, takke Dig og din mig ubekjendte men sikkert elskelige unge Hustru tusinde Gange for den. Jeg vilde naturligvis inderlig gjerne aflægge Dig et lille Besøg engang i Vinter; men du seer selv at min hele Stilling i dette Øieblik er fuldstændigt «in der Schwebe»; Alt er svævende, jeg veed hverken hvad der bliver af mig eller hvilke Pligter der kunne komme til at paahvile mig.

Jeg vil endelig betro dig, kjære Ven, men som en dyb Hemmelighed du ei (selv blot med en Stavelse) maa berøre for nogen Anden, at jeg i Midten af næste Aar maaskee kunde have stor Lyst til at melde mig selvanden med et lignende Dobbeltkort,

som Du nys sendte mig⁶ — og du vil let forstaae at ogsaa Tanken herpaa i denne Vinter indvirker temmelig uberegneligt paa mine Planer, da jeg først og fremmest maa see til at have Noget, om ogsaa kun Tarveligt at leve af ad Aare.

Du er det eneste Menneske med Undtagelse af min Moder og Broder, jeg siger dette, og jeg stoler fast paa, at Du ei vil misbruge min Fortrolighed. Sig det ogsaa til din unge Frue; hun vil let forstaae, at man med en saadan Udsigt for Øie ikke ret veed hvad man vil og kan gjøre om nogle Maaneder. Først og fremmest maa jeg bestandig tænke paa, hvorledes jeg skal kunne tjene mit Brød.

Tak nu for alt Godt og alle gode Ord. Gid du maatte synes om min store Bog. Jeg selv troer den er ganske vel lykket. Du vil finde Afsnittet om Shelley⁷ meget omarbejdet og forbedret deri, og jeg troer Bogens Proportioner mellem de enkelte Dele ere ganske forstandige. Et Sted har jeg citeret Dig (om Landor) og i en Note mindet Verden om, hvilken Mand Du er⁸. Min Bog kommer samtidigt ud i Berlin og Kjøbenhavn.

Skriv endelig til mig igjen; jeg skal altid svare; men Du var i den senere Tid selv forfalden til Stumhed og mine forskjellige Sorger og Gjenvordigheder gjøre mig undertiden mod min Natur tilbøielig dertil.

De ærbødigste Hilsener til Fru Gosse.

Din Ven

Georg Brandes.

323 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

My dear Brandes

Board of Trade S.W.
1 Whitehall S.W.
Nov. 16. 1875.

I have just received your new volume, and only seen enough to assure me a great delight in store for me in its study. Thank you for the generous and too-flattering mention of myself.

But why, oh! why am I not to see your version of Keller?
I shall review your Byron og hans Gruppe in the *Academy*, and
as soon as may be.

Thine affectionately

Edmund Gosse.

Send me a post-card to say that my Swinburne has reached
you, please.

324 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
1 Whitehall S.W.
Nov. 27. 1875.

My dear Brandes

Having read your new book page by page, from cover to cover, and having written and sent off a long review that will eventually find its way into the *Spectator*¹, I write to tell you how intensely I have enjoyed the reading of your brilliant essays. Never has your style been more trenchant, your thought more flashing and more rapid than here, and I congratulate you with all my heart on a great success. When my review appears you will see what has struck me as most original throughout. Here I will rather mention the very few and slight mistakes or omissions which I have been able to discover. They are all unimportant but one. The one is the omission of Campbell, whose name occurs in your volume but once, and then only in connection with the men of the old dry school, Rogers and Crabbe. Campbell, who had a true and splendid lyrical genius, is not for a moment to be confounded with these. His *Gertrude of Wyoming*² is at least as modern as *The White Doe of Rylstone*³, his love-songs are some of them as light and sweet as Moore's or Keats's. But it is his radical ballads of freedom and war that give him his unique position. They are magnificent, there are none like them in the language. You should not have omitted Campbell, the Tyrtæus, the Petöfi, of the naturalist

group. I will send you a little essay of mine on Campbell⁴, which pleased Swinburne so much that though he was ill in bed he wrote to thank me for it, and to express his approval. « You have said not a word too much about Campbell, » Swinburne says, « there has been no patriotic poetry like his in modern literature. Indeed there is nothing like it in all poetry except the great song of tyrannicide uttered by Callicles »⁵.

I would also ask whom you mean by « Digteren Donne » (p. 57). The only Donne in English literature is the great satirist, John Donne⁶, who flourished about the year 1595, and was a contemporary of Shakespeare's youth. This Donne, a man of very considerable genius, never, as far as I know, wrote the extraordinary line you quote⁷.

You will perhaps like to pass over to your publisher the list of errata which I enclose; I noticed several in Danish words, but I did not feel it was my duty to point out those!

Farewell and write soon. I am not very well, the sudden and excessive cold has nipped my blood. I am seeing *King Erik Eiegod* slowly through the press.

Believe me always thine

Edmund W. Gosse

325 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* Kbh. d. 16^{de} December 75.

Min kjære Gosse!

Tusind Tak for den lille trykte Lap¹ idag og for det lange overbærende Brev af 27^{de} November. Jeg havde burdet svare før, men mit Humør har været saa slet. Langt fra at undre mig over at jeg har begaaet én grov Feil ved ei at nævne Campbell er jeg snarere forundret over, at der ei findes flere ligesaa grove Mangler. Thi min Kundskab til Engelsk er jo, som Du veed, meget ufuldkommen. Men jeg har gjort mig Flid med Bogen.

Da jeg kom til Kjøbenhavn, blev jeg modtaget af følgende for mig lidet glædelige Efterretning.

Ved Universitetet havde saavel Facultetets som Consistoriums Flertal udtalt sig imod at jeg indstilledes til Ansættelse — jeg fandtes ei værdig til at beklæde en Lærerstol — og man anbefalede i Stedet Concurrence, formodentlig i det Haab at stikke Rosenberg eller en anden Orthodox ind i Pladsen².

Men da man erfarede, at Stemningen i Byen var for, at jeg dog vilde være den dygtigste af Concurrenterne, har man valgt den nemmere Vei at forhindre Concurrencen helt, ved ad Bagtrapper at paavirke Kongen og bestorme Ministeren, der personligt er mig gunstig, men hvis Hænder ere bundne, fordi din Ven Biskop Martensen har sat alle sine Intriguer i Bevægelse for at foreholde Dronningen og Kongen det Skrækkelige i at ansætte et Menneske som mig, der som *Dagbladet* forleden Dag sagde om mig «har fæstet Rod i Urenhed og Raaddenskab»³. Saaledes er jeg paany i stor Forlegenhed, hvorledes jeg skal fortjene mit Brød og atter strandet i Havnen. Alle Bladene spyer flere Gange ugentligt Gift og Galde imod mig med de frygteligste Skjældsord⁴.

«Donne» er nævnt af Coleridge selv i hans *Biographia lit.* som Forfatter til den citerede Linie; det er vel en eller anden obscur Datids-Digter⁵.

Jeg glæder mig hjerteligt til at see *Erik Eiegod*, saasnart den er færdig.

Tak for dit Venskab og alt Godt, det bringer mig.

A. Hansen oversætter din Afh. om Swinburne og dine Ønsker desangaaende skulle ikke blive glemte.

Med ærbødig Hilsen til din Frue

Din

G. Brandes.

326 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* [Copenhagen] 14 Febr. 76.

Kjære G.

Jeg har længe skyldt dig Brev, men en haardnakket Ulyst til at skrive, der hos mig altid er en Følge af tungt Sind, har afholdt mig. Idag blot dette: megen Tak for din Swinburne¹, der gjør Lykke hos alle, hvis Dom du kan bryde dig om, Tak for dit Stykke, som er fint, smukt og poetisk, kun ikke dramatisk nok i de 2 sidste Akter og som jeg skal skrive et Par Ord om i *Det 19^{de} A.*² Endelig Tak for den venskabelige Omtale af min Bog³, der jo ei kunde lære Dig stort Nyt. Jeg anseer selv det om Byrons *Childe Harold* for det Bedste deri.

Dine Oversættelser fra mit Dansk viste mig iøvrigt, at der er meget Dansk, du endnu ikke forstaaer rigtigt, thi der var en hel Del Misforstaaelser. Saaledes er f. Ex i den næstsidste Linie Ordet «rigtigt» oversat upright, men det hedder paa Dansk «rank». rigtigt vil sige «paa den rette Maade». Undskyld dette Pedanteri.

Jeg skrev et Par Ord under din Artikel i Anledning af dine Ord om Keiser Napoleon, der jo i Danmark, i *Dagbladets* Danmark æres som en Halvgud selv endnu den Dag idag og *Dagbladet* haaber hver Dag Sønnens Tilbagekomst⁴. Desuden bilde de Danske sig ind, at Napoleon vilde have givet os Slesvig igjen.

Det piner mig undertiden i dine Breve at see Ytringer om min Stilling i Danmark, der ere saa aldeles desorienterede, at jeg ei veed, hvor du har dine Meninger fra, da du jo har seet Tingene med egne Øine. Som Commentar til Tilstanden dette: Intet dansk Blad har med en Stavelse nævnt, at 4^{de} Bind af min Bog er kommet ud⁵.

Jeg kan ei tjene mit Brød her og har nu definitivt besluttet at forlade Landet, idetmindste for flere Aar. Jeg reiser herfra til Sommer og gaaer til Tydskland.

Rimeligvis opgiver jeg da ogsaa vort Tidsskrift, hvorpaa vi kun have Tab.

Jeg beder Dig ei rapportere dette til den Gyldendalske Boglade, da jeg er pint nok af Boghandlencensur, til at jeg kan ønske Andre større Kundskab om mine Planer end jeg selv vil meddele. Saa vanskeligt det er 34 Aar gammel at forsøge en Omplantning i et andet Land og Sprog, vil jeg gjøre Forsøget. Thi her kan jeg hverken leve (materielt) eller i høiere Forstand udholde Livet, hvor al Magt er i Hænderne paa et saa gement og gjennemløiet Coteri. Jeg er imidlertid ung og modig nok til at Tanken om forestaaende Gjenvordigheder ikke skræmme mig. Jeg er saa vant til at taale slige og kan aldrig faa det værre end her.

Din

G. B.

327 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* [Copenhagen] 7 Marts 76.

Min kjære Gosse!

Fra Dig kommer ikke andet end gode Ting til mig, og jeg blev ganske rørt, da jeg imorges modtog Bladet af *Examiner*¹. Fremfor Alt morede det mig for første Gang at see mit Portrait; navnlig kan Du tænke dig at det at se min « Beskedenhed » omtalt i høi Grad smigrede min Ubeskedenhed.

Jeg har idag intet Andet at sige dig end denne Tak for din utrættelige Velvillie og stadigt gjentagne Forsøg paa at øse Vandet ud af mit synkende Skib. Desværre nytte Forsøgene ikke.

Jeg har i denne Maaned fuldført et stort Essay over Naturopfattelse i dansk Poesi der udmunder i en omhyggelig Karakteristik af Chr. Winther², hvem jeg altid har forgudet. Dette bliver maaskee for lange Tider det Sidste jeg skriver om noget Dansk. Iaften reiser jeg for nogle Uger til Tydskland og naar jeg næste

Gang, jeg tænker i Juni, reiser, bliver det for at sige Danmark et langt Levvel.

Din taknemmelige og hengivne

G. B.

Sæt for Fremtiden hvis du kan huske det Bogstavet K under dine Breve.

328 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kbh. 11 Jan. 77¹.

Min kjære Ven!

Jeg sendte Dig for nogle Dage siden den tydske Udgave af min *Lassalle*², som jeg haaber, Du rigtigt har modtaget.

Det var et ringe Forsøg paa at sige Dig Tak for den store Gavn Du har gjort mig ved din lille Notits i *Academy* om det akademiske Collegiums Adfærd mod mig i Christiania³. Den har gjort mig den uberegneligste Nytte og blev lyst i Kuld og Kjøn af alle Bedre i Norge. Jeg havde deroppe ikke mindre end 400 Tilhørere og hver Gang stormende Bifald. Om kort Tid skal jeg sende Dig min *S. Kierkegaard*⁴, som er under Trykken, og endnu mere. Min Hustru sender sin venligste Hilsen til Din.

Min Adresse er Skandinavisk Hotel. Skriv snart til din ganske hengivne

Georg Brandes.

329 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
Jan. 22. 1877.

My dear Brandes

I was delighted to get another letter from you after so many months of silence, and most pleased to find that my little word about the University of Christiania carried weight. What dreadful people the old-fashioned Normænd are! Did you happen to meet Overlærer J. Løkke?¹ He is quite a type of everything wooden, bigoted and pig-headed.

Thank you very much for the German edition of your *Ferdinand Lassalle*. I look forward to your book of lectures on Kierkegaard. I have just been reading about him somewhat in this queer, mad, egotistic and yet fascinating autobiography of M. Goldschmidt². What do you think of this book?

Arvid Ahnfelt has been writing to me, and has sent me quite a library of his writings³. He seems to be a very interesting man, and eager in literature. I have been writing on old Swedish poetry, (Gunno Eurelius, Rosenhane, etc.)⁴ and that has given us a point of contact.

My wife desires me to remind you that you have hitherto neglected to send us a portrait of Fru Brandes, and to beg that you will remedy that omission.

I have a new volume of lyrical and idyllic poems—many of them studies in antique life—nearly ready for the press⁵. I think you will like this better than anything I have yet written.

Now farewell. Write soon, and believe me

Always affectionately yours

Edmund W. Gosse.

330 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* Kbhvn. d. 13 Februar 1877.

Kjære Gosse!

Ret mange Tak for dit Brev.

Hr. Løkke fik jeg ikke at see i Christiania, men jeg saa en Dame reise sig under en af mine Forelæsninger med alle Tegn paa Angst, og til Professor Sars sagde hun siden, at hun havde «seet Djævel dandse om mit Ansigt». (Jeg fortalte et Par aldeles uskyldige Træk af Søren Kierkegaards Ungdomsliv). Min Bog om ham er nu færdig, 17 Ark, altsaa temmelig stor, men vil først udkomme midt i Marts, da den tillige skal komme paa Svensk. Goldschmidts Bog! hvad jeg siger til den? saa lidt som muligt. Affectation,

bundløs Løgnagtighed og Gammelmandssnak¹. Hvad Andet kan man finde deri? og alt dette anrettet til Bedste for det conservative Parti i Kjøbenhavn, der for den Pris skal tilgive ham hans Ungdomsgjerning².

Den svenske Skribent, Du nævner, er vist større i kvantitativ Henseende end i nogen anden³. Jeg kjender ham ogsaa og han har vist mig adskillige Tjenester, der ikke have lønnet sig altfor daarligt for ham selv⁴. Tænke kan han ikke.

Du er en net En at sige Du ei har min Hustrus Portrait. Som om hun og jeg havde en Anelse om din Frues Udseende. Hun sagde strax, da jeg viste hende dit Brev: har han nogensinde sendt Dig sin Hustrus Billede? Gjør da, Ven, som Morderne efter det gamle Ord burde med Hensyn til Dødsstraffens Afskaffelse — gjør Begyndelsen!

Nye Digte af Dig ville altid blive modtagne med aabne Arme af

Din hengivne

G. B.

P.S. Er den Hanson, som har skrevet en Bog om Christiania, en virkelig Englænder eller en fingeret?⁵

331 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
1 Whitehall
London S.W.
May 4. 1877.

My dear Brandes

I have been rather late in acknowledging your last kind letter — for which many thanks — but in it you promised to send me your volume on Kierkegaard, which nevertheless, does not arrive. In the *Ny Illustrerad Tidning*, (to which I also am a contributor)¹ I have been reading with delight your sympathetic notice of old Ludvig Bødtcher², of whom I have sunny memories, though I only saw him once³.

Is there no hope of our seeing Fru Brandes and yourself in London this year? I wish you would come. We are daily expecting a visit from the French poet, Catulle Mendès, author of *Hesperus*. Do you know him?⁴

In the new edition of the great *Encyclopædia Britannica*, I have just finished writing the article *Denmark*. I close the literary portion by a tribute to yourself, which I think will please you if you ever come to see it⁵. You will find, if you come to London, that your name is beginning to be widely respected here.

What is this I see of a volume of *Danske Digtere*. Af G.-B.-? I think you ought to have sent it to me.

Please give my compliments to your wife and believe me always

Yours very sincerely

Edmund W. Gosse

332 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kjære Gosse!

Kjøbenhavn.

Marstrandsvei 4. Rosenvænget.

26 Juli 77.

Vi have i den sidste Tid vexlet stumme Hilsener. Jeg har med Fornøielse læst din sidste lille Artikel¹ og jeg haaber at du rigtigt modtog mine to Bøger². Hegel har i den senere Tid gjort mig den ubehagelige Overraskelse at ophøre med at sende mine udenlandske Venner mine Sager. Ibsen, hvem jeg traf sammen med i München³, havde siden 1873 ikke faaet noget sendt af mine Ting. Jeg synker i Pris, og der tages følgelig stedse mindre Hensyn til mig.

Jeg har været her i Danmark nogle Uger og i en utaalelig Sindsstemning, næsten ude af Stand til at arbeide, som jeg dog har i saa høi Grad nødigt. *Det 19^{de} Aarh.* gaaer ind fra den 1^{ste} October af. Vi kunne ikke længer overvinde de Vanskeligheder, Forlæggerens Censur foraarsager os. Han skjælver for Angreb i

Pressen, hvormed han uophørligt trues, fordi han forlægger vort Tidsskrift, og vi maa tie, og den ikke saa lille Kreds af Forfattere, jeg havde samlet til en Hær, vil spredes for alle Vinde⁴.

Den hos os saa heftigt triumferende politiske Reaction⁵ tilintetgjør ethvert Haab om en aandelig Reform eller endog blot en Løftelse af Niveau'et i Danmark.

Nu maa Normændene med deres nye Tidsskrift see at gjøre det bedre. Men jeg tvivler stærkt paa deres Held⁶.

Det vilde interessere mig at erfare om min Bog om Kierkegaard frembød noget af Interesse for dig.

Jeg bliver her, tænker jeg, til 1^{ste} Oct.; fra da af har jeg Leilighed i Berlin, lige ved Thiergarten, ved Siden af den preussiske Generalstabsbygning. Jeg seer derfor paa Danmark, som jeg for saa lang Tid, maaskee for altid nu forlader, med et enfant perdu's døende Blik paa sin Stifmoder. Og jeg seer intet Trøsteligt i dette Fysiognomi.

Min bedste Hilsen til din Frue.

Din hengivne

G. B.

333 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
1 Whitehall
London S.W.
July 30. 1877.

My dear Friend

Your letter of this morning fills me with sympathy and regret. What a dismal fiasco you report! I hardly know what to say to cheer you, except to reiterate what you know already,—the expression of my affection and admiration. It is too sad, too perplexing that silly little Denmark has not wit enough to perceive that in exiling you she is sending away the best head she has. I confess to you that now Andersen, Winther and Paludan-Müller are dead, and you are going away, there is not one single tie of interest that

connects me with Denmark. What a change in five years! What deaths, what obscurations! The sole intellectual pleasures Denmark has sent me for a long time have been your books and *Det Nittende Aarhundrede*. I am more sorry than I can tell you to hear that the latter will cease.

Now to thank you for your two books. You never did anything better, I think, than the *Kierkegaard*. Lucid, well-composed, delicately critical, it exposes the man and the work admirably even to one who, like myself, knows nothing of his writings. It ought to interest the Germans. Will a translation appear?¹ How do you account for the thirst for translations in Germany, Sweden and elsewhere, while here in England there is no interest at all felt for exotic literature? However a book of Bergsøe's, «*Bruden ved Rørvig*»², has made some success with us this winter.

Of course I knew two of the sections of the *Danske Digtere* before, that is the Hauch and the Winther³. But I read all through again with avidity and delight. I came, with a shock, upon my own name in your account of the last conversation you had with Paludan-Müller⁴. I have some interesting letters from Andersen and Paludan-Müller⁵; for the latter I felt a very great personal admiration. I saw Bødtcher once, and have the sunniest memories of him in his little room illuminated with the sun-light through the leaves of his beech-tree, «*as good as flowers,*» he said «*these young leaves with the sun through them.*» Winther I never saw, but I have one or two notes from him⁶. He was not a very graceful correspondent. I am very glad of all you say about Bødtcher's poems. Their delicate quality seems to me very precious and delightful; it is a quality, I think, very rare in the Teutonic poetry, but not uncommon in our own⁷.

I have read *Kongen*⁸, and I do not think I shall take the trouble

to read another book of the blatant Norwegian poetaster (Udigter—for fear you should not take my meaning!) It is the most feeble, and at the same time the most insolent effusion I think I ever saw. I wish you would come out of the ranks of the politicians. Here in England there is scarcely a man of genius, of liberal views about religion, æsthetics and philosophy, who is not conservative in politics. Carlyle, Herbert Spencer, Huxley, Tyndall, Browning, all the best names are conservative. Swinburne is the only eminent exception, and he only desires an ideal Republic. The commune and socialism have no intellectual supporters in England, and that, I think, is why we are progressing so rapidly in the emancipation of the intellect and the conscience. What have we to do with rascally railway-servants in America⁹ and still more rascally socialists in Denmark? I wish you would consent to this opinion. Ever since Mill died, we English have come more and more to this view of the question. Write me your view?

Yours very affectionately

Edmund W. Gosse

334 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kjøbenhavn. 11 Aug. 77.
Marstrandsvei 4. Ø.

Kjære Gosse

Megen Tak for dine venlige Ytringer angaaende mine sidste Skrifter. Det undrer mig imidlertid at Du er ubekjendt med S.K.s Bøger. *Enten-Eller* burde dog Ingen forsømme at læse, der interesserer sig for nordisk Litteratur.

Stregheden af din Dom om *Kongen* kom mig noget overraskende, og det forekommer mig altfor haardt at nægte B. Digternavnet. Han har større medfødte Evner end nogen anden Digter i Skandinavien. Hvad der ved *Kongen* har slaaet mig mest er følgende Fænomen.

Bjørnson og Ibsen begynde samtidigt. Den første med stor Sikkerhed i Stil og Holdning, den anden usikkert som en famlende Natur, der maa søge sig frem igjennem Efterligning. Saa finder Ibsen sin Vei i Bjørnsons Spor efter at denne har anslaaet Tonen for en specifik norsk Litteratur. Ibsen begynder med Allegorier (*Brand* etc.) og nærmer sig først sent det reelle Liv (*De Unges Forbund*) paa hvis Grund B. fra først af stod.

Men underligt nok. Nu begynder B. at gaae i Ibsens Spor. Hans *Fallit* og *Redaktør* ere fremkaldte ved *De Unges Forbund*, og nu synes han sluttelig efter Mønster af Ibsens gamle Sager at være havnet i Allegorien. Mig synes *Kongens* Svaghed at beroe paa det Allegoriske deri og paa Mellemspillenes Wergelandske Uforstaaelighed. Men hele første Akt synes mig fortræffelig og mange Enkeltheder deri ligeledes at vidne om betydelig digterisk Kraft.

Du tager fejl naar du mener at jeg «findes i Politikeres Rækker»; jeg har aldrig i mit Liv givet mig af med praktisk Politik og kjender ikke en eneste dansk «Politiker» (sit venia verbo) personligt. Men alle mine Sympathier ere med den oplyste Liberalisme. Jeg er Tilhænger af det franske Venstre og overhovedet af Venstre i alle Lande, hvor dette Ord er ensbetydende med Anti-Clericalisme. At store Videnskabsmænd ere conservative rører mig ikke mere end at andre store Videnskabsmænd ere Spiritister. Store Aander have Raad til at kjøbe Frisind paa 10 Punkter med Forstokkethed paa et enkelt; jeg har det ikke. Jeg siger som Hugo: Tous les progrès se tiennent¹.

Jeg veed ei hvorfor du er saa vred paa de danske Socialister, at du endog betitler dem Slyngler. De ere ikke Slyngler, langtfra, men fattige, uvidende og tildels fantastiske Stakler, som det gjaldt om at hjælpe og ikke om at haane eller kue.

Dog lad os ikke skriftligt fordybe os i Spørgsmaal, som skriftligt ei kunne behandles. Jeg har begyndt at fatte en levende In-

teresse for Disraeli som Skribent. Jeg har læst hans *Vivian Grey*, *Venetia*, *Contarini Fleming*, *Coningsby*² og det Særsyn fængsler mig: en stor Minister, der har skrevet Romaner og lagt sit Hjerte blot for Offentligheden. Jeg vilde meget gjerne læse en god Biografi af ham. Kunde du ikke angive mig en saadan eller gode Kritiker af hans Bøger? Det vilde glæde mig meget at erfare hvad der i England dømmes om ham.

I Portici traf jeg en ung engelsk Poet, som gjorde et godt Indtryk paa mig, ved Navn Grant; sig mig om Du kjender Noget af ham og om du sætter nogen Pris paa ham³.

Det har gjort mig ondt at høre, at Swinburne har udslynget en Art Manifest imod Emile Zola⁴. Det synes mig et Symptom paa at Swinburne ældes. Thi der lader sig Intet indvende mod Zola, som ei med samme Ret kunde siges mod S. Jeg begriber ei hvad der har kunnet lede ham dertil. Der er for mig ei Skygge af Tvivl om at Zola er det største digteriske Talent, Frankrig for Tiden besidder, og som Romanforfatter har han — trods mange Pletter og adskillige longueurs — blandt Nulevende neppe sin Mage. Eller er det Hele maaskee ei sandt?

Lev hjerteligt vel, tak for dine venlige Ord og skriv snart til mig.

Din

G. Brandes

335 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
Sept. 28. 77.

My dear Brandes

I almost wish I were a Dane that my name might stand in that list of your trofaste Venner¹. There is not one of them who admires you, believes in you, loves you more than I do. It is singular that I have only seen you once for a few days, and that notwith-

standing I feel more bound up in your progress and more desirous of your success than of that of almost any of my own English friends. If I had been a Dane I could have fought for you, as I have fought here for Swinburne. Alas! here in England I can do nothing to help you. I am sorely grieved at your leaving Denmark, for your own sake. Will it ever be possible for you to make your German as fluent and supple and pliable as your Danish has been? Can one cultivate a style in a new tongue? But you will, I hope, still write Danish.

Do not let me lose all sight of you at Berlin. In giving up your country you must not give up your friends. I have not thanked you for your last letter; you reproved me justly. All my sympathies, my hopes, my instincts are with the liberals, like yours; but I am no politician and I get disgusted, sometimes, with communism and nihilism.

You must not believe Swinburne to be growing old because he attacked Zola. He has always been the opponent of brutal realism. Emancipation of the intelligence and the emotions, rebellion, if you will, against false gods and false morals, have always marked him, and it is not because Zola is republican and a godless writer that Swinburne objects to him, but because he is a describer of cruel and filthy things not fit for consideration. Swinburne admits Venus, and even perhaps Priapus, but not Cloacina into his Olympus.

Farewell! I have a little daughter, with a red-gold shining head, come to perplex me with her education! She begins life as an atheist, how will she end it?

Yours ever

Edmund W. Gosse

336 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Min Adresse er: In den Zelten 16
Berlin, W.

Kjære Gosse

Tostedt i Hannover d. 10 Oct. 77

Til den lille Datter lykønsker jeg, skjøndt jeg ei veed, om hun er kommen nu nys eller før¹. Jeg takker for Brevet og dets venlige Ord. Men tillad mig at minde Dig om mit tidligere Spørgsmaal, hvad Godt der er skrevet om D'Israeli og hvad Dom der i den intelligente Ungdom i England fældes om ham særligt som Litterator. Jeg har læst adskilligt af ham med Interesse. Er det sandt, at han kun er en talentfuld Routinier? Har han virkelig intet høiere Maal end selv at være ved Magten?

Vi ville ei disputere om Swinburne's Dom over Zola. Men det maa være mig tilladt at udtale min Sorg over hvad der for mig staaer som en stor og ulykkelig Bornethed hos et Geni, der selv ikke var tjent med at dømmes af Farisæismen². Zola har begaaet mange Synder mod ren Smag. Men det have alle Novatorer. Han er lige fuldt et af de største nulevende litterære Genier og sikkert vor Tids første Romanforfatter — hvad dog sandelig vil sige Noget. Blæse være med de gamle Inndelingsord: Idealisme og Materialisme; Slikt er og bliver tomme Abstractioner og Ord som have en rent relativ Betydning. I Smlgn. med Corneille skjældtes Hugo ud for Realist. I Sammenligning med Hugo skjældtes Balzac ud for Realist. I Sammenligning med Balzac udskjældes Zola nu for det Samme. Jeg siger dig, der er Ting af homerisk Storhed i hans *La fortune des Rougon* og hvor han feiler ved Overdrivelse som i *Abbed Mourets Feil* og tildels i *Le ventre de Paris* (iøvrigt et Mesterværk) der er det netop af kunstnerisk Idealisme. Han er Idealist paa sin Vis. Det gjør mig saa ondt at see de Store være Filistre overfor hinanden; der er ligefuldt altid Filistre nok om enhver Stor.

Jeg er nu definitivt reist fra Danmark og Biskop Martensen beholdt Valpladsen. Jeg skal nu til at begynde mit litterære Liv forfra paa fremmed Grund med tvivlsomt Held. Mine Venner gave mig før min Afreise et Festmaaltid; havde de staaet som Mænd, da det gjaldt, havde de kunnet spare sig det Maaltid. Der blev strøet mange smukke Blomster paa min Grav og holdt adskillige virkelig følte Ligtaler.

Lev af Hjertet vel, hils din Frue ærbødigt og tænk imellem (ogsaa med Pen i Haand) paa din Ven

Georg B.

Jeg haaber du har faaet en helt omskreven Bog, jeg sendte Dig³.

337 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

My dear Brandes

29, Delamere Terrace,
Westbourne Square.
London W. 20. 10. 77.

I cannot very well explain to you about Disraeli. His literary life is completely swamped in his political. No English book has yet been published about the former. Opinions differ considerably with regard to his books. That they are brilliant and curious all admit. He began in 1826, with *Vivian Grey*, a novel. This was rich in irony and wit, and was very widely read. *Popanilla*, in 1828, was a political satire, a failure. Between 1830 and 1833 he produced *The Young Duke*, *Contarini Fleming*, *Alroy* (an oriental rhapsody) and *Ixion in Heaven*¹, all very clever, fantastic and affected. As stories these are all improbable and absurd, but brilliantly and rhetorically written. In 1834 he published *The Revolutionary Epic*, a monstrous stupid poem, which was ridiculed in the House of Commons. In 1836 followed the novel *Henrietta Temple*, a pleasant love-story, the most coherent and possible of all Disraeli's novels. In 1837 *Venetia*, a romance into which Byron

and Shelley are introduced. Soon after this he entered parliament. In 1839 he wrote *Alcaros*, a tragedy, a fearful fiasco: his verses are always execrable. In 1844 appeared the very famous and successful political novel *Coningsby*; in 1845 *Sybil*, also political. In *Coningsby* he gives a portrait of himself in Sidonia, the Jew. In 1847 *Tancred*, a novel written purposely to give romantic interest to modern Jewish history. This was his last novel until *Lothair* the other day².

Of these *Coningsby* is the most important, *Tancred* the most exciting, *Henrietta Temple* the most coherent and *Alroy* the most ridiculous.

If I can find any critical account of Disraeli anywhere, I will send it to you; but I scarcely think any such study has been printed.

Ever thine

Edmund W. Gosse

338 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

My dear Brandes

Board of Trade S.W.
29 Delamere Terrace W.
Nov. 29. 77¹.

I was so fortunate as to be able to get you a copy of the *Examiner*, the very last on sale: if you lose this also, I cannot get you another for love or money! Thank you for your very kind letter. You are quite wrong: a lively interest is taken in you in England. In the *Examiner* two weeks ago there was a short article—not inspired by me—describing your exile from Copenhagen, and expressing sympathy. The *Saturday Review* is one of our most influential critical papers², and the writer there who has written of you is Richard Garnett, one of our best and most learned critics³. Since you do not see the Danish papers I send you a fragment of *Morgenbladet* to amuse you⁴. Thank you for the

charming study on Emil Aarestrup⁵: he is the only Danish poet, I think, of whom I know absolutely nothing. I have never seen his poems.

Do you know that Adolph Strodtmann has translated the article I wrote for you on Swinburne in *Allgemeine Zeitung*? I think it is rather rude of him not to have written to me, or sent me his translation. I should never have heard of it, if a friend of mine, weeks afterwards, had not happened to mention it to me. And the article contains no word of who I am, or where Strodtmann got the original. This is not, I think, quite fair.

Det nittende Aarhundrede reached me a few days ago. It is a splendid number: I am miserable to think it is the last. Zola's studies of priests I read through at a sitting: how fine, delicate and spirited they are. I am lost in admiration at their talent. I had not supposed it possible that Zola could write so well. Were they expressly written for you?⁶ Your translation of Renan's eloquent address on Spinoza ought to be useful⁷. Holger Drachmann is the only figure that interests me now in Denmark⁸: I do not feel sure of him. Is he a poet? he has certainly a most vivacious talent, but I do not feel certain that his duty is to express it in verse. Is it my fancy, or does he really become more and more the disciple of Ibsen? I have seen some pretty verses, somewhat in the manner of Hertz, signed « Vilhelm Gregersen ». Who is he?

We have no English poet, young or old, of the name of Grant. I fancy there is a versifier, a very humble one, of that name. But very bad poets may be very agreeable men, of course! Did Mr Grant present you with his poems? If so, tell me the title.

Farewell. Write to me now and then: a note or a post-card is better than nothing.

Yours always
Edmund W. Gosse.

339 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* Berlin. In den Zelten 16. N.W. [Dec. 1877.]

Min kjære Gosse!

Tag mod en venlig Nytaarshilsen fra en Dig forbunden Ven. Indlagt følger i Anledning af det nye Aar som ringe Gave et stort Blad og et Par mindre Kviste, af hvilke jeg med egen Haand i Foraaret har plukket det første fra Keats's Grav, de andre fra Shelleys Grav i Rom¹. Tag dem fra en Broder i Beundringen for dem.

Mit Liv her er ikke tomt, men sørgmodigt; Overgangen fra Danmark til Tydskland har været mig meget haard og Middeldmaadighedernes Triumfskrig over at det 6 aars Slag, jeg har leveret, er endt med et Nederlag, lyder ikke opmuntrende i mine Øren. Men jeg kjender her adskillige af de bedste Mænd og stræber at orientere mig i nye Forhold.

Jeg seer at Du maa have mange Forbindelser i Danmark, da Du tidt er underrettet om Enkeltheder dèr foregaae; men vi ere ei ganske enige i vor Dom om nordiske Poeter. Tillad mig et Forsøg paa at rectificere dit Omdømme, hvor det synes mig urigtigt.

1) Du er for haard mod Bjørnson. Du underkjender hans Talent; han er selv i sine svageste Arbeider altid Digter og han fortjener ei den Bitterhed du nærer imod ham. Jeg har selv havt mine Grunde til Uvillie mod ham før; men det var af Bornethed ei af ond Villie, han dengang skadede mig meget. Han stræber ærligt, og han er for Øieblikket yderst nedslaaet over den hadefulde Kritik som fra alle Sider møder ham. Hans sidste Novelle² er mislykket, men der er Partier i Begyndelsen som røbe en Digter og den indbyder til Skaansel mere end til Vrede³.

2) Drachmann. Du feiler i at ansee ham for en Efterligner af Ibsen. Et Par Ibsenske Toner kunne nu og da finde eller have

fundet Indpas i hans Vers. Men han er aldeles original og uden Spørgsmaal for Øieblikket Danmarks første Lyriker, maaskee dets eneste. Han er desuden som Samlingen *Ungt Blod* (Dædalus — Najaden — To Skud)⁴ viser en meget talentfuld Novellist og han vil endnu udvikle sig meget. Hans specielle Gave er at lade Menigmand tale, og hans Specialitet er Søen. Han har iøvrigt mere udviklet Talent end Chåraakter. Læs hans to sidste Bøger *Fra Grændsen* og *Sange ved Havet*. Desuden er Digtene i *Tannhäuser* høist mærkværdige⁵.

Wilh Gregersen er, troer jeg, en lille Imitationspoet og regnes hjemme ikke med⁶; han vil vist svare til min Grant, hvem jeg saa i Neapel, og der af Dohrn, Aquariets Eier, præsenteredes mig som Digter men der iøvrigt ei nævnte nogen Digtsamling for mig, som han skulde have skrevet.

For Tilsendelsen af Mill-Biografierne takker jeg paa det aller Bedste.

Og nu et godt Nytaar for Dig og Dine.

Venligst

G. Brandes.

Drachmann og Jacobsen ere Danmarks to eneste betydelige Digttere for Tiden, den ene «subjectiv», den anden «objectiv», som man i gamle Dage sagde.

340 Edmund W. Gosse à Georg Brandes.

My dear Brandes

29, Delamere Terrace.
Westbourne Square. W.
June 1 1878.

I am very sorry not to have written to you sooner. I only returned last night from travelling with my wife in the south of England, and this is the first letter that I write. I have to thank you for the leaves plucked at Rome; thank you for the kind thought, I prize them as a touching memorial. Moreover I have

to thank you for the monograph on Tegnér¹, which I have read with immense interest and instruction: it is exceedingly valuable. But now about business.

Mr Oscar Browning, it seems, is one of the proprietors of the *Academy*. I went at once to the office to enquire. The editor is at present in the South of Europe; as soon as he returns, a definite proposition will be made to you. I fancy the best thing would be for you to send occasionally a correspondence from Berlin on German current literature. I shall myself propose this to the editor².

I have further another proposition to make to you. Would you like to write an article on Bjørnstjerne Bjørnson for the *New Quarterly Magazine*, one of our best large reviews? It is something like the *Rundschau* in form. The editor is a great friend of mine, and I have proposed to him to secure your pen. The only difficulty would be about translating it. I suppose you would like to write it in Danish? I send you a page of the *N.Q.*, that you may see how many words it contains. Your article would have to be about 15 sides; the honorarium is 15 shillings a side. You would therefore receive about £ 12: if the article had to be translated it would, of course, be less, unless you wrote in Danish and wrote very clearly, in which case perhaps I would translate for you «for love». Tell me as soon as you can how you like this project.

This autumn I propose to collect in a single volume my studies in Scandinavian, Dutch and German poetry. I am only waiting to finish an essay on Runeberg which will complete the series. I desire, with your permission, to dedicate this volume to yourself: it will be the most important contribution to Scandinavian belles-lettres which has appeared in English in this generation, and I shall be specially glad to annoy the obscurantists in Copenhagen by thus doing homage to you.

My new volume of Poems has been delayed by the fear of war³. But this now seems over, and I hope to get it out before next spring.

Be so good as to write soon on the subjects I mention to you, and believe me

Ever thine affectionately

Edmund W. Gosse

I do not encourage the idea of your reviewing books for the *Academy*: they are very slow in inserting such reviews; but I think a Berlin Letter would be very satisfactory.

341 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Berlin. Zelten 16. N.W.
[Juin 1878.]

Min kjære Ven, det var mig en sand Glæde at modtage dine Linier idag; jeg begyndte allerede at troe, at du havde lagt mine Brevkort tilside og rent havde glemt mig.

Hav hjertelig, inderlig Tak for dit Brev. Du er en af de faa Venner, jeg har, om hvem jeg kan sige, at fra dig er aldrig kommet andet til mig end godt. Mange have forladt mig, mange have fornegtet mig, ja selv forraadt mig, mange, jeg havde vist Fortrolighed, have angrebet mig offentligt og privat, men Du, som næsten ikke kjender mig og kun har omgaaedes mig et Par Dage, du har vist dig trofast, hav Tak derfor.

Og Du vil tilegne mig en Bog, og en Bog om nordisk Litteratur bl. Andet! Du veed at faa ville vide dig Tak derfor i Norden, dog de enkelte, der ville det, ere visselig ikke de ringeste. Men jeg fremfor Nogen skylder dig Tak. Jeg sidder her, udelukket fra mit Fædrelands Presse, udespærret fra dets eneste Universitet og uden en eneste dansk indflydelsesrig Mands Understøttelse eller Interesse og kan vel trænge til en lille Opmuntring.

Og dog kan du ei troe, hvor man fra fremmede Lande i den senere Tid er kommen mig imøde. I Berlin, hvor jeg boer, er jeg bleven saaledes optaget i det gode, bedste Selskab, saaledes udbedt, saa vel seet i mange Kredse som aldrig nogensinde i Kjøbenhavn. Meget ligger det vel i at jeg har den skjønneste, mest elskværdige Hustru, hvis græske Profil af den reneste Strengthed bøder paa mine grimme Træk, og hvis (om Goethes Dorothea mindende) Sundhed og Fasthed opveier det Nervøse i mit Væsen; men dog har man ogsaa vist mig megen Godhed for min egen Skyld. Mine *Hovedstrømninger* ere udkomne i sammentrængt Oversættelse i det russiske Tidsskrift *Djelo*. Og baade fra Tydskland, Østerrig og England faaer jeg langt flere Tilbud end jeg kan overkomme. Jeg forsøger da at dæmpe mine Savn (af Forældre, Brødre, Venner, Fædreland) ved Studiet af et fremmed Folk og ved Arbeide.

For *New Quarterly's* Tilbud er jeg dig oprigtigt forbunden. Blot jeg dog ei allerede var bundet ved saa mange tidligere Løfter. Bjørnson er et Sujet, som ligger ganske godt for mig; du veed, jeg sætter betydeligt mere Pris paa ham end du. Og jeg vil forsøge at løse denne Opgave.

To Punkter er her for mig at mærke. 1) Det ene er, at jeg, som du veed, ei kan skrive Engelsk. Dit saa utroligt elskværdige Tilbud at ville oversætte mig fra Dansk af, kan jeg ei være bekjendt at modtage. Jeg skulde til Tak for din Velvillie paalægge dig en Oversættelses Bryderi blot for at tjene nogle Dalere mere! Nei, det var at lønne dig daarligt for dit Venskab. Men nu spørger jeg. Er der, hvis jeg skriver Dansk, ingen Anden end dig, der kan oversætte? Hvis saa er, kan jeg skrive Tydsk. Du kan selv see at *Deutsche Rundschau* er tilfreds med mit Tydsk og hvad det fattes, gjorde jo her intet til Sagen, da det blot skal bruges som Grundlag for Oversættelse. 2) Det andet Punkt er det, at jeg i de

senere Aar ikke pleier at offentliggjøre noget i eet Sprog alene, især fordi jeg da strax bestjæles af Oversættere, eftersom ingen litterær Konvention sikrer mig min Eiendomsret. Mit Essay om Tegnér udkom paa een Gang i 3 Sprog. Naar blot Samtidighed sikredes, gjorde det vel Intet, om jeg trykte mit tilkommende Essay om Bjørnson samtidigt paa Tydsk i *Wiener Abendpost* f. Ex. ? (et østerrigsk Regjeringsblad, der staaer til min Raadighed). Saaledes kunde jeg ogsaa bære at Honoraret blev formindsket ved Afdrag til Oversætteren.

Du maa nemlig vide, kjære Ven, at hverken jeg eller min Hustru, havde en Skilling Formue, jeg har intet Embede og kan intet faae eller vente, jeg maa udelukkende leve af min Pen, hvilket i en stor By som Berlin ikke er saa ganske let, naar man vil leve med sine Lige i Stand og aandelig Udvikling.

Et Ord endnu! Vil du ikke lade det i den Samling Essays, til hvilken du saa venligt vil knytte mit Navn, som berører Danmark-Norge, komme mig for Øie i Korrektur, for at jeg kan hjælpe dig med at bekjæmpe de næsten uundgaaelige Detail-Unøiagtigheder, der til en Forfatters Fortvivlelse saa let indsnige sig. Faaer den danske Bladkritik fat paa slige, saa skriver den ikke andet om din Bog end en Liste over disse Myg, der da males gennem Mikroskopet som Elefanter, og alle Recensenterne skrive hinanden af.

Jeg takker dig for dit Raad om Breve fra Berlin til *Academy*. Det ligger sikkert allerbedst for mig. Jeg skrev et foreløbigt Svar, da dit til mig lod saa længe vente paa sig, og tilbød — temmelig ubesindigt — noget om Disraeli, der stadig interesserer og beskjæftiger mig, og paa hvem jeg læste et temmelig ubilligt og upassende Angreb i *Fortnightly Review*¹. Jeg har nu læst det Meste af Disraeli. Dine varme Ord om min *Tegnér* glæde mig. Den svenske Udgave er nu næsten udsolgt.

Blot vi dog engang igjen kunde mødes paa denne Jord! For nogen Tid siden modtog jeg en Indbydelse fra en Mr. Conway til et stort Møde af engelske Fritænkere, der skulde holdes i London 13^{de} og 14^{de} Juni, og samtidigt en Indbydelse fra en dansk Dame², der er bosat i London og hvem jeg i 16 Aar ei har seet, til at boe hos hende der saa længe. Men jeg afslog begge Dele, da jeg ei godt har Tid og Raad til Reisen og desuden jo ei kan tale Engelsk, men vilde spille den pantsatte Bondedrengs Rolle paa en saadan Congres.

Skriv igjen til mig, kjære Ven, lad os tale med hinanden ved Hjælp af Pennen, da vi ei kan det mundtligt og lad der ikke igjen gaae 5 Maaneder, hvori Du er stum.

Din hengivne

Georg Brandes.

P.S. Det morede mig at see en Strofe af dig under Alma Tademmas Bakkantinde³.

342 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kjære Gosse!

Kjøbenhavn,
Møntergade 26. K.
[26-8-1878].

Skjændt jeg er den af os, som har skrevet sidst, henvender jeg mig til dig idag paany i den egoistiske Hensigt at fornye en Anmodning jeg rettede til Dig ifjor i October. Jeg bad dig dengang give mig nogle Vink om Disraeli, fordi jeg tænkte paa engang at beskæftige mig grundigt med ham. Nu har jeg i en 4, 5 Maaneder helt fordybet mig i ham og han er jo ogsaa i Mellemtiden blevet meget mere berømt. Og nu vilde jeg derfor gjerne paany plage dig med en Anmodning om nogle Oplysninger.

Jeg har læst 1^{ste} Del af en kolossal anonym Biografi af D. som udkom ifjor¹. Er anden Del af dette — iøvrigt meget hadefulde — Værk udkommet? Artiklerne i *Fortnightly Review* har jeg seet. Aviserne fortælle at der er udkommen en Samling *Punch-*

Karikaturer af D. Jeg gad egentlig gjerne have dem. Kunde Du ei tjene mig i at bede en Boghandler sende mig dem hertil med vedlagt Regning? Ogsaa vilde jeg meget gjerne have hvad den sidste Tid har bragt om Manden, hvis det notabene har noget Værd. Hans Værker kjender jeg, med Undtagelse af Samlingen *Church and Queen* og *The vindication of the english constitution*², som Bibliothekerne i Berlin og Kbhavn ikke have.

Jeg har lovet *Deutsche Rundschau* en Artikel om ham, der maa afleveres senest d. 15 October³.

For Tiden er jeg paa et Feriebesøg i Kbhavn og bliver her vel til den 8^{de} eller 9^{de} September. Fra d. 15^{te} September af er min Adresse igjen In den Zelten 16 Berlin N.W. Jeg vil være dig taknemmelig for et snarligt Svar.

Jeg havde gjerne seet Pariser-Udstillingen men mine Midler rakte ikke til. Har du været heldigere end jeg?⁴

Levvel kjære Ven og bliv ikke træt af mine plagende Breve. Maaskee kommer der en Leilighed, hvor jeg kan vise dig en Tjeneste til Gjengjæld.

Din hengivne

Georg Brandes

D. 26 August 78.

343 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

My dear Brandes

29 Delamere Terrace
London W.
Aug. 29. 78.

I got your note last night, and sent off this morning the *Cartoons from Punch*. You must bear in mind that *Punch* is a Liberal paper, and that the caricatures are mainly against Disraeli. I do not think that the second volume of the colossal and shapeless biography you mention has yet appeared.

Thank you for your last most charming letter. I accept with many thanks your offer to see the proofs of my *Northern Studies*

through the press. This will be an immense advantage to me. I do not know whether the book will be ready this winter or no. I am just writing the last chapter, Runeberg. I am little interested in any other Swedish poet, even in Tegnér, I am afraid.

At your suggestion I have been reading the whole of Zola's *Rougon-Macquart* series, from *La Fortune des Rougon* down to *L'Assommoir*, which I am just now in the middle of. I am entirely conquered by his genius. *La Faute de l'Abbé Mouret* appears to me one of the most profoundly poetical of modern conceptions. There is only one dull book in the series *La Curée*. This seemed to me poor and tiresome. *La Conquête de Plassans* is the one I like,—enjoy—most¹.

Farewell! Do let me hear if I can do anything for you.

Yours ever

Edmund W. Gosse

I have not been to Paris. I very much wished to go, but I could not afford it².

344 Edmund W. Gosse à Georg Brandes.

13. 12. 78¹.

A thousand thanks! You will find that I have entirely modified my judgment about the *Maalstræver*². Also, I have altered as you suggested, my expressions about *Wergeland*³. I have praised *Længsel for Havet* in *Arnlfjot Gelline*⁴. It is indeed magnificent.

The only thing about which I am obstinate is *Kongen*. I have carefully read it twice, and I must say, even in your teeth, I think it execrable as a work of art. Set apart its politics altogether, about which I am indifferent; I find it, as a drama, lifeless, dull, without character or truth, and the finale is a mere copy of the fine, though melodramatic, finale in *Redaktören*,—I mean that business with the blood-vessel⁵.

In all other questions I bow to your authority, and most gratefully. I hope it is not extremely tiresome to you?

Altid din

I shall not alter Ibsen's

E. W. G.

address. My MS. was all finished in October.

345 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Zelten 16. N.W. Berlin
29. 1. 79.

Min kjære Gosse!

Hav hjertelig Tak for dine venlige Linier¹. Den Del af din Bog, som jeg er istand til fuldt at vurdere, synes mig yderst interessant og livfuld. Vi Nordboer maa vide dig Tak for at Du gjør vore saa lidet bekjendte Aandsfrembringelser navnkundige i dit Land. Du seer Danmark i et noget mere rosenfarvet Lys end jeg kan. Der er mange Dødstegn i det lille Land og det lærer Intet af Tiden, hvori vi leve, eller dog altfor lidt. En bundslet Presse fordærver Publicum, og ikke en blandt 100 læser andet end Aviser. Du synes mig at vurdere Runeberg smukt, Ibsen vel høit, Bjørnson vel lavt. Hin er dog altid en Reflexionspoet, denne naiv, «dum, men stærk» som han træffende engang sagde om sig selv i et Brev til mig².

Min Hustru og den lille Pige gaaer det vedblivende godt.

Den nærmeste Anledning til dette mit Brev er et Spørgsmaal jeg beder dig omgaaende besvare paa et Kort. Er den Biografi af Beaconsfield (forfattet af en Mr. Hitchman)³ som Garnett for en Maaned siden forkyndte mig som umiddelbart forestaaende, udkommen? jeg maa nemlig have den til Brug for en tysk Udgave af min *Disraeli*.

Din hengivne

Georg Brandes.

Vil du hilse Miss Zimmern paa det Venligste fra mig. Hun gjorde her paa Alle det allerbedste Indtryk.

346 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Zelten 16. N.W. Berlin.
6 Juni 79¹

Ven! Hvis du ei kjendte mig saa godt iforveien, vilde du vist antage mig for utaknemmelig og ligegyldig. Nu kan jeg aldrig troe, du tænker ilde om mig for min lange Taushed. Du vil vide, at ikke mange føle varmere og ere trofastere i Venskab end jeg. Men jeg har maattet arbeide haardt. Jeg har oversat og næsten helt omarbeidet mit Skrift om Lord Beaconsfield paa Tydsk, (og jeg troer at vide at det ogsaa vil udkomme paa Engelsk). Naar du betænker, at jeg til mit Livsophold udelukkende er henvist til min Pen, en Pen, der kun med stor Møie nogenlunde magter et fremmed Sprog, og at jeg maa arbeide under Straf af ellers ikke at have Føde og Klæder, vil du forstaae, at man maa stille faa Fordringer til mig.

Jeg har 3 eller 4 Gange begyndt en længere Artikel om din Bog og jeg har nu en paa Stabelen, som i Anledning af den forsøger en lidt vidtløftigere Vurdering af Runeberg, jeg haaber at faae den færdig i disse Dage, da jeg desværre sidder indespærret eftersom jeg har havt det Uheld at forvride min Fod, saa et Baand er sprunget ved Ankelen. Jeg veed ei — da jeg aldrig seer danske Aviser — om din Bog er bleven omtalt i nordiske Blade; jeg maa desværre frygte for at Dedicationen har været dens Ulykke i Skandinavien. Jeg advarede dig nok forud. Det er haardt for mig, som kun mangler 3 Aar i de 40, at være saa ganske uden Indflydelse endnu. I disse Dage Universitetsfest i Kbhvn. Martensen holdt Festtale, og Ploug var Studenternes Ordfører². Man troer sig sat tilbage til Aaret 1839, da vilde netop disse samme Personer have været de ledende. O det danske Folk er rædsomt, sørgeligt, tragisk stupidt, og jeg faaer graa Haar ved at tænke paa al

den Uvidenhed og Egennytte, der i Danmark «fait la pluie et le beau temps.» Jeg maa nu søge, saa langsomt det gaaer, at bryde mig en Vei i et fremmed Land og et fremmed Sprog.

Det var et af mine store Ønsker at komme til den international-litterære Congres i London. Men jeg havde ikke godt Raad til en saa lang Reise og saa forvred jeg tilmed i sidste Øieblik min Fod. Jeg havde gjerne seet alle de store franske og engelske Skribenter. Du er da naturligvis med derved, ikke sandt?

Læser du nyere dansk-norsk Litteratur? i saa Fald vil du sikkert spore at min Virksomhed har sat nogen Frugt. I en hel Række af de nyeste Skrifter, Schandorph's, Skrams, Kjellands, Epigonos's³ og endnu mange andres Bøger spores den tydeligt. Men hvad nytter det mig; jeg oplever ikke noget virkeligt Udslag af den nye Bevægelse. Det frisindede Parti faaer ikke Overtaget, før jeg enten er en Olding eller før en vemodig Hund lader sit Vand paa min Aske.

Jeg længes ud og bort og misunder Egetræet, der grønnes saa fredeligt udenfor mit Vindve. Og jeg længes efter Indflydelse og Magt, efter frugtbringende Kampe og er henvist til et Stilleben uden andre Storme end de indre.

Men jeg gider ei skrive Sligt til dig; det klinger som Mismod, mens det snarere er Utaalmodigheden som følger af ubrugt Kraft. Er dog ikke Danmark et taabeligt lille Land, en Ravnekrog, en ren Krähwinkel? Det er ikke for Intet det Land som indespærrede Leonore Kristina, satte Griffenfeldt paa Munkholmen, henvendte Struensee, sendte Tycho Brahe i Landflygtighed og forviste P. A. Heiberg og Malte Brun for evigt. Kvindagtigt arrigt og plebeisk grusomt. Og det er dette Land, paa hvilket du tillemper Ordsproget: «Gak til Myren og bliv vis.» Ja ja. Men den som har hængt i 7 Aar ophængt ved Benene med Hovedet over

Myretuen og er blevet stykkevis ædt op af Myrene som en stakels Tyrolerkrybskytte, han dømmer anderledes om Myrenes Visdom og Elskværdighed⁴.

Jeg er din Ven. Levvel og skriv til mig

Din ganske hengivne

Georg B.

Hils Miss Zimmern mange Gange fra mig. Garnett skrev engang til mig at hun vilde skrive noget om min *Kierkegaard*. Men jeg tænker, hun har glemt ham. Hils hende og tal ikke til hende herom.

347 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
address
(29 Delamere Terrace, W)
1 Whitehall S.W.
London.
July 15. 1879.

My dear Brandes

For weeks I have been trying to find time to answer your last kind and very interesting letter. But I am overwhelmingly busy, and moreover have been very unwell. It grieved me much to find you also in poor health and low spirits. I do not know what I can say to you to console you. To me, as to you, the condition of Denmark seems hopelessly dull and conventional. I see no new light arising,—except Holger Drachmann, who writes much faster than I can read. But I do not think you are right in saying that you are without influence in Denmark. Wherever I find anything liberal, modern or sensible, I find it growing from a seed that you have sown. What would Drachmann have been without you, or Schandorph or any of the new men? It is true that there is very little vitality in Denmark, but whatever life there is comes from the veins of G.B. The University fête was, as you say, a depressing spectacle. They wanted me to write an

account of it here in London, but I refused. I could have said nothing that they would have been pleased to hear.

I am delighted to learn that you are preparing a paper on Runeberg, and I long to see it. In Holland my book has had a great succes; in Norway and in Sweden it has been kindly reviewed, in Denmark not one word has been said about it¹. The only exception is in the case of Fr. Hegel, who wrote me really a charming letter, saying that the dedication to you had given him the most lively pleasure, and that he hoped it would be taken as a reproof to those who had treated you so unhandsoemly².

Your affairs, I trust, are a little brighter than when you wrote last. The profession of literature is a weary and a thankless one — « Hard are the stairs and bitter is the bread »³. I hope at least that Fru Brandes and your dear little girl are strong and well. My wife proposes to present me with a second child in about three weeks' time.

My brother-in-law, Alma Tadema, proposes to come to Berlin this autumn. I should like you to make his acquaintance. He was extremely delighted with your criticism of his *Fredegonde* in the *Academy*⁴. He has just been made a full member of our Royal Academy of Arts.

My new volume of Poems⁵, which has been delayed so long, is at last ready for the printers, and will go to press immediately. I hope it will be in your hands before November. I look forward with great anxiety to the reception of this book by the English public: for my future will greatly depend upon it.

Soon I hope to have better news from you. Write and tell me what you are doing, and send me what you publish. Yesterday I had a letter from Ibsen, who is at Amalfi: he has just finished a new drama⁶.

Please give my compliments and kindest regards to Fru Brandes. My wife joins me in all cordial greetings.

Hold in affectionate remembrance

Your Friend

Edmund W. Gosse

348 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Min kjære Gosse!

Kjøbenhavn. Skandinavisk Hotel.
[19-7-1879.]¹

Hav Tak for Brevet, som glædede mig ved sin hjertelige Tone og som bl. A. lærte mig, hvad jeg længst havde glempt, at jeg maa have skrevet dig til sidste Gang i en forstemt og utilladelig Sinds-tilstand. Men du veed nok det er med os Skribenter som med den Forelskede hos Goethe: «himmelhoch jauchzend, zum Tode betrübt»². Og jeg er det uregelmæssigste Menneske i den Henseende.

Maa jeg nu først sige dig, hvad jeg seer, du ei veed, at den store, om jeg ei feiler 4 Spalter lange Kritik over din Bog der omtrent 1 Juli stod i det norske *Dagbladet* er af Undertegnede³. Jeg tænkte, du havde kjendt mig. Jeg maatte jo skrive den der, da intet dansk Blad staaer mig aabent. Du seer ogsaa, at intet dansk Blad har nævnt Bogen — blot for Dedicationens Skyld. Jeg veed at flere danske først erfor at Bogen eksisterede igjennem min norske Artikel. «Athenæum»⁴ i Kjøbenhavn havde ikke engang anskaffet den.

Min Hustru og min lille Pige ere i Besøg hos mine Svigerforældre i Hannover; jeg er for et Par Uger her i Kjøbenhavn og finder, som du, at har jeg end ingen ydre Magt saa er min literære Indflydelse i dette lille Land meget stor. Næsten alle de yngre Skribenter her og i Norge betragte sig som mine Disciple.

Jeg har lovet at holde en Række Forelæsninger i Berlin til Efteraaret⁵, nu er det min Agt at komme tilbage hertil sidst i September omtrent og holde dem først her paa Dansk⁶ for at vise Folk at jeg ikke er død endnu og for at ærgre Martensen og det øvrige Kleresi efter Evne. Blot nu ei Alma Tadema skulde komme til Berlin, mens jeg er borte. Det vilde være yderst ærgerligt. Det vilde være min Hustru og mig en Ære og Glæde at see ham i vort Hjem i Zelten. Lad mig vide, naar han agter at komme. Maaskee kan jeg indrette mig derefter.

Du kan ellers ei troe, hvor lykkelig jeg er ved vort Hjem og vore Omgivelser i Berlin. Vi leve i en Atmosfære af Dannelse, almindelig Sympathi og virkeligt Venskab, Noget, jeg aldrig før har gjort.

Kjender Du en Mrs Sturge der for Forlæggeren Bentley oversætter min tyske Beaconsfield' paa Engelsk? Den er under Arbeide.

Fra Ibsen har jeg i 3 Aar ei hørt, jeg veed ei hvorfor. Vi pleiede at være Venner. Der er en ung norsk Skribent Alexander Kjelland, lovende, som jeg vil gjøre dig opmærksom paa.

Jeg har kun været her en Uge men staaer allerede i gruelige Karikaturer i Vittighedsbladene med mange Aandrigheder om «Hvidløgstanken» der klæber ved mig o.s.v. Tonen i disse Organer er den rene Insult uden Spor af Vittighed. Iøvrigt kan jeg ei klage over Modtagelsen; thi jeg har neppe været 5 Minutter alene, siden jeg kom, spist ude hver Middag og hver Aften og finder en Pakke Visitkort, naar jeg kommer hjem.

Min venligste og ærbødigste Hilsen til Fru Gosse og til Alma Tadema.

Din Ven

Georg Brandes.

349 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

Board of Trade S.W.
1 Whitehall
London.
July 22. 1879.

My dear Brandes

I have not seen your review of my book in the *Norske Dagbladet*. Will you kindly send it to me, or tell the redaction to send it? Of course, if I had seen it, I must have recognized your glowing and eloquent pen.

It delights me that you are back—if only for a week or two—in Copenhagen, and that you find so warm a welcome from the younger writers.

This is not a letter: I will write again when you return to Berlin, but I am longing to see *Dagbladet*.

M^{rs} Sturge is not known to me, but Bentley¹ is, and I will ask him.

Yours affectionately

Edmund W. Gosse

Lad Martensen gaa Pokker i Vold! I nearly killed him when I was at Copenhagen. We were at tea in his house, and I made a joke in Danish, just when the Bishop's mouth was full; he laughed so much that he choked, and had to be patted on the back, and led away from the table².

350 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

29, Delamere Terrace,
Westbourne Square W.
Torcross
Devonshire
18. 9. 79.

My dear Friend

I have delayed writing to you, because Tadema could not fix when he would be in Berlin. He now says he will be there the first week in October. He is greatly looking forward to visiting you.

Thank you for the admirable critique in the *Dagblad*. It was written in your best manner, piquant, acute, brilliant throughout.

But I am not convinced about Bjørnson. I see that he is attempting a second manner, in the grand style, but I doubt if he has the force required. You judge *Kongen* as a politician; I care nothing about politics, I judge merely as an artist. For all I care, the poet may be republican or imperialist, communist or the king himself, — the art alone is all I care about. Now *Kongen* appears to me to be a mere rechauffée, — and a very tasteless one too, — of *Redaktøren*. However, I confess I have just read *Leonarda* with extreme delight. It greatly surpasses all Ibsen's recent efforts. And *Kaptejn Mansana*, too, is an admirable piece of writing¹.

I am taking a holiday by the sea, with my wife and children, — for I have had a son born to me this summer². I hope your wife and daughter are well.

Farewell. Yours affectionately

Edmund W. Gosse

I am amused at your patronage of all ceux qui seront célèbres in Scandinavia³. Only last year you told me you knew nothing of what was being written in Denmark. Holger Drachmann irritates me. He has immense qualities, — force, lyrical sweetness, fire — but he has no reticence, no art, at present, and without style nothing in poetry can survive the hour of its first success. L'art, toujours!

I would rather write 3 little perfect lyrics that would last as long as the language lasted, than pour out volume after volume in the breathless manner of Drachmann. But he has great talent.

Thy E. W. G.

351 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Tstedt. Provinz Hannover.
23 Sept 79.

Ak, kjære Gosse, Skjæbnen er mig gram. Jeg havde glædet mig som et Barn til at see en saa udmærket Mand som Alma Tadema

i mit Hus og nu bliver der Intet af; thi hverken min Hustru eller jeg komme til Berlin før 1 December. Jeg reiser imorgen herfra til Paris paa et Par Uger¹ og maa siden, efter en gjort Aftale, til Kjøbenhavn og holde en lille Række Forelæsninger der i November. Vil du tjene mig i at sige til Alma Tadema, at dette forvolder mig en virkelig Smerte. Jeg kan kun bede ham om ikke at glemme mit Navn og haabe paa at see ham hos mig naar han kommer til Berlin igjen. Maatte det være partie remise! Han kjender naturligvis alle Kunstnere og Kunst-Autoriteter i Berlin, saa jeg vilde ikke kunne være ham til nogen Nytte, men det er for min egen Skyld at det smerter mig ikke at faae en Mand at see, hvem jeg saa meget beundrer. Han synes mig at være ikke blot en Maler af høieste Rang men en helt moderne Aand. Han er i Slægt med det ypperste af moderne europæisk Literatur. Ikke sandt, saadan Noget som Flauberts Herodias (i *Trois Contes*) eller som Leconte de Lises Digte minder svagt om Tadema?

Af dit Brev seer jeg, at en lille Artikel, jeg for nogen Tid siden skrev, er bleven trykt i *Academy*². Jeg havde længe ventet Nummeret og forstod ei hvorfor den var forkastet. De have simpelthen glemt at sende mig det, seer jeg nu. Tør jeg bede Dig vise mig den Villighed, naar Du en Dag er paa Bladets Expedition, at minde dem om at sende mig det paagjældende Nummer, Adresse: Tostedt, Provinz Hannover; saa faaer jeg det vist. Det var ingen Overdrivelse, naar jeg ifjor sagde, at jeg ei fulgte med hvad der skeer i Danmark. Jeg har i 2 Aar ei læst en dansk Avis, med Undtagelse af en fem, sex Numre der ere blevne sendte mig fordi de havde Artikler om mig.

Det glæder mig, kjære Ven, at Du ikke var misfornøiet med min Kritik i *Dagbladet*. At der er ond Villie i de danske Aviser, kan du see deraf, at selv efter at den var skrevet, saavidt jeg

veed, ikke eet dansk Blad har villet omtale din dog for Danmark saa smigrende Bog³. Du kan deraf maale Styrken af det Had, jeg har at bekjæmpe. — Bjørnson er et gammelt Uenighedsthema imellem os. Mundtligt kunde vi hurtigt forstaae hinanden, skriftligt vanskeligt. *Kongens* kunstneriske Ufuldkommenhed skal strax være dig indrømmet, men den har ogsaa kunstneriske Dyder. Dens Feil springe strax i Øinene, men der er en Ild i den, som et regulært Familiedrama (selv om det er af Augier) mange Gange savner. Og Ild er en kunstnerisk Valuta. Iøvrigt L'art pour l'art og leve Théophile Gautier, derom hersker ingen Skygge af Uenighed imellem os. Men om du saa Bjørnsons nuværende Status i Norge! Han som var forgudet saalænge han skrev sine smaa dydige Bonde- og Præstehistorier, nu forkjættet, forhadet, forfulgt. End ei *Synnøve Solbakken* kjøbes meer i et anstændigt Hus. Thi Skriget har en tilbagevirkende Kraft. Han er nu den officielle «Atheist» og «Kongefjende». Endelig er han, hvad der er værst, økonomisk fuldstændig ruineret, paa Fallittens Rand, i en stor, stedse voxende Gjæld. Han havde kjøbt sine Fædres Gaard — af Digterforfængelighed, af poetisk Lyst til at boe paa Landet paa sin egen Grund — og taber nu aarligt store Summer paa den, medens hans Bøger indbringe stedse mindre.

Mit Humør er i denne Sommer kun ringe. Mit Arbeide vil ei lykkes for mig.

Min Bog om Lord Beaconsfield skal engang i November udkomme paa Engelsk. Naar du skriver til mig saa vær saa venlig at sige mig om du i *Saturday Review*, *Athenæum* o. s. v. har seet nogen Omtale af den tyske Original og hvorledes denne lød⁴. Da dette er den første Bog, hvormed jeg introduceres for det engelske Publicum, er jeg noget spændt paa Udfaldet. Meget godt venter jeg mig ei, da i denne Sag alle Kritikerne indtage et Partistand-

punkt for eller imod, og jeg er upartisk altsaa ikke gjør nogen tilpas. Heldigvis er min tydske Udgave mange Gange bedre end den danske, der kun er at betragte som et første Udkast.

Naar kommer dog dine Digte, Kjære?

Jeg lykønsker hjerteligt til Sønnen. Vi sees engang igjen som to ærværdige Fædre, vi der først mødtes som vilde Fugle. Levvel. Skriv til mig.

Din

Georg Brandes.

352 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Zelten 16. Berlin N.W.
[20-9-1880]†.

Min kjære Ven. Hjemkommen efter et 3 Maaneders Ophold i Kbhavn finder jeg her din *Temple Bar* som viser mig at, skjøndt du længe har ladet vor Brevvexling forstumme, har du dog ikke glemt mig². Jeg vilde nu som altid gjerne høre noget fra dig, jeg veed ei hvor længe det er siden, jeg erfor noget sidst. Jeg var i Foraaret i Norge (Christiania, Bergen) og holdt Forelæsninger som vare stærkt besøgte³. (I Bergen naaede jeg endog henved 600 Tilhørere) Jeg lærte der mange Mennesker at kjende og fik Indtryk af Landets stærke og glædelige politiske Liv. Jeg behøver ei at sige at jeg er ganske paa det Sverdrup-Bjørnsonske Partis Side. Mit Ophold i Danmark forstemte mig helt. Alt gaaer der altfor sørgeligt. De Slette og Slappe triumfere. Jeg har vel hele den yngre Forfatterslægt for mig — de ere jo alle mine Elever men hele Pressen er nu som før imod mig, det vil sige hele den Presse, Kjøbenhavnerne læse. Af yngre dansk-norske Forfattere er Alex. Kjelland (*Garman og Worse*) mærkværdig, desuden er han en meget elskværdig ung Mand, og den lille 22aarige Karl Gjellerup (*Det unge Danmark*) er lovende. Jeg har rent opgivet at skrive til engelske Tidsskrifter, jeg fik den Overbevisning at

Ingen brød sig om hvad jeg skrev. Jeg har overhovedet noget mindre Selvtillid end før. Jeg veed ei om min *Beaconsfield* vakte nogen Opsigt i England⁴; det var vel ei at vente; den var jammerligt oversat, jeg fandt 20 grove Misforstaaelser af Texten. Oversætteren forstod slet ikke Tydsk. Min Hustru og mine Smaa piger leve vel.

Din hengivne⁵

353 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

London. 20. 10. 80.

Dear Friend

Your post-card found me at Besançon, where we were for 5 weeks, my wife painting, and I taking excursions into the Jura. I was delighted to have news of you again. Here in England your reputation is steadily on the advance. You are quoted as an authority in the new *Life of Byron*, by John Nichol¹, (Macmillan), and in reviewing it in the *Athenæum* I took advantage of the opportunity to speak very strongly about your treatment in Copenhagen². Wait patiently and all will be well. Det unge Danmark will outlive det gamle. I am busy, as ever, with literature. I am writing now chiefly in the *Saturday Review*. You never said a word to me about my *New Poems* last year. Did you read them? I have another volume of verse half ready for the press. Write me sometimes a post-card. My wife and children are well. Warm greetings to you and yours.

Din hengivne

E. W. G.

354 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Berlin 10 Dec. 80¹.

Kjære Gosse!

Du maa finde min Taushed besynderlig. Men den har ikke beroet paa Kulde — Du veed, man har undertiden ligesom indre

Hindringer, der stille sig i Veien, naar man vil skrive Breve, og jeg havde dog saa meget at sige dig, men — desværre — helst og lettest mundtligt.

Er det muligt at jeg ei endnu har takket dig for dine Digte? Vid da, at jeg har læst dem atter og atter, at de synes mig det smukkeste Speilbillede af din Aand, milde, harmoniske, kunstfulde, med en ligesom tilbagestrængt eller overvunden Sørgmodighed. Jeg lider personligt bedst dem, hvor Strofebygningen ei er altfor kunstfærdig, dem, der nærme sig til hvad Tydskerne kalde «ein Lied» som «A Year» f. Ex. eller «May Morning» eller «Song». De, der behandle antike Sujetter, som I engelske Digtere jo saa gjerne vende tilbage til, er mig mere fremmede. Hver har sin Begrænsning og Du veed, jeg er en moderne Aand.

Hvor meget havde jeg ei at fortælle dig! Mine Indtryk i dette Land, hvor jeg kjender mange dygtige og elskværdige Mænd og Kvinder, men hvor vi leve under Trykket af en egentlig junkerlig Reaction! dertil er et Brevs Plads for ringe. Jeg kan kun sige: jeg har her lært Kvinder at kjende, som tilhøre det eneste virkelige Aristokrati, der findes i Verden, Familier, hvor den fineste Dannelse og det høieste Frisind har været nedarvet gennem en Række Generationer. Slige findes ikke i Norden.

Jeg er iaar bleven opfordret af Universitetets videnskabelige Forening her (Gneist, Helmholtz etc) til at holde et af de 12 Foredrag, som Universitetet hvert Aar foranstalter holdt i Berlins smukkeste Lokale Singakademie for den fine Verden her, Keiserinden, Universitetet etc.² Det ansees for en vis Udmærkelse, der er vist mig og glæder mig kun fordi det altid ærgrer de Danske lidt. Ogsaa i Humboldtakademie skal jeg paa Mandag holde et enkelt Foredrag³. Det er alligevel meget svært at gjøre Sligt til sin egen Tilfredsstillelse i et fremmed Sprog.

Jeg arbejder stadig paa 5^{te} Bind af min Bog. Læs i *Ude og Hjemme*, hvis du gider (og har dette smukke Blad) mit Indled-

ningsforedrag i Numrene for 5^{te} og 12^{te} December⁴. I *D.Rundschau* for Januar har jeg et Essay over «Balzac». For Goethe-Jahrbuch skriver jeg et om Goethe og Danmark⁵.

Jeg vilde ønske du til Stadighed læste *Ude og Hjemme*, der er adskilligt godt deri. Historien om min Broders Valg vil du kun finde uforfalsket i *Morgenbladet* som du vel neppe har, da du jo desværre er en Venstrefjende⁶. Men tro mig, der er mere Alvor, mere af Hjertets Dannelse i den danske og norske Bonde end i det fordærvede Bourgeois-Krapyl, der i Danmark og Norge udgjør Hovedstædernes store Befolkning. Bonden har endnu Respekt, den vulgære Bourgeois er selvklog og Grinebider⁷.

Der vil i Danmark til Jul udkomme adskilligt godt troer jeg. Har Du seet de to Oversættelser af *Harold*⁸ og *Don Juans 1ste Sang*?⁹ Gjellerups *Antigonos* er ikke uden Fortjeneste¹⁰, især da Forf. er saa pur ung, Jacobsens nye Roman tør man sikkert love sig megen «stilfuld» Nydelse af¹¹. Drachmann har jo skrevet en *Tordenskjold*¹² som jeg endnu ei har seet; den roses stærkt; jeg frygter kun, han har ofret lidt vel meget paa den nationale Deklamations Alter.

Du vilde glæde mig, hvis du engang roligt i et ordentligt Brev gav mig et Begreb om hvad der gjærer og er i Frembrud i Englands Ungdom.

Jeg kan ei sige hvor ondt det gjør mig, at Alma-Tadema igjen har forfeilet mig. Han er af de faa for hvem jeg har hvad Tydskerne kalde «eine wahre Verehrung». Men jeg er aldrig i Berlin om Eftersommeren, har idetmindste ikke endnu været der paa den Tid. Sit Kort har han ikke efterladt; selv det vilde det have glædet mig at besidde. Sig ham det, det er Sandhed, ingen Compliment.

Med venlig Hilsen til Mrs Gosse

Din

Georg Brandes.

355 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

29 Delamere Terrace
London W.
11. 3. 82¹

My dear Friend

An amusing attack on me—as a believer in you—has just reached me from Copenhagen², and reminds me how long it is since I wrote to you. I have not even thanked you for the delightful gift of your works in a German form. I have indeed been overwhelmed with business, writing incessantly, and this must be my excuse. I have been hoping to have something tangible to send you, but nothing is finished. There are three books of mine in course of preparation, a *Life of Gray*³, the poet of the *Elegy in a Country Churchyard*, (1716–1771), interesting as the first romantic English writer in prose or verse; this is nearly ready. It has given me immense trouble and research. Then I have a volume of Studies in English literature of the 17th Century, also nearly finished⁴. And thirdly a new volume of poems. All these will I hope appear before 1883 is done, and will all speedily find their way to you.

I long to know how you are getting on. I read with great interest your analysis of *Gengangere*⁵: the play itself tore my nerves to pieces. And there was one point in it which I could not understand. Was the young man's softening of the brain due to syphilis or to the sexual exhaustion of the father? This seems to me to be left vague; yet a great deal depends upon this. I cannot conceive that Ibsen can get this tragedy acted on any boards: it would actually kill an audience⁶. It is one of the most powerful pieces ever written.

When you can spare me a few lines to tell me how you are getting on, they will be greatly appreciated by

Yours very sincerely

Edmund W Gosse

Alma Tadema desires me to express his particular regards and compliments to you.

356 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Berlin. Zelten 16. N.W.
16 Marts 1882

Min kjære Ven!

Synet af din Haandskrift efter saa lang Tids Forløb bevægede mig. Du har længe forsømt mig. Jeg har tidt tænkt paa dig og beklaget at Afstanden mellem vore Opholdssteder er saa stor.

Først dette: jeg svarer strax iaften paa dit Brev, thi ellers skeer det ei før om Maaneder, jeg plages i den Grad af Correspondance med kjedsommelige Mennesker: min daglige Post er saa kolossal, at jeg ikke mere kan overkomme den. Det er det Eneste, jeg har af mit Ry, og det er ikke nogen Fordel eller Behagelighed.

Bryd dig dog endelig, Kjæreste, ei en Døit om hvad den stakels gamle Avis, *Dagbladet*, der nu er sunket ned til et Smudsblad, skriver. Siden Topsøes Død bryder intet forstandigt Menneske sig mere om det Blad. Jeg veed ei hvad der menes med din Tilslutning til mine «Theorier», Artiklen synes mig skrevet af en Quasi-Historiker ved Navn Steenstrup, en Fyr, der efter en af mine Bekjendtes Sigende er «ganske bleg af Fanatisme» og som ved enhver Leilighed bjæffer af mig¹. Latterlig er især Vendingen, at det vist har forundret «vore Partifæller» — hvem er det? — at du har støttet mig «selv i saadanne Tilfælde hvor det var givet, at jeg stod alene med min Mening», thi — ganske fraseet at dette jo var høist ærefuldt af dig — er det jo min tragikomiske Skjæbne nu, at slige Tilfælde ikke gives.

For 10 Aar siden — ja, og tildels endnu for 5–6 Aar siden, men siden da aldrig! Min Skjæbne er omvendt den pudsige, at jeg kan sige hvad jeg vil, saa staae Hundreder parate til at gjentage det som et Credo, og den hele nordiske Presse gjalder deraf. Min Indflydelse er nu saa taabeligt stor og overvægtig, at jeg i min tidlige Ungdom aldrig havde turdet gjøre mig Haab om noget Lignende, saa Du, kjære Ven, maa sandelig søge, hvis du vil udfinde et Tilfælde eller en Mening, om hvilken du kan være enig

med mig alene. Jeg kjender intet saadant Tilfælde og ingen saadan Mening.

Er ikke den Forandring der i 10 Aar er foregaaet med Danmark-Norges Litteratur forbausende? Alle gamle Modstandere have dreiet sig og ere blevne Forbundsfæller, tidt næsten for ivrige og tendentiøse. Hvilken Afstand fra *De Unges Forbund* til *Samfundets Støtter*! Hvilket Svælg mellem Bondenovellerne og Bjørnsøns sidste Arbeider, *Leonarda* eller *Støv* i *Nyt Tidsskrift*!² Og nu den hele Række af unge Skribenter, Mænd som J. P. Jacobsen, Drachmann, Kjelland o. s. v. lige til de ganske unge som Gjellerup. Ja jeg veed rigtig nok ikke, om Tid og Forhold have tilladt dig at følge vor Litteratur i Detail.

Det omspurgte Punkt i *Gengangere* er ikke tvivlsomt. Meningen er, at Sønnen lider og bliver sindssyg paa Grund af — fra Faderen — nedarvet Syfilis. En Sindssygelæge erklærede nylig, at Tilfældet var saa slaaende skildret, at man skulde troe, Ibsen havde studeret netop dette Tilfælde paa Hospitalerne.

Jeg har endt et Par smaa Arbeider. En Afhandl om E. og J. de Goncourt, der kommer i *Deutsche Rundschau's* Aprilhefte og en større Afhandling om Schack Staffeldt der indleder den nye Udgave af hans Digte, der udkommer i April³. Jeg er midt i Arbeidet paa 5^{te} Del af Hovedstrømningerne, der udkommer iaar, men alt længe skulde have været færdig⁴. Jeg blev syg af Overanstrengelse og gik derved istaa.

Jeg har i den senere Tid med stort Bifald holdt Foredrag i Berlin, Hamburg og Bremen⁵. Jeg tænker mindre end nogensinde paa at vende hjem til Danmark, hvor jeg desuden dog ikke vilde kunne fortjene mit Brød. Jeg vil nu fremfor Alt see at befæste mit Navn i Tyskland og virke herfra.

Det glæder mig høiligt at du har saa mange Arbeider for. Des-

værre er jeg i den senere Tid kommet helt bort fra England, veed Intet mere om Jer.

Det er en Ære for mig, at Alma Tadema mindes mit Navn. Det er en stor og lykkelig Mand. Malerkunsten er en af de faa Kunster, hvor et stort Navn ogsaa medfører store Indtægter og en god social Stilling. Levvel, tænk imellem paa mig. Jeg er af Hjertet din Ven

Georg Brandes.

357 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

29 Delamere Terrace
W.
Jan. 9. 1883¹.

My dear Brandes

I received your card this morning, and I write at once, lest I fall a victim to my habit of delay.

With regard to the article on Norway², the present moment is an unfortunate one. The *Fortnightly*, which was a tower of strength to the philosophical-radical party under John Morley, has just passed into new hands³, and is merely popular and parliamentary. The *Cornhill*, which Thackeray founded, and which has contained more pure literature, perhaps, than any magazine in Europe, has also just now got a new editor, and will become humorous and popular⁴. I regard these two defalcations as terrible blows to literature in England, and especially to the literature of our particular party. I am afraid that just now I hardly feel justified in recommending you to write for England. This vast country of ours, with its politics, its art, its literature, its science,—all the weels of its mental activity brimming, is terribly egotistical; very faint interest is taken in foreign affairs, except as they affect our trade and diplomacy.

I think I have pointed out to you before the curious difference that exists between England and the rest of Europe as regards

modern thought. Politics and philosophy are almost entirely divided with us except in the little knot around John Morley. Our leaders of political agitation are mostly (Bradlaugh is a vulgar exception of no intellectual importance, a mere Jaabæk)⁵ convinced and earnest Christians, absolutely borné as regards literature and science. On the other hand, our Huxleys and Tyn-dalls, our Brownings and Matthew Arnolds, the leaders of intellect among us, where they touch politics at all, are anything but radical or republican. Liberty of thought is now thoroughly diffused throughout the best English society, but it has had no connection whatever with the spread of political liberty. The lower classes are overwhelmingly orthodox.

You have already had a letter from me congratulating you on your return from exile⁶. It will be a day of triumph for the modern party in Denmark when you return, and I shall find my flagging interest in Danish affairs singularly revived. I hope you will find time now and then to send me a post-card.

Did you receive my life of Gray? I wonder whether you found time to read it? It is, I suppose, the best book I have yet written, and it was received here with great warmth by the critics and the public. One or two passages on the sources of romanticism might have interested you, I hoped, especially pp. 160–164⁷. I should be glad if you would glance at these, if you have a moment to spare.

I am excessively busy. My book on our 17th Cent. poets, on which I have been at work for ten years, is finished at last, and I am now only revising and touching it up. I shall of course send it to you. Be sure you give me your Copenhagen address.

Your new volume of *Hovedstrømninger* is full of interest. I have not yet quite finished it, for I am reading it through with great care. I wish we could get the whole book properly translated

into English. I will make another effort, and talk the matter over with my publisher. It would be certain to give you a great reputation in England, even if it did not sell very largely. You would not, I am quite certain, be able to make any pecuniary profit by it, at all events at first. You would have to look upon it from the point of view of glory and honour.

With warmest wishes for the New Year,

I am, My dear Friend

Sincerely thine

Edmund W. Gosse

358 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Berlin. Zelten 16.
26 Jan. 1883.

Min kjære Ven!

Hav ret megen Tak for din prompte og elskværdige Besvarelse af mine norske Venners Spørgsmaal, skjøndt det jo faldt utilfredsstillende ud for dem.

Hvor kan du tvivle paa at du har havt en Læser i mig for din *Gray* som for Alt hvad Du skriver. Naar jeg tav derom, havde det ingen anden Grund end den, at jeg følte mig saa incompetent med Hensyn til Æmnet at mit Indtryk ingen Interesse havde for dig. At jeg idag skriver paany har alene sin Aarsag i denne Misforstaaelse. Din Bog har i høi Grad belært mig og du havde sandelig ei behøvet gjøre mig opmærksom paa Siderne 160-64; jeg bed strax Mærke i dem. Hvad der ved Bogens hele Tone og Behandlingsmaade var mig paafaldende er en Omstændighed, som jeg ikke veed om du vil godkjende, nemlig den, at du efter min Opfattelse er bleven langt mere Englænder, mere national end nogensinde før. Der synes mig i den Henseende en ikke ringe Afstand mellem denne Bog og dine tidligste Forsøg. Du er derigjennem vel ogsaa bleven i høiere Grad dig selv end tidligere, og disse to Forhold maa vel Bogens større Held tilskrives. Stilen

har sikkert vundet meget. Turde jeg udtrykke et Savn, vilde jeg sige, at jeg ønskede flere almindelige Ideer end den engelske Fremstillingsmaade og din i dette Tilfælde medfører.

Det glæder mig meget at du snart har et nyt stort Værk over saa interessant og vigtig en Periode af Englands Litteraturhistorie færdig. Jeg er spændt paa at faae det at see.

Det er smukt af dig, at du tænker dig Muligheden af en Oversætt. af min sidste Bog paa Engelsk. Jeg selv troer ei, nogen Forlægger vil overtage den. Allerede hyppigt have Oversættere villet bringe snart dette snart hint af mig, men Alt er strandet paa Mangelen af en Forlægger.

Mine Dage ja Timer i Berlin ere talte. Jeg tænker at reise herfra d. 5^{te} Februar til Kjøbenhavn og kommer da blot tilbage i Paaskeugen for at hente min Kone og mine Børn.

I Kbhavn har jeg fra Slutningen af April fast Ophold. Jeg har en Leilighed der St. Annæ Plads; men det er tilstrækkeligt at skrive mit Navn og Stadens.

Man vil her lade mig vide at man ugjerne skilles fra mig og en Del Politikere, Kunstnere og berømte Skribenter have arrangeret en stor Banket for mig og min Hustru, der skal holdes den 1 Februar. Man betragter mig her ganske som en tydsk Skribent.

Følger du endnu med nyere dansk-norske Ting. Har du læst min Broders Skuespil: *Et Besøg*? Det har gjort nogen Opsigt¹. Af nyere tykke Bøger er Gjellerups *Germanernes Lærling* læseværdig². Forfatteren er endnu ganske ung.

Du kan tænke dig hvor meget jeg har at betænke før mit Opbrud, mit Hoved er fuldt og dog tanketomt. Jeg vilde kun give dig et Livstegn og sige dig, du ei maatte troe mig ligegyldig for din Virken og Stræben.

Din hengivne

G. B.

359 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

29, Delamere Terrace,
Westbourne Square. W.
31. 5. 83.

My dear Brandes

I came back from a holiday in France yesterday, to find your post-card¹ and a letter²: I am very sorry that both have been kept waiting.

The best edition of Ben Jonson is

The Works of Ben Jonson. Edited by William Gifford, and re-edited by Francis Cunningham. 3 vols. Frederick Warne and Co: London³.

This is fully edited and annotated.

I can quite understand that you feel Copenhagen rather blank after Berlin, but it is the right place for you, and your influence will be very great. I am sorry to tell you that I was unsuccessful in trying to get Kegan Paul and Co. to bring out the *Hovedstrømning* in English, although I offered to edit it and write an introductory memoir for nothing but love. They said they were perfectly aware of the importance of the work, and they should be proud to bring it out, but it would be too costly an enterprise for them to launch upon.

Do you know that until now there has never been a professorship of English Literature at the University of Cambridge? One has just been founded, and innumerable candidates sent in their names. Out of these the Council selected Leslie Stephen's and mine, and last week he was elected by a majority of one vote more than I got. So you see, I was very near becoming a professor of literature before you! I feel it to be a very great compliment, for Leslie Stephen is not only twenty years older than I am, but the most eminent critic we possess, after Matthew Arnold. I suppose you know that he is an openly avowed atheist; several clerical men of letters were candidates; and nevertheless the election

lay entirely between two openly non-theological men, Stephen and myself. This is rather interesting, and shows that Cambridge has got farther than Copenhagen. The clerics, in fact, are nowhere now in the filling-up of professorships.

You will be glad to hear that I have had a most gratifying success with a collected edition of my poems in America⁴. The book has been received there most warmly, and the praise of the American critics has helped me over here. My 17th century book is now all written, and merely now requires revision and a little shaping. So I hope before very long to be able to send it to you.

It delights me to hear that the lectures are well attended. I wish I could slip in and be one of your audience. Also I rejoice in your having begun the new volume of *Hovedstrømninger*. Ibsen has sent me a new edition of his *Gildet på Solhaug*, with an amusing preface, in which he tries to meet your objections⁵. These foolish poets! they all try to make out that they were spontaneous creations, instead of seeing how interesting the links are which bind them with their predecessors.

Write to me now and then. Your handwriting is most welcome, and your loyal friendship one of the old ties which I value the most. Command me, whenever I can be of service to you.

I am ever thine, my dear Brandes

Edmund W. Gosse

360 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

22 April 84 Kbhavn¹.

Min kjære Gosse!

Du mindede mig for nogen Tid siden om, at jeg aldrig havde sagt dig et Ord til Tak for Din Bog, jeg vilde netop til at skrive til dig desangaaende, da jeg modtog din Sendelse forleden². Jeg vilde sige dig at jeg kun tav af den Grund at jeg er aldeles

inkompetent, aldeles uvidende med Hensyn til de Æmner, du med saa stor Fortrolighed behandler. Med største Opmærksomhed og med meget Udbytte har jeg læst din Bog, men med Smerte maatte jeg sige til mig selv, at jeg intet havde læst af de skildrede Mænd. Min engelske Dannelselse er desværre saa yderst ringe. Jeg kan jo ikke engang tale Sproget, har jo saa at sige ikke været i England, i Alt 3 Uger for 14 Aar siden. Tiden løber og man bindes stedse fastere til Stedet, hvor man boer; men dog er det stadigt mit Ønske engang ordentligt at lære det litterære England at kjende. Det forekommer mig at du meget har ændret din Stil siden din tidlige Ungdom. Du er bleven langt ædrueligere, bestemtere, lærerigere. Du er desuden bleven langt mere engelsk. Alligevel beklager jeg at du ikke har beholdt lidt mere af din Ungdoms mindre saglige men mere lyriske Fremstillingsform. Jeg synes man kan være matter-of-fact og ikke desmindre tillade de almindelige Ideer og Følelser at indtage en større Plads end Engländerne gjerne unde dem.

Hav ret hjertelig Tak for din Venne-Dom om min sidste danske Bog. Det var altfor meget, at du sagde din egen tidligere Opfattelse paa saa henkastende en Maade imod³; dog om Ibsen og Bjørnson, som begge ere mig kjære, ville vi ei disputere. Paa Drachmann seer du maaskee ikke ganske rigtigt⁴. Han er afgjort ringere end Oehlenschläger; aldrig har han skrevet eller kommer han til at skrive noget som *Aladdin*. Han har ingen Skikkelse skabt. Og hans Karakter er saa upaalidelig og uhæderlig at dens Slethed langsomt ødelægger hans Talent.

Du veed neppe hvilken vanskelig Stilling jeg har siden min Tilbagekomst. Den almindelige Misundelse omgiver mig saa jeg er som en Beleiret. Enkelte af de Ældre som Drachmann stræbe at slaa sig op ved at angribe mig som upatriotisk, fremmed, fransk eller tysk, umoralsk og Gud veed hvad, og de yngste Skribenter,

der ville vinde sig et Navn, mene hurtigst at kunne opnaa det, ved at kalde mig forældet og ved at skildre mig som en herskesyg Litteraturens Tyran, en «Partihøvding» hvem det er fortjenstfuldt at styrte. Saaledes angribes jeg i Pressen stadigt fra de forskjelligste Sider. Hertil kommer at det danske Venstre (vort Bonde-Venstre) som jeg og min Gruppe har gjort saa mange og store Tjenester, ved Nytaar brød med os, og berøvede os vort Organ i Pressen, *Morgenbladet*⁵, i det Haab at gjøre sig behageligere for Kongen, mere «regierungsfähigt» ved at bryde med «Atheisterne» for hvilke Hans Majestæt naturligvis er meget bange.

Rimeligvis havde jeg gjort meget klogere i ikke at være saa sentimental at vende hjem. Det var Patriotisme paa urette Sted. Kun én stadig Triumf har jeg. Alle mine Forelæsninger ved Universitetet maa jeg holde 2 Gange, da der ei er Plads til Tilhørerne og jeg kunde holdt dem 3 eller 4 Gange, hvis jeg vilde. Saa uhyre er Trængselen. Hver Gang besvime Nogle. Jeg læser én Gang for Penge og én Gang gratis. For Tiden holder jeg Foredrag om Holberg og hans Tid⁶.

En Tjeneste maa du gjøre mig blot ved at skrive to Ord paa et Brevkort. Sig mig hvad Indledningen til din Artikel sigter til. Hvem er det som har kaldt mig den første levende Kritiker⁷? Og hvoraf kan man see, det er mig, som var ment?

Din hengivne, trofaste, taknemmelige

Georg Brandes.

361 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kbhavn d. 28 Oct. 1885.

Kjære Ven!

Som jeg sidder iaften falder mine Tanker paa Dig og vort gamle Venskab og den lange Afstand mellem os og det Spand af 11 Aar

hvori vi ikke have set hinanden — endda Alt i Alt et Par Dage — og den lange Tid, et Par Aar, hvori jeg intet har hørt fra dig.

Saa falder det mig ind, at jeg vil sende dig min *Berlin* og nogle Ord som trofast Venskabs Tegn.

Jeg husker ei engang om jeg nogensinde sendte dig (eller Hegel sendte dig) en Bog om Holberg jeg skrev ifjor. Den var ret god, tror jeg. Men nu er det blevet mig fortalt af en Professor Anderson, den herværende amerikanske Minister, at du har været i Amerika og har holdt Foredrag der¹ og at du siden er bleven Professor i Oxford².

Jeg lykønsker dig, hvis det er en Stilling, du sætter Pris paa.

Jeg selv er som sædvanlig Ingenting. Europæisk kjendt og ret vel kjendt, men i Danmark grundigt forhadet. Mine Bøger kjøbes ikke og Aviserne haane mig.

Sligt har dog lidet at sige, naar blot Helbred og Mod slaar til. Men desværre er mine Nerver svækkede.

Der er siden vi sidst var i Correspondance med hinanden hændt mig saa meget at jeg ei kan begynde at fortælle derom. Godt og ondt, mest ondt naturligvis.

Med England har jeg slet ingen Forbindelser mere, véd Intet om Jer. Derimod var jeg i Vinter efter Indbydelse i Warschau³, hvor jeg er yderst populær, og er ret vel inde i alt Polsk. Det stakkels Polen er ret et Land for mig.

Vi have her grundet et Blad *Politiken* som er alt vort Haab og som Du vel aldrig ser. Iøvrigt regjeres vi nu aldeles paa Russisk og staa foran Oprør eller Trældom for bestandig⁴.

Skriv til mig.

Jeg er din tro Ven

Georg Brandes.

362 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* Kjøbenhavn d. 21 Juni 95¹

Min kjære Gosse

Lad mig først sige dig hvor glad jeg blev ved paany at se din Haandskrift. Jeg har et Sværmeri for gamle Venner; der er saa faa af dem, man i Livet bevarer, og du er én af dem, jeg én Gang for alle har indesluttet i mit Hjerte. Vi have i Alt set hinanden maaske en Uges Tid for — I Guder! — 21 Aar siden, og jeg ser dig for mig og hører din Stemme og har dig at takke for lutter Godt. Om hvor mange kan man sige det Samme!

Hav nu dernæst Tak at du har tænkt paa mig og ønsket min Medvirkning til dit Foretagende og fordi du frister mig med store Tilbud.

Det er mig meget vanskeligt at svare derpaa. I Almindelighed siger jeg Nej til alt Arbejd man bestiller hos mig, Alt som ikke fremgaar af min egen Drift og mit eget Valg.

Du vil let forstaa at selv det gode Honorar ingen afgjørende Rolle spiller for mig. Jeg ser mit Arbejd under det Synspunkt om det udvikler mig selv; i saa Fald er det mig kjært, ellers ikke. Det at skrive for Fremmede om os Nordboer kan nu ikke berige mig selv med nogen Udvikling.

Men Sagen har desuden andre Vanskeligheder. Først og fremmest maa jeg vide: Hvad forstaaes ved Moderne skandinav. Literatur? Jeg mener fra hvilket Aar regnes den?

Det er bl. A. ikke let for mig at skrive om adskillige af de Nulevende, hvoraf enkelte er mine Venner, andre mine Fjender. Men det kunde maaske gøres. Besvar mig blot — kun paa et Kort — det Spørgsmaal: Hvad er moderne? Dette Aarhundredes? Eller de sidste 50 Aars? Eller de sidste 30 Aars? Udtrykket er mangetydigt.

Din ganske hengivne

Georg Brandes

P.S. Jeg arbejder paa en Bog i 3 Bind om Shakespeare, hvoraf det andet Bind endnu ikke er færdigt. Jeg vilde altsaa i alt Fald ikke før i næste Aar kunne sysle med det paatænkte Arbejde.

363 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.* Kjøbenhavn 13 Nov. 11^A.

Min kjære Gosse

Du véd ikke, hvor du har rørt mit Hjerte ved Tilsendelsen af dine Samlede Digte. Denne Bog fuld af Velklang og Enthousiasme stiller mig dig for Øje som jeg saa dig først, dig, den første jævnaldrende Engelskmand, jeg i mit Liv lærte at kjende, og den af alle, af hvem jeg i mit Fag har lært mest. Du først lærte mig at læse engelsk Poesi, du indviede mig til at forstaa den saa godt, jeg som fremmed kunde. Visse Finheder er jo altid vanskeligt tilgængelige for den, som ikke er indfødt.

Den Plads, du saaledes har indtaget i mit aandelige Liv staar i et stærkt Misforhold til Sjældenheden af de Gange, jeg har havt den Glæde at se dig. I vor tidlige Ungdom, vel for 37 Aar siden, nogle Gange i Kjøbenhavn. 1895 og 1896 nogle faa Uger i London. Ellers aldrig.

Dit Liv har været ført paa andre Højder og i større Forhold end mit. Hvad er Danmarks Sprogomraade mod Englands, og hvad er mit aldeles isolerede Liv i Kjøbenhavn mod dit rige i London!

Jeg er dig Tak skyldig for at have bevaret dit Venskab. Du var desværre ikke i London, da jeg nys kom der igjennem². Jeg havde Lyst at komme lidt dertil denne Vinter³ for at lære at tale ordentlig Engelsk. Men jeg véd, det er noget sent. Jeg har jævnlig spurgt Heinemann om dig og har glædet mig ved at høre om den literære og sociale Anseelse, hvori du staar.

Din hengivne

Georg Brandes

364 *Georg Brandes à Edmund W. Gosse.*

Kbhavn 23 Nov. 11

Min kjære Gosse

Hvilken Overraskelse for mig denne Bog¹! At se en fjern Fortid, der længst var død og begravet og glemt stige lyslevende frem for Ens Øjne, det er helt sært og synderligt. Og hvilket varmt Hjertelag for mig deri, som jeg dengang var, og hvilken aldeles ualmindelig, omfattende Indsigt i danske Forhold da. Alverden har du kjendt og har du nu gjengivet. Hvilken Synd og Skade, at Interessen i England er saa yderst ringe for Forhold og Personer i dette Land, lille og overset som det er.

Da Alt her er saa rigtigt set, tillad mig at gjøre dig opmærksom paa et Par Smaafejl: Naar du skriver Slesvig paa Dansk, hvorfor da altid Thorvaldsen paa Tysk og Tordenskjold paa Svensk — svensk var dog det, han mindst var. S. 6 staar war of 1853 Krigen varede 1848–50. Det maa vel være Statuen der er rejst 1853². Jeg troede snarere, den rejstes senere. S. 21 Brunn læs Bruun.

S. 22 er det en temmelig grov Fejl at tro, Fog indførte Hegelianismen i Danmark. Den indførtes af Johan Ludvig Heiberg i en hel Række af alvorlige Værker fra circa 1824. Begge to første Bind af hans *Prosaiske Skrifter* handler derom.

Martensens Værd synes Du mig meget at overvurdere. Ogsaa han var blot en Hegelianer. Men her i Norden er han glemt over sin Modstander Søren Kierkegaard, vel desværre vor største Mand.

Et hos dig ofte forekommende Ord, du staver rent galt, er Smørrebrød. Du kalder det Smørbrød; det sidste Ord er Tysk, og der mangler en Stavelse.

Ellers troer jeg, alt Dansk hos dig er rigtigt — et sandt Særsyn.

Hav Tak for hvad du har skrevet om vore fælles Ungdoms-studier; det har rørt mig dybt.

Min Moder har du set for mørkt paa. Dels det Jødiske, som er din fixe Ide. Min Moder havde aldrig i sit Liv været i en Synagoge. Hun havde aldrig havt det fjerneste Forhold til Jødedommen. Og hendes Sind var lyst, muntert, vittigt. Men det er naturligt, at du har troet hende cholerisk.

Det som er beundringsværdigt i din Bog, det er Totalbilledet af Kjøbenhavn; som du har set Byen og Menneskene! og dette enorme Galleri af Portræter! Det findes ingensteds. Du har kjendt flere Danske dengang, end jeg kjendte, og du er blevet modtaget allevegne.

Du driller mig lidt med mine Erotica dengang³. Men tillad mig den Bemærkning at én Mangel har Bogen. Ingen skulde tro, det var en ung Poet som rejste. Ikke et Moment er du en Smule forelsket, ikke én ung Kvinde i Danmark synes at have gjort det fjerneste Indtryk paa dig. Ikke ét nok saa uskyldigt erotisk Eventyr paa to Rejser. Man mærker, det engelske Publikum er et ærbart Publikum.

Din gamle Ven
Georg Brandes

365 *Edmund W. Gosse à Georg Brandes.*

My dear Brandes

17, Hanover Terrace,
Regent's Park. N.W.
11. 1. 12

Let me very heartily thank you for your charming letter and for the review which I have just received in *Politiken*¹. The generosity of the one and the warmth of the other have given me extreme pleasure.

Two Visits is being translated by Dr Valdemar Rørdam². (Do you know anything of him? Can he write?) I see that you

notice hist og her en lille Indiskretion. I wonder whether, in your judgment, anything should be omitted? I hope, by help of your letter, to correct the par Smaafejl³. It is important to me to appear before my Danish readers with as few blemishes as possible.

It was very kind of you to send me your little book on Armand Carrel⁴. It is a delightful study, in your old, brilliant manner. I see you lose nothing of your enthusiasm for revolutionaries! I read with great interest what you said about *Bjærg-Eyvind og hans Hustru*⁵, and shall read it. You used to hate Icelanders in those old days⁶; you have forgiven them, as I have forgiven Kings!

My dear old Friend! Our renewal of the friendship of our youth has given me deep joy and gratitude. Let us now lose one another no more.

I am your devoted and attached

Edmund Gosse

PIERRE KROPOTKINE ET GEORG BRANDES
1896 - 1919

Monsieur

Depuis que nous nous sommes vus¹ chez notre malheureux ami Stepniak² je me suis occupé de vous. Quand je vous voyais je ne connaissais de vous que les morceaux imprimés dans la Revue Norvégienne³ et sur vous rien que la petite biographie de Stepniak⁴; depuis j'ai essayé de vous connaître.

Je m'achetais en Allemagne Dr. Laurentius: *Krapotkins Morallehre und deren Beziehungen zu Nietzsche*⁵ — une mauvaise chose, où les extraits d'un de vos livres sont seulement de valeur. Monsieur Nazarbek⁶ a eu la grande bonté de m'envoyer votre *La Conquête du pain*⁷. Je me suis fait venir quelques petites brochures *Le Salarariat*⁸, *Aux jeunes gens*⁹, *Un siècle d'attente*¹⁰, *Les Prisons*¹¹. Je n'ai pas encore lu votre livre de morale¹² ni *Les Paroles d'un Révolté*¹³. On a tout cela si difficilement ici, si loin des centres. Pour vous bien connaître qu'est-ce qu'il faut lire encore ?

De Stepniak j'ai lu deux livres : *King Stork*¹⁴ et *The career of a Nihilist*¹⁵, ce dernier est un livre profond et peu commun. Je ne me suis pas consolé de sa perte, si peu que je le connaissais.

La seule chose dans vos écrits qui m'étonne un peu, c'est votre foi absolue dans la sagesse du peuple. Je voudrais pouvoir la partager. On dit généralement qu'il n'y a qu'un Russe, qui pense tant-haut, Leon Tolstoy, il y en a bien deux, puisque vous êtes Russe.

Vous devez être bombardé des lettres. Je le suis moi-même,

j'en ai jusqu'à vingt par jour. Je crains d'ajouter à votre corvée en vous écrivant. Mais je ne vous écris pas par snobisme, mais par un intérêt très sérieux. Est-ce que l'essai de procurer à Madame Fanny St. un peu d'argent a-t-abouti à quelque chose qui pourrait lui assurer quelques années de vie sans souci ?¹⁶

Vous souvenez-vous que cette seule soirée où j'avais le bonheur de passer quelques heures avec vous, vous me promettiez d'écrire deux lignes pour ma fille Edith ? Si cela ne vous est pas désagréable écrivez son nom sur une de vos cartes et me l'envoyez.

Je suis avec toute l'admiration, qu'on vous doit

Votre bien dévoué

Georges Brandes.

367 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola cottage Bromley Kent
29 mai 1896.

Cher Monsieur Brandes

Je ne saurais vous dire, combien je me sens coupable — envers vous et envers M^{lle} Edith. Il ne faut même pas chercher à s'excuser. Je vous dirai seulement que je ne me souviens d'aucune période de ma vie pendant laquelle j'aie tant travaillé, sans interruption, à moins d'interruptions forcées, pendant huit ou neuf mois. Sitôt un travail fini, un autre était commencé. Si bien que, ayant fini, il y a trois jours, un travail, je me sens brisé et pars demain pour Jersey pour quinze jours.

Dites, je vous prie, à M^{lle} Edith qu'il y a longtemps que j'aurais rempli ce papier : mais jamais je ne sais, qu'est-ce que je dois écrire. Il y a des passages de poètes russes qui toute une vie ont trotté dans ma tête, mais c'est en russe. J'écris un de ces passages. Et puis ces dernières paroles, si belles, de Faust¹.

La mort de notre ami, Stepniak, nous a fait beaucoup souffrir. Je l'ai connu de très près depuis 1872 ou 73, surtout depuis 1880

à Genève, et je l'ai beaucoup aimé. Je ne sais si jamais je rencontrerai un homme plus juste. Ce trait était frappant en lui ; il m'a beaucoup frappé lorsque, à Genève, nous faisons partie d'un jury d'honneur entre camarades. Cette haute justice, profondément humaine, qui comprend les écarts de la nature humaine. Quant à sa modestie inouïe, son courage, vous les connaissez — ne serait-ce que par son roman, dans lequel André + Georges le représentent. Il me disait toujours qu'un romancier ne peut représenter que soi-même.

Madame Stepniak est dans un état terrible. Avant de partir de Londres elle avait passé quelques jours chez nous. C'était terrible à la voir, à l'entendre la nuit sangloter, appeler à voix basse Serge Vous, cher Monsieur Brandes, vous comprendrez ces souffrances écrasantes, sans manifestations extérieures tragiques. Elle ne pleure même que rarement, dans les bras d'une amie. Avant-hier je suis allé la voir à Crockham Hill ; c'est un tout petit village entre Edenbridge et Westerham sur la pente sud des hautes collines où l'on voit les plaines de deux ou trois comtés. Elle est dans un petit cottage avec Olive Garnett (la fille du Dr. Garnett du British Museum), à côté, ou près de, la maison du frère d'Olive. C'est encore une de ces jeunes filles anglaises admirables, de la jeune génération, qui s'est dévouée à Fanny, et lui aide à traverser cette terrible année. M^{me} Stepniak avait l'air plus tranquille — mais elle est toujours si tranquille devant les autres. . . —

La chose de Stepniak, la plus lue, c'est *Underground Russia*, qu'il a écrit en italien, — *Russia Sotterranea*², édité, je crois, à Milan. Son caractère personnel s'y dessine le mieux. Ce sont de courtes character-sketches et des épisodes du mouvement.

J'ai de lui *Russia Under the Tsars*³, que je m'empresserai de vous envoyer, si vous le voulez.

Je vous envoie, cher Monsieur Brandes, ce que j'ai de mes

brochures et bouquins ; Grave⁴ vous enverra de Paris *Les Paroles d'un Révolté*⁵, que je n'ai pas ici. Si l'anarchie vous intéresse, je me ferai un vrai plaisir de vous envoyer ce que j'ai de Bakounine — tel que *Dieu et l'Etat*, *L'Empire knouto-germanique* etc.⁶ L'anarchie vous intéressera, sans doute, parce que c'est un mouvement plein de vitalité, très profond et qui pénètre dans des couches de plus en plus profondes.

Vous dites que vous êtes frappé de ma foi absolue dans la sagesse du peuple. Absolue est peut-être trop fort ; mais il y a deux choses qui m'ont frappé dans mes études et dans ma vie : d'abord, que toutes les institutions sociables des peuples sont une œuvre du génie constructif des peuples, des masses populaires, et que les minorités dominatrices n'ont fait que profiter de ces institutions pour les codifier, en y ajoutant des lois faites dans l'intérêt des minorités. Les religions, les codes n'ont fait qu'exprimer cette morale populaire, les coutumes sociables du peuple (en y ajoutant des lois à l'avantage des minorités qui gouvernaient). Ensuite, sans m'illusionner le moins du monde sur les qualités des hommes du peuple, sans les imaginer meilleurs que les minorités éduquées — j'ai toujours été frappé du bon sens moral des décisions populaires (dans le village, dans un groupe etc.) quand ces hommes ont à répondre à des questions qu'ils comprennent. Et enfin, quand on va bien au fond de ce que les plus grands penseurs ont écrit, on retrouve qu'au fond ils n'ont (dans ce qu'ils ont fait de meilleur) qu'exprimé les idées, les aspirations, l'idéal qui existait sous une forme vague chez le peuple.

Le peuple peut faire de grandes erreurs. Ainsi, quand il acclame un Napoléon, ou un Boulanger. Mais, si on tient compte que dans un Napoléon il affirmait sa déception de la république des Lamartine (cela se voit si bien, surtout dans ce livre si beau de Herzen, *De l'autre Rive*⁷ — admirable par le sentiment et par la forme) et

que d'autre part il a eu dix siècles, (ou surtout 3 siècles, depuis le XVI^e) d'instruction du culte de l'autorité (par l'Eglise et l'Etat), on comprend cette faute de jugement. Mais ce culte de l'autorité, c'est une implantation des minorités qui l'ont inculqué aux masses (témoins les Communes du XII^e siècle et les mouvements du XVI^e siècle qui n'avaient pas ce culte).

J'ai tant appris chez le peuple, tant appris chez de simples ouvriers qui savaient à peine écrire, tant appris chez de simples paysans russes et si on se place avec eux sur un pied de . . . je ne saurais le décrire, ce n'est pas camaraderie, ni égalité, mais simplicité, peut-être, — à chaque pas de sa vie on est frappé de ce bon sens. Il y a dans les masses un esprit différent de chacun des individus. Saisir cet esprit et l'exprimer, l'analyser, est peut-être le plus grand service que l'on puisse rendre à l'humanité.

Jamais je n'ai bien exprimé cela dans mes écrits. Mais mon meilleur travail dans cette direction est la série d'articles *Mutual Aid*^s (among Animals, amongst Savages, amongst Barbarians, in Mediaeval City, and in Modern Times), 8 articles, parus dans la *Nineteenth Century* depuis fin 1890 — le dernier me parvient ce matin. Dans un an je pourrai les publier comme livre. Je regrette de ne pas avoir la série, même en épreuves; je viens de chercher pour vous l'envoyer; mais ça ne se trouve pas. La *Société Nouvelle* de Bruxelles en a traduit les 4 premiers.

Enfin, il faut finir cette longue lettre. Vous demandez ce qu'on a fait ici pour M^{me} St. Les amis anglais ont rassemblé 200 £, qui lui ont été remis « pour la publication en russe des œuvres de son mari. » C'est ce qu'elle fait. Elle publie la trad. russe du roman, faite par une amie (passablement bien), que je corrige autant que cela faire se peut.

Cher Monsieur Brandes, nous ne nous sommes vus qu'une seule

fois, mais c'était assez pour concevoir pour vous plus que de l'admiration — de l'amitié ; pour vous et pour la jeune amie que vous aimez tant, comme nous aimons notre unique Sacha. A vous deux mes meilleures sympathies et amitiés.

[Pierre Kropotkine]⁹

Une chose me vient à l'idée. Pourquoi n'écrivez-vous jamais pour des revues anglaises ? On vous aimerait beaucoup en Angleterre. Deux revues (*XIX Century* et *Contemporary*) sont sûres d'être enchantées d'avoir vos articles¹⁰, il y a ici d'excellentes amies et amis qui pourraient faire de bonnes traductions — Olive Garnett, par exemple, et d'autres. Il y a même une dame docteur qui a traduit du suédois la biographie de Kovalevskaya, et traduit très bien¹¹. Cela vous donnerait un large public de lecteurs sympathiques.

368 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Cher Monsieur Brandes,

East Cornworthy, near Totnes, Devon
21 août 1896¹

Me voilà de nouveau bien fautif envers vous de ne pas vous avoir écrit si longtemps. Le Congrès de Londres² nous absorbait tellement ! Et lorsque j'ai quitté Bromley, pour me reposer ici, dans ce petit village, cela m'a pris quinze jours pour me remettre d'une indisposition — toujours la même — qui est venue me rendre de nouveau visite.

Je vous remercie de tout cœur pour votre aimable souvenir — le dictionnaire — et vos Impressions de Londres.

Avec ce superbe dictionnaire (il est admirablement fait) je pourrai vous lire et ce sera un nouveau et grand plaisir. J'ai déjà lu vos Impressions et vous remercie beaucoup pour les bonnes paroles que vous me consacrez. Vous racontez si vivement votre

visite chez Stepniak, que sa bonne figure se dresse toute vivante devant moi. En ce moment je corrige, avec M^{me} Stepniak, qui est toujours à Crockham Hill, near Edenbridge, dans le Kent, la traduction russe de la *Career of a Nihilist*. La traduction a été faite en Russie, par une amie qui n'est pas bien maître de la langue russe, et la correction va avec une lenteur incroyable. Il n'y a que 4 feuilles d'imprimées. —

Ce qui me frappe, c'est combien le roman gagne à être lu en russe, même avec les défauts de la traduction. Quoiqu'écrit en anglais, il est tellement russe dans la construction et le sens de chaque phrase que tout ce qui semble étrange en anglais devient si naturel en russe.

Comme vos remarques sur Londres et l'art anglais sont justes ! J'ai aussi vu Romeo et Juliette avec Irving et Hélène Terry et — j'aurais fait absolument les mêmes remarques — froideur de Juliette, son âge, absence de dramatisme, etc., et quant à Irving-Romeo, c'était déplorable ! Beaucoup d'intelligence (avec lui, on comprenait les longs monologues de Roméo tout à fait italiens, avec cette exubérance de paroles italienne) mais cette voix caverneuse ! et surtout il jouait Shakespeare, tandis que Shakespeare se dit lui-même, sans qu'il y ait besoin de jouer. Mais si vous aviez vu *Faust* avec Méphistopheles-Irving ! Je me suis enfui après le 2^e acte et, en rentrant, je disais à ma femme que j'aurais préféré le *Petit Faust*³ à la caricature qu'on en avait fait à Londres. Pour les autres — vous l'avez dit en parlant de Mercurio.

Nous sommes dans un tout petit village, sur la Dart, dans une localité de toute beauté et au milieu d'une population que nous aimons beaucoup. Notre petite, Sacha, mène une vie semi-sauvage avec les fillettes du hameau. Nous ne la voyons qu'aux heures des repas et du sommeil. Elle a subitement grandi ici. Ma femme va

très bien. Mais je dois les quitter et rentrer à Londres, pour travailler une semaine au British Museum, après quoi je rentre à Bromley.

Quand nous reverrons-nous, cher Monsieur Brandes ? Ma femme et moi, et même Sacha et Rose, vous avons tellement aimé, que ce nous sera un grand, grand plaisir de vous revoir quand vous reviendrez à Londres. Tous deux nous vous envoyons, à vous et à notre jeune amie, M^{lle} Edith, nos meilleures amitiés

Bien à vous

P. Kropotkine

Avez-vous eu l'occasion de connaître la jeune littérature belge ?⁴ Je viens de lire le *Cycle patibulaire* d'Eekhoud⁵ qui me semble doué d'un grand talent — vraies peintures flamandes, quelquefois, — quoique très mal dirigé dans les dernières études de ce livre.

369 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Viola. Bromley. Kent
28 juin 1898

Cher Monsieur Brandes,

Ne m'en voulez pas, de grâce, de ne pas vous avoir écrit, voilà déjà des années. J'ai devant moi maintenant une longue lettre que je vous avais écrite, il y a deux ans, je crois. Mais, pas finie, elle est restée non envoyée ; une autre — commencée à M^{lle} Brandes, a eu le même sort. Ne m'en voulez pas. Tout ce temps j'ai travaillé, toujours écrit, beaucoup trop, si bien que la santé en souffrait, l'hiver passé, assez sérieusement. Si le hasard ne m'avait fait faire l'été passé un voyage au Canada, avec l'Association Britannique des Sciences¹, suivi d'une petite tournée de conférences anarchistes aux Etats Unis², je crois que ça aurait fini mal. Mais trois mois de Congrès, de voyage trans-atlantique et à travers tout le continent jusqu'à Vancouver, et les Steppes de Manitoba, m'ont redonné de la vie.

J'ai tant à vous dire que je ne sais pas où commencer. D'abord, mille et mille mercis pour votre bonne préface à l'*Erobringen af Brødet*³. C'est si bon de vous d'avoir pris la peine de l'écrire, et j'en suis très fier, et je vous en remercie beaucoup. Et c'est encore pour une préface que j'allais vous écrire, il y a déjà 2 ou 3 semaines.

Vous savez comment M^{me} Stepniak a été écrasée — plus qu'écrasée, je ne trouve pas le mot, — par la mort de son mari. Le travail, l'amour de l'œuvre de son mari l'ont un peu remise. Alors qu'elle ne voulait pas vivre et rêvait seulement la mort, nous avons insisté, nous l'avons pressée, forcée, qu'elle publie en russe les œuvres de Serge. Elle le fait. Elle a traduit, — re-traduit en partie, traduit à nouveau — le roman *Career of a Nihilist*, et la dernière épreuve de la dernière feuille est chez le typographe. Malgré les défauts de la traduction, le roman paraît, en russe, et pour les russes, presque plus attrayant qu'en anglais. Il y a de ces demi-mots qu'un russe comprend plus facilement en russe.

Nous avons pensé à une préface et je lui ai conseillé de faire quelques mots d'introduction et d'y insérer le passage que vous avez consacré à ce roman dans *Indtryk fra London*. Je l'ai traduit en russe, mais n'étant pas sûr de la traduction, je vous l'envoie en français. Voyez, je vous prie, si c'est correct, il peut y avoir des fautes ou j'ai mal compris (desvaerre et Gerning ne sont pas dans le Dictionnaire que vous avez eu la bonté de m'envoyer et pour lequel je vous suis très, très reconnaissant — probablement, je fais quelque faute en cherchant). Et, si le cœur vous en dit, peut-être ajouterez-vous quelque chose ou changerez. La vérité est que M^{me} Stepniak voulait vous prier d'écrire quelques mots de préface, mais elle n'ose pas.

Encore une bonne nouvelle concernant le legs littéraire de Stepniak. Vous savez, peut-être, qu'il avait laissé un drame. C'est-à-dire un russe avait écrit des scènes dramatiques, que St. entreprit

d'arranger pour la scène. Il refit un drame en 4 actes, *Le Converti*, en russe⁴. Mme St. a traduit ce drame en anglais, et il y a 15 jours on l'a joué à Londres. C'était une représentation unique, seulement pour assurer le copyright ici et en Amérique, avant de publier le drame. Mais les acteurs — Charrington, un excellent homme, et Irving, le fils qui a vécu 3 ans en Russie et a écrit le drame *Pierre le Grand* — ont voulu en faire quelque chose de bien. Ils ont travaillé comme des nègres pendant 10-12 jours et en ont fait un « decided success ». — Vous pensez combien Stepniak eût été heureux de le voir sur la scène. Le drame ne se jouera probablement pas : c'est une « apologie du crime », puisque le père de l'héroïne nihiliste tue un mouchard pour sauver sa fille, — et les critiques anglais ne le trouvent certainement pas de leur goût. Mais malgré quelques petits péchés de débutant, le drame offre beaucoup de dramatisme (un peu trop) et pour les acteurs il donne tous les moyens pour jouer et passionner le public — ce qui est beaucoup déjà, il me semble. Irving a su créer un type vraiment russe, malgré un peu trop de tragédien qu'il y mettait. Le comte Mentiroff (Ignatieff), joué par Charrington, était superbe. Le nihiliste — impossible ! Katya — très bien ; la mère — excellente.

Quant à moi, je dois aussi vous dire une nouvelle. A Boston un ami américain⁵ m'a arrangé la publication de mes Mémoires dans l'*Atlantic Monthly*. Ça commencera en septembre. J'ai déjà envoyé l'enfance (le Servage : 1842 ou plutôt 1850-1857). C'est la vie d'une riche famille de propriétaires de serfs à Moscou et à la campagne. — L'école sera l'époque 1857-62 — floraison du libéralisme, abolition du servage, Alexandre II chancelant, le grand incendie de Pétersbourg, la réaction. Puis viendra la Sibérie, Pétersbourg, l'internationale, le nihilisme etc. —

Ah, que je serais heureux si vous résidiez à Londres. C'est alors que je vous aurais assiégré pour vous lire quelque chose des mémoi-

res. Je n'ai jamais écrit de nouvelles depuis l'âge de 15 ans, c'est un genre tout nouveau pour moi et je me sens très mal à mon aise : est-ce bien ? est-ce mauvais ? je n'en sais rien. Ça me plaît à moi, et à Sophie — mais ce sont juste les deux juges qui doivent être exclus. Et puis — en anglais ! Il est vrai que j'écris d'abord en russe, et je récris, en abrégeant beaucoup, en anglais.

Et maintenant, cher Monsieur Brandes, vous devez me pardonner cette longue lettre et nous donner quelques nouvelles de vous-même et de M^{lle} Edith. Comment allez-vous ? Ne pensez-vous pas venir, les deux, à Londres ? Quand vous viendrez, Sophie vous sautera sur le cou. Vous ne sauriez vous imaginer quel grand, profond plaisir vous lui avez fait par *Moderne Geister*. Elle a si profondément joui de votre article sur Tourguéneff⁶ que vous avez maintenant en elle une âme toute dévouée à vous⁷. — Sacha a beaucoup grandi et reste bonne fille : l'été passé, restant 3 mois en Belgique, elle a appris le français. Elle aussi, vous aime beaucoup. Donnez-nous beaucoup de nouvelles de M^{lle} Edith, et donnez-lui beaucoup d'amitiés de notre part.

Meilleures et sincères amitiés à vous, cher Monsieur Brandes, et tous les meilleurs souhaits

Bien cordialement à vous

Pierre Kropotkine.

370 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 3 juillet 98

Cher Monsieur Kropotkine

Dans cette semaine je suis revenu d'un voyage de six mois en Italie, entreprise pour regagner ma santé. J'ai passé cinq mois de l'année 97 au lit, dangereusement malade (inflammation de vènes dans les deux jambes, qui montait au poumon gauche.)

Lentement je suis revenu à la vie, que je continue sans beaucoup d'espoir en l'avenir.

J'avais précisément envoyé mon livre sur la Pologne à Mme Stepniak quand j'ai reçu votre bonne et aimable lettre.

Et d'abord : desværre o: desto værre c'est-à-dire en Allemand leider. Gerning (nouvelle orthographe) pour Gjerning en Allemand That.

Je vous envoyais vendredi deux livres, l'un la traduction (malheureusement raccourcie) du *Nihiliste*¹, que j'ai fait faire et la traduction allemande de mon livre *Impressions de la Pologne*². J'espère qu'ils ne vous déplairont pas ; le livre sur la Pologne vous intéressera peut-être, si vous avez le temps de le lire.

Quant à l'introduction au livre de Stepniak, arrangez-la comme vous voulez, vous pouvez omettre et ajouter ce que vous trouvez bien d'omettre ou d'ajouter, j'ai la plus grande confiance en vous.

Je suis sûr que vos Mémoires seront palpitantes d'intérêt ; votre vie a été grande et riche ; c'est l'essentiel.

Mon Edith a passé le dernier mois avec moi en Italie ; elle est maintenant une grande demoiselle de 19 ans, assez jolie. Elle a vu Florence, Pise, Sienne, Pistoja, Venise, Vérone, Milan. Comme elle connaît encore Berlin, Paris et Christiania elle a beaucoup vu pour son âge : A 19 ans moi, pauvre étudiant, je n'avais vu que Copenhague et Gothembourg.

Veuillez demander à Madame Kropotkine et à Mlle Sacha de me garder leur bon souvenir.

Maintenant je dois rester ici à travailler. Mais j'espère qu'il viendra un temps quand j'aurai le plaisir de vous revoir.

Bien à vous

Georg Brandes

371 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
17 juillet 1898

Cher Monsieur Brandes

Je vous remercie de tout cœur pour la traduction *En Nihilist* et pour votre livre sur la Pologne. Je me suis mis immédiatement à le lire — et, comme c'est beau ! Tout ce que vous dites des polonais est si vrai et, pour moi, qui croyais les connaître, à chaque pas je rencontre tant de choses qui me sont tout à fait nouvelles ! Qui de nous n'a dit, c'est-à-dire répété, que les Polonais sont les Français du monde slave ! Et cependant vos remarques à ce sujet sont si justes, elles vont si bien au fond des choses. En lisant votre livre j'ai compris, pour la première fois, qu'un connaisseur des livres, c'est un connaisseur des hommes. —

Mais je ne saurais vous dire combien nous tous avons été chagrins d'apprendre que vous avez passé par une longue et sérieuse maladie. Le climat du Danemarck est peut-être trop humide pour vous.

Ou bien, c'est le repos qui vous manquait. Quelle masse d'énergie nerveuse chaque livre doit vous coûter pour faire en quelques mots des caractéristiques comme vous en faites une de Vienne, de Varsovie — de tout ! Probablement vous ne vous reposez jamais assez. Ce sera Mademoiselle Edith qui devra prendre soin de vous maintenant et vous arracher de temps en temps au travail. Prenez soin, cher ami, de votre santé : vous avez encore tant de choses à dire au monde.

Mille merci de votre autorisation concernant la préface au livre de Stepniak. M^{me} St., qui est avec nous en ce moment, vous écrit pour vous demander la permission de changer un peu la dernière phrase, qui s'applique plutôt à Solovioff¹ (qu'il avait représenté dans l'attentat) et à d'autres terroristes qu'à lui. Lui, avait même pensé et prévu tout en détail². —

Ma femme vous envoie beaucoup beaucoup d'amitiés. Sacha — de même. Elle a maintenant son petit monde à elle dans lequel elle pense à sa façon demi-enfantine. —

Mes meilleurs et chaleureux souhaits d'une bonne santé et d'un rétablissement complet, ainsi que nos meilleurs souhaits de bonheur à M^{lle} Edith

Bien à vous

Pierre Kropotkine

372 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 15 Sept. 98

Cher Monsieur Kropotkine

Aujourd'hui je lis un article, intitulé *Le vrai Criminel*, dans un journal danois¹, où on nous attaque tous les deux, moi d'une manière secondaire, parce que j'ai parlé de vous avec sympathie — ce qui est bien irrélevant — mais vous de la manière la plus perfide et atroce, en prétendant que c'est vous et vous seul qui ayez inspiré les assassins de Carnot² et de l'impératrice d'Autriche³ par vos doctrines et (ce qui plus est) qui ayez donné à Ravachol⁴ et Vaillant⁵ leurs connaissances chimiques « par votre club et votre imprimerie ». Assurément vous n'avez ni l'un ni l'autre. N'est-ce pas ?

Cher Monsieur et ami ! Donnez-moi dix minutes de votre temps et écrivez-moi dans quelques lignes que je pourrais publier ce que vous pensez de l'attentat sur l'impératrice et sur la connexion qu'il y a entre ces attentats et vos doctrines

Votre bien dévoué

Georges Brandès.

373 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

22 septembre 1898.

Cher Monsieur Brandes

Je suis tellement accoutumé à lire dans les journaux d'une certaine catégorie que je suis la cause et l'instigateur de tous les actes de révolte, que j'ai cessé d'y prêter la moindre attention. Je m'étonne qu'on n'ait pas dit que la lime de Luccheni avait été emmanchée à Londres — des articles de ce genre se paient si bien par les ambassades russes !

Et puis, la plupart des hommes sont tellement habitués à croire que l'histoire se fait par quelques individus, et à rattacher tous les faits de la vie sociale à quelques personnalités, que ce serait peine perdue que de chercher à les dissuader. Mannequins eux-mêmes — que peuvent-ils voir dans l'humanité sinon des mannequins mis en mouvement par quelques hommes ?

Comme vous, comme tout le monde, j'ai senti mon cœur se serrer lorsque j'appris la mort de cette nouvelle victime de la lutte sociale — l'impératrice d'Autriche. Une femme âgée, et malheureuse bien avant qu'elle eût perdu son fils¹, est faite pour soulever la pitié de ceux qui connaissent son histoire intime². Les femmes et les enfants, au moins, devraient être épargnés dans la lutte terrible que nous traversons en ce moment et celles, encore plus terribles, qui se préparent.

S'il eût suffi de donner ma vie pour épargner une partie seulement des victimes de cette lutte que j'ai vu tomber autour de nous pendant ces trente dernières années, dans les rues et sur les échafauds, je l'aurais fait sans hésiter. Mais cela ne suffisait pas. Il faut amener les hommes à réfléchir.

Analysez Luccheni. Né sur un banc de boulevard à Paris, il n'a jamais connu ni père ni mère. Il fut élevé dans un hospice d'enfants trouvés, à Paris d'abord, puis à Parme. Là, à l'âge de

dix ans, il fut jeté dans la rue, sans parents ni amis, chercher sa nourriture — voilà où mon cœur se serre bien plus encore, c'est quand je pense à cet enfant et à tant d'autres ! A vingt-et-un ans le voilà dans une caserne, où on lui enseigne l'art de tuer : tuer beaucoup, sans ménager ni père ni mère, ni femme ni enfant, dès qu'on lui aura dit qu'il faut tuer pour le salut de la nation. Dans ce cas-là, la vie humaine, lui a-t-on dit, ne doit compter pour rien. Puis, on l'envoya égorger en Afrique. Ensuite, valet chez un officier de cavalerie, — est-ce là qu'il aurait appris le respect de la femme ? Enfin, en Suisse, au milieu de fugitifs arrivant d'Italie après les émeutes de la faim et les tueries — qu'apprenait-il ? Qu'un peu partout on a massacré des paysans affamés ; qu'à Milan on a tiré sur le peuple pendant trois jours, tuant les ouvriers par centaines³ ; qu'on vomissait la mitraille dans les rues, sans se demander si les enfants qui tombaient troués de balles étaient responsables pour l'insurrection, ni de quoi vivraient tant d'autres enfants restés orphelins ; que les riches dames de Milan donnaient des fleurs aux soldats, et les caressaient en disant : « Débarrassez-nous de cette populace ; frappez fort, visez bien ! »

Eh bien, cher Monsieur Brandes, imaginez nos enfants traversant une vie pareille, recevant ces impressions, et dites s'ils n'auraient pas, eux aussi, couru la chance de voir assoupir en eux les instincts mêmes de pitié, et se réveiller en eux une haine contre tout ce qui est riche et qui ne songe jamais aux misères par lesquelles s'achètent les richesses ?

Souvent on a dit que la société actuelle danse sur un volcan — et c'est vrai. On ne s'imagine pas les haines qui grandissent dans les cœurs des pauvres. Je les connais : elles sont terribles ! Et, avec cela, — tout un enseignement judiciaire et militaire ne leur souffle-t-il pas chaque jour aux oreilles, dans chaque entrefilet de journal : — « Fi de la vie humaine ! Pas de sentimentalisme ! S'il

fallait un jour guillotiner cent hommes et femmes à la fois et exterminer cent-mille pour sauver la société en terrorisant les révoltés, — il ne faut pas hésiter de le faire ».

Et l'on s'étonne, après cela, qu'il y ait des pauvres qui retournent cette phrase et qui disent que s'il fallait tuer cent hommes et femmes dans la rue et massacrer cent-mille bourgeois pour changer la société, il faudrait le faire ?

Croire en la force magique des exécutions — mais c'est le premier article du *credo* actuel. Les politiciens, les prêtres, les philosophes l'acceptent. Et l'on veut que les pauvres arrivent, par intuition, à des vues plus larges ; qu'ils cessent d'y croire, et qu'ils ne se disent pas comme Luccheni s'est dit : « Frappez n'importe qui des riches ; cela fera penser les autres aux injustices sociales. » Leur demander cela ? — mais c'est absurde !

Ces jours mêmes que l'on a tant parlé de l'impératrice d'Autriche, quatre tentatives de déraillement se faisaient, quatre jours de suite, en Angleterre, aux alentours de Northampton. De grosses pierres, des madriers avaient été posés sur des lignes de différentes compagnies pour faire dérailler des trains-express. C'eût été bien plus terrible encore que la mort d'une seule personne : des femmes et des enfants écrasés, des pères de familles ouvrières tués, si l'express venait se buter à toute vitesse contre ces blocs de pierre et ces échafaudages posés sur les rails. — Qui l'a fait ? Ce n'étaient certainement ni des socialistes ni des anarchistes ; à n'en pas douter, c'était un homme quelconque, au cœur duquel la misère aura mis une haine implacable contre toute la société et qui se sera dit aussi : « Frappe au hasard, cela les fera réfléchir à nos griefs. » — Voilà où est le volcan sur lequel on danse.

Frapper au cœur une femme, uniquement parce que ce cœur n'a jamais battu pour les souffrants de l'humanité — certainement c'est terrible. Mais tant qu'il y aura des massacres comme

ceux d'Italie, et tant que l'on continuera à enseigner aux hommes le mépris de la vie humaine et à leur dire qu'il faut tuer pour ce que l'on croit être le bien de l'humanité — il tombera de nouvelles et de nouvelles victimes ; alors même que l'on guillotinerait tous ceux qui prennent le parti des pauvres, réfléchissent sur la psychologie de la misère et ont le courage de dire ce qu'ils en savent.

Voilà, cher ami, ma réponse. A votre appel amical, je devais dire ce que j'en pense. Faites-en ce que vous voudrez. Je vous aurais répondu 2-3 jours plus tôt, mais nous sommes en ce moment dans un tout petit village, à Crockham Hill, chez M^{me} Stepniak.

Notre petite Sacha a attrapé la coqueluche, et après elle, ma femme, qui ne l'avait pas eue dans l'enfance, l'a attrapée aussi. Nous sommes allés pour 3-4 semaines à la campagne, d'autant plus que Sacha ne pourra pas aller à l'école.

Moi aussi, j'ai été malade, — un mois sans pouvoir marcher du tout : une névralgie du sciatique.

Je travaille en ce moment avec acharnement à mes Mémoires, dont les premiers chapitres ont paru dans le n° de septembre de l'*Atlantic Monthly*, sous un titre détestable que l'éditeur leur a donné *Autobiography of a Revolutionist* !!! J'ai télégraphié priant de changer ce titre poseur pour *Around One's Life*⁴.

Dès que j'aurai le n° d'octobre (les deux font l'enfance) je vous enverrai les deux n^{os} — c'est mon premier essai en « belles lettres » et il faudra que vous soyez indulgent.

Tous deux nous vous envoyons beaucoup d'amitié ainsi qu'à Mademoiselle Edith.

Bien sincèrement à vous

P. Kropotkine

Vous avez très bien fait de conseiller à M^{me} St. de traduire toute votre préface. C'est beaucoup mieux, et pour moi cela a été un vrai plaisir de traduire.

Notre adresse est :

Chez M^{me} Stepniak
Crockham Hill
near Edenbridge. Kent.

374 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Cher ami

Crockham Hill near Edenbridge. Kent
29 septembre 1898.

De tout cœur je vous remercie pour *Ungdomsvers*¹ et pour les lignes si amicales dont vous accompagnez ma lettre dans *Politiken*². J'ai senti votre cœur dans ces lignes et aussi — combien vous-même avez dû souvent sentir un dégoût de la presse quotidienne, telle qu'elle est aujourd'hui.

Dans ma lettre je racontais une anecdote que j'ai enlevée pour ne pas trop allonger. Vous vous souvenez peut-être d'un procès contre des russes à Paris³. Un agent du gouvernement russe, Landesen, avait fait à Paris un cercle, de jeunes gens russes, qui parlaient de faire des bombes contre le tsar. On les avait arrêtés, — sans Landesen, bien entendu, — et on allait les condamner. La veille du procès, l'agence télégraphique Dalziel, envoyait à la presse de tous les pays, un télégramme, d'une colonne de journal à peu près, disant que demain commençait ce procès, et que l'on verrait que c'est moi qui avait organisé le complot. Les bombes avaient été fabriquées par moi, à Harrow, dans un hangar derrière ma cuisine, que j'avais montré au correspondant. « Et si les bombes ne réussissent pas, je vais préparer des œufs empoisonnés pour empoisonner Alexandre III. » aurais-je dit au correspondant.

Et, ainsi de suite, — toute une colonne. Ceci, à Londres, où la police anglaise sait tout ! Evidemment, mon nom ne fut même pas prononcé au procès ; je ne connaissais personne de ces jeunes gens, pas même de nom.

Le télégramme était évidemment un « communiqué » de l'ambassade russe — et vous pouvez imaginer si cela se paie bien !

Les grands journaux ne publièrent pas ce télégramme — peur de diffamation, peut-être — mais masse de journaux provinciaux, et le *New York Herald* de Paris et de Londres le publiaient en plein.

Une dame venant à Harrow quelques jours après, nous racontait : — « Vous savez ? un tel (éditeur) me disait : Quel courage de votre part d'aller à Harrow. Et si leurs bombes sautaient ? »

Ceci, cher ami, pour confirmer ce que vous me disiez un jour sur la bêtise humaine⁴. —

Comme je voudrais pouvoir comprendre les vers en danois ! Mais j'y arriverai. Il y a déjà une pièce, « Sommernat »⁵, que je déchiffre et semble avoir compris. Il faut que j'y arrive. Et quand on a compris deux-trois pièces, on commence à comprendre les autres.

Comment va votre santé maintenant ? Vous n'en dites rien. Ce sera — bonne nouvelle, j'espère ?

Faites, je vous prie, beaucoup d'amitiés de ma part à M^{lle} Edith et recevez nos meilleures amitiés et nos meilleurs souhaits

Bien cordialement à vous

P. Kropotkine

375 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Cher ami

Copenhague 4 Octobre 98

Merci de tout ce que vous avez fait et des deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je vous ai fait envoyer 4 livres 1) *Ung-*

domsvers 2) *Julius Lange* 3) *Hovedstrømninger* vol. VI¹ 4) *Henrik Ibsen*, tous de 1898. Si vous pensez que j'ai écrit encore quelques centaines de longs articles et que j'ai voyagé pendant la moitié de l'an, vous voyez que je m'occupe.

Ma santé est assez satisfaisante. La maladie qui tuait Bismarck m'a épargné. Je marche un peu plus lentement et je ne monte les escaliers qu'avec difficulté c'est tout ce qui me reste de la longue inflammation des vènes. Edith a maintenant 19 ans, elle était avec moi en Italie au mois de Juin — je lui ai fait voir Florence, Sienne, Pise, Pistoja, Verone, Venise. Puis elle a été quelques semaines en Norvège, elle est gaie et jeune.

Lisez le petit vers *Livsregel*². La seule chose qui vous y déplaira, c'est le mot « hersk ! »³ Le poème *Den engelske Have i München*⁴ me caractérise comme j'étais dans mes années de combats violents. Ces vers ont beaucoup plu ici, même à mes antagonistes. Mais le livre sur Julius Lange a été un très grand succès. Je voudrais que vous pouviez le lire.

N'oubliez pas de m'envoyer vos Mémoires au fur et à mesure qu'elles paraissent.

J'embrasse la petite Sacha, je vous prie de dire mille choses affectueuses de ma part à Mesdames Kropotkine et Stepniak.

Votre bien dévoué

Georg Brandes

376 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 28 Déc. 98

Monsieur et cher ami

J'ai à vous exprimer ma joie des trois numéros du *Atlantic Monthly*. Votre autobiographie est pleine d'intérêt. Toutes les personnes y caractérisées sont dessinées avec une vigueur peu commune et vous avez su trouver la juste mesure entre trop et

trop peu : Il y a des scènes délicieuses comme celle où vous êtes près de l'empereur et des scènes poignantes comme celles du corps des pages.

Pardonnez que je vous écris au crayon. Mais je suis dans mon lit avec une nouvelle inflammation de veines.

L'année finit tristement pour moi.

Deux fois, au mois d'Octobre et de Novembre, je suis parti pour faire visite à des villes en Pologne (Galicie) et en Hongrie où on m'avait invité. Deux fois je suis revenu, rappelé par dépêche à cause de la maladie de ma mère. Et hier elle est morte. Elle a été tout pour moi jusqu'à présent. Elle est morte à 80 ans. Je vous plains, vous, qui avez perdu votre mère enfant.

En Galicie on m'a fait des ovations. J'étais l'hôte de la ville à Cracovie et à Léopol. C'étaient des banquets sans fin. A Léopol j'ai reçu une adresse magnifique de 2000 femmes Polonaises¹. Je ne sais pas, si vous connaissez ce livre sur la Pologne qui est cause de tout cela. Il a paru cet été en Allemand, et en Polonais cet automne (*Polska*).

De M. Nazarbek j'ai eu une lettre aimable, dans laquelle il me promettait son livre. J'ai vu avec peine jusqu'à quel point il s'est surmené. Mais le livre je ne l'ai jamais reçu. Je vous prie de lui rappeler sa promesse. Je l'aime de tout mon cœur.

Pensez quel singulier sort ! Je reviens pour être près de ma mère. Et la dernière semaine de sa vie je n'ai pas pu la voir, et je ne peux pas même assister à son enterrement.

Je vous prie de dire à Madame Stepniak et à Madame Kropotkine et à la petite Sacha mille choses cordiales de ma part.

Bien à vous
Georges Brandes

377 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
30 décembre 1898.

Mon cher et excellent ami

Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a attristé. Ce que vous dites est vraiment tragique. Perdre une mère aimée et être forcé de souffrir à côté d'elle, sans la voir, — et souffrir beaucoup de peine physique et encore plus de peine morale ! Je comprends, cher ami, ce que vous perdez. Un homme comme vous doit avoir eu une mère remarquable. C'est, — n'est-ce pas, — la règle dans l'humanité. Une mère remarquable — nécessairement !

Le père peut l'être et généralement ne l'est pas ; mais la mère doit l'être.

Mais, — qu'est-ce que c'est donc cette inflammation des veines qui vous poursuit avec un tel acharnement ? Les médecines doivent être impuissantes contre cela ; mais, n'y a-t-il pas quelque régime de nourriture et d'hygiène générale, qui puisse en empêcher le retour. En relisant dernièrement la correspondance de Tourguéneff, j'ai été frappé d'apprendre comment — même dans une maladie absolument incurable, — un certain régime (c'était le lait, comme seule nourriture, dans son cas) lui a permis de se débarrasser de peines atroces et lui a donné une santé relative¹. Malheureusement, nos docteurs sont si peu hygiénistes ! Un homéopathe intelligent pourrait peut-être donner un bon conseil — non pas avec ses pilules, mais avec l'hygiène, qu'ils étudient d'autant plus que leurs médecines n'ont aucune prise chez nous.

Je ne saurais vous dire combien cela me peine — nous peine nous trois, car Sacha aussi vous aime beaucoup — de savoir notre ami souffrant, au lit, et pauvre Mademoiselle Edith souffrant aussi de l'impossibilité de vous écarter les souffrances.

Mille merci pour *Polska*. Je connais parfaitement ce livre, par

la traduction allemande que vous m'avez envoyée au printemps passé. J'ai même une lettre, une longue lettre, quelque part, que j'avais commencée pour vous dire, combien j'ai été impressionné par ce livre, et combien de profondes jouissances j'ai eues à lire et relire certaines pages. J'ai même écrit sur le champ en Amérique pour conseiller d'en faire paraître une édition, à un éditeur qui est un excellent honnête homme².

Je connais les polonais, et j'ai eu parmi eux beaucoup d'amis ; je croyais les connaître, mais en lisant votre livre j'ai trouvé des caractéristiques si fines, si justes en même temps, que je n'ai appris à les connaître vraiment — c'est à dire profondément — que par vous.

Il y a des pages si belles que je suis arrivé à aimer votre livre, et, à dire vrai, j'ai ce sentiment pour si peu de livres, — Herzen, la *Morale* de Guyau, Tourguéneff. . . et vous, cher ami.

J'ai commencé plusieurs fois votre livre *Julius Lange* et l'autre sur Ibsen ; mais tout ce temps j'ai tant travaillé que je n'ai pu lire quelque chose que déjà la tête fatiguée, et le Danois me fatigue vite, si bien que je n'ai lu que des pages par-ci par-là. Ce physiologiste qui avait constaté combien plus la température monte dans le cerveau, lorsqu'on lit dans une langue étrangère, avait terriblement raison et je le déteste pour cela. Avec les *Hovedstrømninger* (Allemagne) je réussis pourtant un peu mieux. Il faudra que je termine mes Mémoires, auxquels je travaille beaucoup.

Je vous avais beaucoup écrit sur *Polen* et je n'ai pas terminé, seulement parce que je voulais dire quelque chose sur les Socialistes polonais, et je ne savais comment formuler mes pensées. Je sentais si bien la justesse de vos reproches³, mais je voulais dire quelque chose en leur faveur. Je voulais vous raconter, combien le manque de socialisme a fait tort à la révolution de 1863, — mais c'eût été si long ! Surtout une chose vous intéressera. Nous

avons maintenant un mouvement ouvrier sérieux — même très profond — en Russie, et il vient... de la Pologne ! Avec leur habitude de marcher sur le terrain illégal, et avec la haute culture relative des ouvriers polonais, ils ont commencé. De Varsovie et de Lodz le mouvement a gagné les villes de la Lithuanie, par les Polonais ; puis les ouvriers juifs. Et de là, grandi en Lithuanie, le mouvement s'est répandu en Russie. L'histoire est impitoyable par son classement des civilisations. Vous savez que la noblesse de Lithuanie fut la seule qui se décida en 1854 à demander l'abolition du servage, alors que les noblesses de Russie (les assemblées constituées de la noblesse) n'en voulaient pas.

Je sentais que tout ce que vous disiez est si juste ; je voulais seulement dire un mot en faveur aussi des Socialistes polonais. Un brave peuple ! Et que votre tristesse est sentie, est belle, en parlant d'eux.

Mais assez ! C'est trop cruel de vous infliger une si longue lettre.

Mille, mille mercis, cher ami pour vos paroles d'encouragement concernant mes Mémoires. Elles me sont chères, venant de vous. L'enfance est encore la partie la plus facile. Saurais-je rendre les parties bien plus difficiles de la psychologie de ce quelqu'un dont je raconte le développement, et l'enchaîner avec les événements dont ce quelqu'un est entouré et dont il devient un des participants ? C'est si difficile.

Je vais écrire à Mme Stepniak. Sophie vous envoie beaucoup, beaucoup d'amitié, Sacha aussi — à vous et à Mademoiselle Edith. De tout mon cœur je vous souhaite un prompt rétablissement, bonne santé et tout le bonheur possible pour vous et Mlle. Edith.

De cœur à vous

Pierre Kropotkine.

378 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 22 mars 99

Bien cher ami

J'ai reçu aujourd'hui le N° 6 de votre autobiographie et je l'ai lu tout-de-suite avec le plus grand plaisir. Comme c'est beau et profond ce que vous dites sur la joie qu'on ressent à trouver une généralisation vraie¹, et plus beau et plus profond encore ce que vous écrivez sur la pauvre population de Finlande et leur besoins².

Vous m'avez un peu oublié, ce qui est bien naturel comme vous devez avoir tant de connaissances. Mais je n'ai jamais reçu le N° 5, ainsi qu'il y a une lacune dans ma connaissance de votre vie. Je vous prie envoyez-moi ce numéro qui doit contenir la description de votre voyage en Sibérie.

Je mérite pourtant pour le moment un peu de sympathie, car depuis plus de 3 mois je suis dans mon lit. Depuis presque 100 jours je n'ai pas dormi de sommeil naturel. Aussitôt que l'inflammation des veines cesse à un endroit, elle recommence à un autre point. Et les médecins ne connaissent d'autre moyen que l'immobilité absolue, (mais absolue) qui est presque impossible et bien pénible.

Peut-être vous ai-je procuré une petite corvée pour moi. En ce cas veuillez m'excuser.

J'ai écrit pour mes pauvres compatriotes expulsés de Slesvic et vexés à Slesvic un manifeste à l'Allemagne³. Je ne l'ai pas fait sans mandat. Les membres danois du Reichstag allemand et les deux réunions d'étudiants danois (conservatrice et radicale) se sont adressées à moi comme au Danois le plus connu en Europe pour que je l'écriv[e].

Impossible de l'avoir imprimé en Allemand. Les journaux et revues soi-disant radicales craignent de perdre leur abonnés, bien

qu'on m'assure d'être tout à fait d'accord avec moi. L'article paraîtra en français dans la *Revue de Paris* 1^{er} Avril. Un éditeur Anglais Mr. Snyder⁴ m'ayant demandé humblement un petit essay qu'il voulait éditer en brochure, je lui ai envoyé l'article en très bon anglais. Lui, qui aurait préféré un essay de pure littérature ne m'a pas encore répondu s'il veut l'imprimer ou non.

Eh bien, je lui ai écrit que s'il préfère ne pas le publier, il devait vous envoyer le manuscrit, à vous.

Je voudrais dans ce cas vous demander de le mettre dans une des revues, où vous écrivez vous-même, *Fortnightly*, *Contemporary* ou *Atlantic*.

Je vous envoie ci-joint la petite chose en Danois. C'est bien innocent comme vous verrez. — M. Nazarbek m'a envoyé son excellent livre⁵, j'en ai lu la moitié, mais je suis un peu faible.

De tout cœur à vous

Georg Brandes

379 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
23 mars 1899.

Cher ami

Ce matin j'ai reçu de M. Snyder votre excellent article, *Denmark and Germany*. En me l'envoyant, M. Snyder me dit que vous voudriez le voir dans la *Fortnightly Review* ou quelque autre revue.

Comme je ne connais pas l'éditeur de la *Fortnightly*, et que je connais bien M. Knowles, l'éditeur de la *Nineteenth Century*, je lui envoie votre article, en lui disant tout ce que je peux dire sur chaque ligne venant de vous, et en le priant de me donner prompt réponse. Je crains seulement que Knowles lui-même est malade, comme tout le monde en ce moment à Londres (et moi aussi) d'influenza.

Tout ce temps-ci j'allais vous écrire, mais les Mémoires pren-

ment tout mon temps et toute ma vie, me laissant à peine le temps, — ou plutôt ne le laissant pas — de répondre en toute hâte aux lettres courantes, pressées (« Toutes vos lettres ont l'air d'avoir été écrites pendant un incendie » me disait une amie).

Approche le 10 de chaque mois, dernier terme pour l'envoi du chapitre de Mémoires — et je vois avec effroi combien je suis en retard — et le 10 ou le 11 je cours au dernier moment avec le MS. à la poste après avoir passé des nuits blanches, éreinté, et voyant déjà les traits sévères de mon docteur et son « scolding ». —

Surtout je voulais vous demander, cher ami, comment allez-vous ? Vous êtes-vous débarrassé de la maladie ? Comment vous sentez-vous en ce moment. La main ferme de l'encre violette par-ci par-là dans le MS. me dit quelque chose ; mais quelques mots seulement de vous nous rassureraient davantage.

Ma femme et moi nous vous envoyons beaucoup d'amitiés, à vous et à Mademoiselle Edith, et nos souhaits sincères de bonne santé

Bien affectueusement à vous

Pierre Kropotkine

380 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
25 mars 1899.

Bien cher ami

Hier je vous ai écrit et aujourd'hui je reçois votre bonne lettre qui nous afflige immensément. En voyant vos articles dans le *Aftonbladet* de Stockholm¹ (on me l'a envoyé pour affaires de Finlande), je vous croyais rétabli, et voilà que vous nous dites qu'on vous condamne à l'immobilité ! Pour vous, cela doit être la torture ! Une chose me rassure, c'est que vous devez avoir une force immense de volonté et de résistance, et que votre écriture est si ferme. La force nerveuse est là, et celle-là aura raison de la

maladie. Comme nous voudrions, Sophie et moi, pouvoir vous soigner et vous aider à lutter contre la maladie !

En même temps que je vous écrivais hier, j'ai envoyé votre article à M. Knowles, du *Nineteenth Century* ; vous ne nommez pas, cependant, cette revue et je me demande si je n'ai pas fait quelque bévue en l'envoyant à Knowles. C'est le seul éditeur que je connaisse personnellement. Il y a encore une difficulté. Si Knowles apprend que l'article doit paraître en même temps en français il se peut (c'est d'ailleurs une simple supposition) qu'il fasse des difficultés d'accepter.

En tout cas, dès que j'aurai sa réponse (et je l'ai prié de la donner au plutôt possible) je vous l'enverrai. J'espère qu'il acceptera — l'article est excellent ; tout est nouveau et si bien dit !

Pardonnez-moi, je vous prie, de ne pas vous avoir envoyé le n° de février de l'*Atlantic*. Je faisais en ce moment un article de science pour Knowles (à terme) et j'avais perdu conscience du temps. Je redoutais de ne pas l'avoir envoyé ni à vous, ni à une belle-sœur à Paris et voilà que c'est vrai ! Je m'empresse de vous envoyer l'unique exemplaire (un peu abîmé par Sacha) que nous avons à la maison.

Merci bien pour les bonnes paroles que vous me dites à propos de la Finlande. C'est la psychologie de tant d'entre nous qui avons abandonné la science pour l'action. Vos paroles, écrites au lit, malgré votre maladie, nous touchent jusqu'au fond du cœur.

Tous deux, ou plutôt tous trois, nous vous envoyons beaucoup, beaucoup d'amitiés et de bons souhaits, ainsi qu'à Mademoiselle Edith qui doit être auprès de vous.

Forte et bonne poignée de main, bien cher ami,

Pierre Kropotkine

Je vous écris, interrompu tout le temps. Un vrai hôpital chez

nous : j'ai commencé, Rose a continué l'influenza, et hier c'est Sacha qui a eu son tour.

381 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 28 mars 99¹

Mon cher ami, j'ai peur de prendre votre temps, mais je dois vous écrire quelques lignes pour vous remercier du N° 5 de L'auto-biographie. Croyez moi, vous n'avez pas de lecteur plus attentif — et plus habitué à lire. Je commence à vous connaître et cela me réjouit et vous gagnez tant à être connu. On ne peut pas être plus modeste que vous ne l'êtes dans ce livre, mais il y a dans votre être intime une telle grandezza, que cette lecture fait bien et ouvre des horizons. Ce qui me frappe en vous c'est que vous êtes à la fois un théoricien scientifique de grande valeur et un homme éminemment pratique, un explorateur, un homme qui sait se faire comprendre des hommes sans culture. Cette universalité me fait plaisir comme tout ce qui est très beau.

Vous avez eu une grande vie. La mienne, pourtant si émue, me paraît petite en comparaison. Et d'abord vous avez vu bien plus du monde que moi. Mais vous étiez né dans un grand pays, moi dans un tout petit, vous étiez de naissance haut placé, moi non.

Dans les derniers numéros qui élargissent tant la vue, vous parlez peut-être un peu trop peu de vous-même et trop du pays et de la situation générale. Je voudrais avoir une psychologie bien serrée de votre âme. Je vous admire sincèrement — moi qui admire si peu — je voudrais avoir des confessions encore plus intimes. Je comprends du reste fort bien les difficultés, je ne saurais pas me raconter moi-même, je ne dirais rien. Vous avez donné une solution du problème si difficile.

Je remercie mille fois Mlle Sacha de m'avoir fait donner le seul exemplaire restant. Je me mets sous sa haute protection et

je lui demande : « Faites que je ne sois pas oublié pour les numéros suivants. »

J'ai beaucoup écrit ici au lit. Mais je n'ose pas vous envoyer tant de choses en Danois, pénibles à lire. Ce soir des jeunes gens, hommes et femmes du Slesvig, m'apportent à mon lit une adresse de remerciements très artistiquement faite².

Je vous remercie et vous aime de tout mon cœur.

G. Brandes.

382 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Bien cher ami

Crockham Hill near Edenbridge. Kent
19 avril 1899.

Votre carte¹ nous trouve ici, chez M^{me} Stepniak ; nous nous sommes réfugiés ici après avoir été tous les trois, ou plutôt tous les quatre, malades d'influenza. Tout le monde lui paie cette fois un tribut à Londres.

Immédiatement j'ai écrit à Knowles, lui demandant ce qu'il a décidé au sujet de l'article. Il tient les articles très longtemps, généralement, avant de répondre.

Nous sommes désolés d'apprendre que votre maladie continue toujours. Avez-vous de bons docteurs à Copenhague ? Avec votre immense vitalité, ils auraient dû déjà vous remettre sur pied. C'est terrible en effet, pour vous surtout, de rester toujours couché. C'est si difficile de vous imaginer tranquille, couché, sans activité.

Nous jouissons ici du premier jour de printemps véritable, après cette période de froid et de pluies que nous avons traversée. Notre petit village, de quelques maisons seulement, est perché sur la pente rapide par laquelle les North Downs descendent vers une immense plaine qui va de l'Est à l'Ouest, entre les North et les South Downs (ceux-ci au bord de la mer, de Douvres à Brighton etc.). M^{me} Stepniak vit ici toute seule dans un petit cottage, et

nous campons chez elle. Les vues qui s'offrent ici sont de toute beauté, et nous faisons un ménage nihiliste. Sacha s'est remise en deux-trois jours, Sophie de même, et moi aussi — assez pour faire de la menuiserie dans le cottage, et de longues courses dans les environs, mais encore très paresseux pour écrire.

Dans deux-trois jours je vous réécrirai, dès que j'aurai la réponse de Knowles.

Je ne vous ai pas encore remercié pour votre bonne, bonne lettre concernant les Mémoires. Merci surtout pour la remarque concernant l'élément personnel. Dans cette 8^e partie que j'écris (prison, évasion) je parlerai de moi ; cela manquait, en effet, dans les dernières parties. J'avais tant envie de peindre l'atmosphère que je manquais au caractère de mémoires.

Mille, mille souhaits de rétablissement de la part de Sophie, de M^{me} Stepniak, et bien des amitiés à M^{lle} Edith. De cœur à vous

P. Kropotkine

383 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Bien cher ami

Crockham Hill near Edenbridge. Kent
20 avril 1899.

Voici la lettre que je reçois ce matin de Knowles. Certainement il reçoit 3-4 fois plus d'articles qu'il ne lui en faut pour sa revue, mais il y a évidemment autre chose ; ou bien, rapprochement avec l'Allemagne — fort probable — ou bien le premier paragraphe de l'article contre le gouvernement danois¹ : comme la *XIXth Century* est régulièrement lue par la reine d'Angleterre, — conséquemment . . . J'ai déjà eu une difficulté de ce genre à l'avènement de Nicolas II avec un article sur la Russie, des plus innocents.

J'envoie votre article à M. Percy W. Bunting, éditeur de la

Contemporary Review, mais sans beaucoup d'espoir. M. Bunting est chrétien à outrance. Conséquemment. . . .

Resterait la *Fortnightly*, la plus politique des revues. Mais avec eux je crains de tout gâter par mon intervention. Vous ne sauriez vous imaginer à quel point je suis boycotté en Angleterre. Ne pensez pas que ce soit mon imagination. C'est vrai, rien que la constatation du fait. Voilà, p. ex., mon nouveau livre *Fields, Factories etc*². Le *Times* commence sa revue par ces mots : « P. K. writes extremely well. » Le *D. News* se décide à en donner une revue 2 mois après son apparition lorsqu'on découvre qu'il n'y a pas de socialisme là-dedans. . . . Le *D. Chronicle* (un socialiste) en donne une excellente revue. . . . eh bien, chez Mudie, le grand libraire, qui fait le succès et l'échec des livres en Angleterre, on refuse d'en prendre un seul exemplaire. Un ami russe doit faire du potin pour les forcer à en prendre un exemplaire. — « Nous ne tenons pas ce livre ! »

Aussi, je ne sais s'il ne serait pas mieux qu'en cas de besoin un autre que moi offre l'article à la *Fortnightly*.

Quant à l'*Atlantic* j'ai déjà eu échec avec deux articles — un de Elie Reclus (l'anthropologiste) et l'autre, charmant, superbe, par M^{lle} Garnett, fille du Dr. Garnett du Brit. Museum — ses impressions de Russie³ lors de la manifestation concernant le 'suicide' de Vétrova⁴. Et puis, cela serait si long avec l'Amérique. Il faut publier à Londres.

J'espère vous écrire de meilleures nouvelles dans quelques jours d'ici. En attendant, beaucoup, beaucoup d'amitiés de la part de nous tous.

Pierre Kropotkine

M^{me} Stepniak, Sophie et Sacha vous font beaucoup d'amitiés, et vous disent de vous rétablir au plus vite.

384 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

St Andrews Lodge Boscombe
20 juin 1899¹.
Bromley dès demain

Mon cher ami

Brisé de fatigue, j'ai dû me réfugier pour huit jours au bord de la mer, pour regagner des forces. C'est d'une ville de bains de mer que je vous écris.

Bunting m'a répondu qu'il regrettait n'avoir pu insérer votre article dans le numéro de juin, parce qu'il tenait à faire passer certains articles d'actualité (anglaise) qui se tenaient ensemble. Ce sera pour juillet. Lui et Knowles tiennent toujours à composer leurs numéros d'une certaine façon — je le sais par la *Nineteenth Century* ; et puis, la conférence de la paix²(?) et les affaires africaines absorbent toute l'attention ici³. Il y a huit jours, les correspondants de journaux préparaient leurs malles pour partir pour Pretoria !!

Comment allez-vous, cher ami ? Les inflammations ont-elles cessé ? Un changement de climat ne vous ferait-il pas du bien ? Ici, c'est le grand remède pour toutes les maladies. Dès que quelqu'un commence à languir — on l'envoie changer de climat au bord de la mer. Et, du moins en Angleterre, c'est peut-être ce qu'il y a de mieux. Les villes de bains de mer fourmillent de pensions dans tous les prix. Nous pensons aussi passer six semaines, ou du moins quatre, au mois d'août, soit ici, soit dans l'île de Wight. Ici, c'est la mer et les forêts de sapin — et une chaleur terrible qui me fatigue.

Demain je rentre à Bromley. Pauvre Sacha doit être pendant cette chaleur à l'école jusqu'au 25 juillet, et moi je dois terminer le dernier instalment des mémoires pour l'*Atlantic*, après quoi il faudra compléter ce qui n'a pu paraître dans l'*Atlantic*.

Si vous avez, cher ami, quelques remarques à me faire, quelque conseil à donner, me dire s'il y a à abrégé ici ou à augmenter là,

— faites-le, je vous prie. Vous me rendrez un grand service. Je vais juste commencer la révision de tout le manuscrit imprimé, raconter plus longuement ma vie au Corps des Pages (émeutes scolaires, développement personnel), puis en Sibérie (voyages en Manchourie au Nord etc.) et ensuite ma vie en Europe que j'ai dû condenser beaucoup pour ne pas prendre plus de 11 numéros de l'*Atlantic*.

D'une de vos lettres précédentes je retiens l'avis de donner plus de place à l'élément personnel, je vais tâcher de le faire. Toute autre remarque que vous ferez — sera la bien-venue. Faites-la aussi dure que vous voudrez — je ne vous en serai que d'autant plus reconnaissant.

Comme je serais heureux de recevoir de vous un mot annonçant que vous êtes rétabli ! Meilleurs vœux et meilleures amitiés

Pierre Kropotkine

385 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 24 juin 99

Bien cher ami ! (un des rares hommes qui honorent un pauvre être en l'appelant ami) comme je vous suis reconnaissant pour toutes vos bontés et quelle honte j'ai en vous ayant fait tant d'embarras !

Me voilà guéri. Depuis 14 jours je suis hors de mon lit, je sors, je vais en voiture, je marche (seulement comme le Colonel Picquart — nous sommes comme cela nous autres héros — je descends les escaliers avec assez de difficulté ; après six mois de tranquillité absolue les genoux refusent un peu leur service). Ainsi, cher ami, ne vous occupez plus de ma pauvre santé, je vous ai assez ennuyé avec elle. J'irai d'abord un peu à la campagne ici, puis je vais voyager, peut-être bien que je pourrai venir vous revoir. Seulement pour le moment je ne puis rien décider, un peu

grisé comme je suis par le retour de la vie. Et on m'appelle de quatre ou cinq pays. Mais j'espère venir à Paris et de là chez vous.

Comme vous je suis pour le moment accablé de travail et de lettres. Dans 3 jours 81 lettres et livres et journaux par la poste. C'est énorme et rend la vie impossible.

J'envoie ci-joint à Mademoiselle Sacha 23 portraits de ma laide physiognomie depuis l'âge de 3 ans jusqu'à maintenant¹.

J'ai fait expédier mon livre sur Ibsen en Anglais² (pour Madame Kropotkine) à vous, j'espère qu'il est arrivé et que Madame daignera me lire. Le livre est petit.

Quant à vous, mon cher et grand ami, je vous écrirai dans quelques jours quand j'aurai relu votre autobiographie car je veux écrire sérieusement.

Aujourd'hui je dirai seulement : Vous êtes le plus charmant en parlant de votre enfance, de la campagne, des vôtres, de votre frère surtout. Vous parlez trop peu de vous-même, de votre développement intime. Quelquefois c'est comme si l'on lisait un œuvre d'histoire. Par exemple. Sans être Rousseauiste ou indiscret vous pourriez bien trahir que pour vous aussi, bien que vous êtes un chaste, il a existé deux sexes. Vous ne parlez pas même une seule fois d'une jeune fille ni d'une jeune femme qui vous ait fait une impression. Vous ne devez pas au monde des confessions trop intimes, mais il y a une ornière à chaque côté de la route, n'est-ce pas ?

Je trouve qu'on vous ait donné trop peu de place dans la Revue. Comment pourrez vous raconter votre vie en 11 numéros ? Je vous prie, donnez-vous du temps ! Vous n'écrirez votre vie qu'une fois et vous avez eu une vie plus riche, plus grande, plus mouvementée que les 99/100 des hommes. Et je dis trop peu : vous êtes un de dix mille.

Bien à vous

G. B.

386 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

16 Grosvenor Road
Broadstairs, Kent
9 août 1899.

Bien cher ami

Il y a bien longtemps que chaque jour je me propose de vous écrire. Mais d'abord c'était un travail acharné pour arriver à temps avec mon manuscrit, puis diverses petites aventures. Enfin nous voilà installés pour 3-4 semaines au bord de la mer, dans une petite ville, — entre Margate et Ramsgate — Broadstairs, un vrai paradis pour les enfants, et avec une belle brise fortifiante sur les rochers. Une mer admirable.

Je vous ai envoyé le 10^e instalment ces jours-ci, et sous peu j'espère vous envoyer le 11^e. C'est tout ce qui paraîtra dans l'*Atlantic Monthly*. Maintenant je travaille avec acharnement pour écrire la matière de 4 instalments (environ 40,000 mots ou 65 pages de l'*Atlantic*) en plus, pour le livre.

Octobre est la principale saison pour les livres de fond, aussi bien ici qu'en Amérique, et les éditeurs américains (Houghton, Mifflin) et anglais (Smith, Elder et Co.) m'ont forcé d'accepter l'obligation d'avoir tout le livre prêt pour le 15 septembre. C'est très regrettable; mais il fallait l'accepter. Me voilà donc forgeant le MS. avec toute l'assiduité possible.

J'ajoute une 15^{me} de pages (*Atlantic*) à ma jeunesse pour raconter plus sur mon développement à cette époque, nos révoltes (comiques) etc. (l'homme est fait à 18 ans).

Puis, je pense ajouter autant à la partie Sibérie, et deux fois autant à ma vie en Suisse et en France, Clairvaux et le reste que j'ai dû horriblement comprimer dans le onzième fascicule.

Votre remarque est si juste! En effet dans les dernières parties ça se lit comme histoire; les détails personnels manquent, et je tâche de remplir cette lacune.

Quant à la vie personnelle et les femmes que j'ai rencontrées —

ah, cher ami, si j'avais le talent de Goethe je l'aurais fait ; mais je crains de manquer du talent nécessaire pour faire une chose si difficile. J'ai rencontré ma Fredericka, j'ai trouvé dans mon chemin une femme d'un type si compliqué, si compliqué que dans toute la littérature européenne je ne trouve pas de type pareil, et enfin j'ai trouvé beaucoup de bonheur avec Sophie. — Mais, cher ami, comment dire tout cela ? Il faudrait créer des types et je ne m'en sens pas la force. Un jour, peut-être, j'essaierai. Mais je n'y réussirais pas maintenant. Je préfère laisser ce côté intime absolument en blanc pour le moment, quête à y revenir un jour.

Mon éditeur anglais a voulu une préface à mon livre ; et c'est vous que je viens prier humblement, avec toute amitié, d'en écrire une. Personne ne pourrait le faire comme vous pouvez. Et pour moi, paraître, dans un genre absolument nouveau pour moi, sous vos hospices, serait un immense plaisir. N'importe quoi que vous direz — deux pages ou trente — est sûr d'être si vrai, si juste et si profond, que personne ne peut le faire comme vous. Je sais comme votre temps est pris, je sens que je ne devrais pas abuser de votre bonté — et vous voyez que je le fais néanmoins. Le désir d'avoir quelques mots de vous, qui m'avez tellement encouragé à écrire, l'emporte sur toutes les autres considérations.

Sophie a reçu *Ibsen* et vous en remercie infiniment. Ne lui en voulez pas trop d'être si lente à vous écrire. Elle a travaillé comme un petit nègre avant notre départ ici, partie pour la maison et pour Sacha, partie pour un petit article de revue. Elle ne veut vous écrire qu'après avoir joui de la lecture¹.

Tous les trois nous vous envoyons, à vous et à M^{lle} Edith, beaucoup, beaucoup d'amitié et surtout nos meilleurs vœux de bonne santé et beaucoup d'affection

Bien à vous

Pierre Kropotkine

387 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.Viola. Bromley. Kent
11. Septembre 1899.

Bien cher ami

Mille mercis de tout cœur pour votre bonne lettre et pour votre bonne, amicale promesse d'écrire une préface¹. Pardonnez votre ami de ne pas vous avoir remercié plus tôt. Voilà un mois que j'ai travaillé sans démorde, comptant toujours que dans deux-trois jours je pourrai remettre à mes éditeurs le 3^e quart, que je devais leur remettre il y a huit jours — et ce n'est fait qu'aujourd'hui !

L'impression du volume a commencé à Londres, et je vous envoie les deux premières feuilles. Je vais m'occuper à ce que vous ayez tout ce qui a paru dans l'*Atlantic*. Mais les éditeurs demandent à avoir le manuscrit — en Amérique, — pour le 1^{er} octobre, ce qui ferait que le manuscrit devrait leur être envoyé le 23 septembre. Ceci serait, je pense, absolument impossible. Mais le 10 octobre ils doivent avoir le tout composé pour le mettre sous presse.

Comment préférez-vous écrire ? en anglais ou en français ? Si vous l'écrivez en français je ferai une traduction anglaise très soignée qui sera revue par mon ami Heath — il a révisé tout mon manuscrit anglais.

Je suis désolé d'avoir à vous presser. Mais le livre doit paraître le même jour en Amérique et ici (pour les droits d'auteur) et cela doit avoir lieu en octobre. Et la poste prend toujours 7-8 jours de Londres à Boston.

Nous avons été si heureux de savoir que vous avez pu aller vous reposer un peu en France. Malheureusement la France en ce moment, est triste à voir. Vous ne sauriez imaginer la mauvaise impression produite ici par le verdict de Rennes². Samedi, à 7 heures je suis allé à la gare chercher les journaux. Le verdict

venait d'arriver. « Acquitté ? » je demande au vendeur de journaux. — « Non, dix ans ! Les gredins ! » Et comme ça partout. Tout Bromley en parlait dans les rues avec fureur. Et notre ville est bien conservatrice ! Aux théâtres, aux music halls, on a sifflé toute allusion aux militaires français. Dans les églises — shocking ! — on a applaudi les pasteurs qui ont flétri le verdict avec fureur . . .

Comment va la santé ? Vous sentez-vous bien rétabli ? Ce sera un si grand plaisir pour nous de le savoir.

Je vous écris toujours à St. Germain, sans être sûr que vous n'êtes pas déjà en Normandie.

Sophie vous envoie de bonnes, bonnes amitiés. Sacha est chez M^{me} Stepniak à la campagne. Louise Michel est venue la remplacer. Fortes amitiés, et chaleureux désirs de bonne santé

Votre

Pierre Kropotkine

388 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Grand Hotel
Bagnoles-de-l'Orne
l'Orne, France
le 14 Sept. 1899

Mon cher ami

Deux mots seulement pour vous remercier de votre bonne lettre et vous dire où je vais. Car j'ai aujourd'hui trop de travail de toute sorte.

Fiez-vous à moi. Aussitôt que je me suis débarrassé du travail le plus pressant je serai à vous ; j'écrirai la préface et vous l'aurez en juste temps. Je ne suis pas en état de l'écrire en Anglais, je pourrai l'écrire en Allemand ou en Français et vous la traduirez.

Je n'ai pas encore reçu les feuilles que vous m'annoncez.

Bagnoles de l'Orne est l'endroit classique pour la cure des phlébites. Il n'y a pas ici un être humain joli et bien portant.

D'affreuses vieilles bouffies et des Messieurs, qui marchent à peine, voilà la population. Comme j'ai un faux-semblant d'excellente santé, j'ai l'air d'être le seul être vigoureux de l'endroit. Je prends des bains chauds et je bois l'eau miraculeuse. Je suis malheureusement de nature un peu sceptique.

Les journaux français aboient après moi, une quarantaine à la fois : je suis un infâme calomniateur et Dreyfusard, je suis l'homme qui hors de France a été le premier à dire que Dreyfus est innocent — cela s'appelle Une infâmie. Les pauvres Français sont dans une décadence telle et tellement rapide que je ne l'aurais pas cru possible dans ma jeunesse. Quelle presse cette presse française, quels bandits ces journalistes ! Les assassins sont des gentlemen en comparaison.

Dites mes meilleurs sentiments à Madame Kropotkine.

Je suis votre fidèle

Georges Brandès.

389 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
17. Septembre 1899.

Bien cher ami

Mille mercis pour votre bonne lettre. Je craignais qu'avec mon retard j'avais perdu vos traces.

Cela doit être bien triste de vivre en compagnie de malades comme vous les décrivez. Mais, quelle variété de types de la « belle France » vous devez voir autour de vous ! Quels matériaux humains ! Je suis sûr que tous ils sont anti-dreyfusites, anti-sémites et anti-tout-ce-qu'il y a d'honnêteté et de bon sens dans l'humanité. La presse nationaliste est ignoble. Et ce qu'il y a de plus triste — ce qui personnellement m'afflige le plus — c'est que l'âme de ce détestable mouvement est Rochefort, dont on ne peut plus lire le journal¹ sans indignation.

Une seule chose me rassure concernant la France ; c'est que dans d'autres pays des injustices tout à fait semblables sont commises, mais que jamais une poignée d'hommes sans influence n'aurait réussi ailleurs à obtenir même le peu qu'ils ont obtenu en France. Si vous voyiez le militarisme grandissant ici — toute la presse soutenant Chamberlain pour avaler le petit Transvaal, l'impérialisme croissant, le militarisme triomphant — vous en seriez aussi écœuré.

Après-demain j'envoie en Amérique la fin de mon manuscrit. Il a fallu malheureusement le faire avec moins de loisir qu'il n'eût fallu.

Je n'ajoute aux derniers chapitres rien de bien important : les prisons et leur influence démoralisante sur les prisonniers ; un chapitre très comique sur les mouchards et quelques-unes de leurs aventures ; et par-ci par-là quelques pages pour mieux éclaircir la position des anarchistes.

Quant à ces dernières 12 années que j'ai passées en Angleterre, c'est si récent, c'est si difficile de prendre une position impartiale vis-à-vis des hommes du mouvement socialiste, que je me borne à donner un court aperçu. Comment faire pour que vous puissiez jeter un coup d'œil sur ces additions, quand il faut envoyer votre préface à temps en Amérique ?

Je vous envoie pour le moment les chapitres VI, VII, VIII et IX. Vous avez les chapitres X et XI (j'entends les instalments de l'*Atlantic Monthly*) ; et je vous envoie aussi les bonnes feuilles 3 à ² ; elles se suivent très rapidement et dans quelques jours vous aurez ainsi les bonnes feuilles de tout le 1^{er} volume (chapitres I à V dans l'*Atlantic*).

Hier j'ai vu Madame Stepniak qui me charge de vous faire beaucoup d'amitiés. Sophie et Sacha font de même.

Meilleurs vœux de bonne santé.

Bien cordialement à vous

P. Kropotkine

390 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Bien cher, bon ami

Viola. Bromley. Kent
3 octobre 1899¹.

Comment vous remercier de toute la peine que vous avez prise avec cette préface, et comment vous remercier pour la préface elle-même ! J'y vois tant de cette légère, délicate touche qui ne vient que de l'amitié, que l'amitié seule pouvait dicter. Seulement, vraiment je ne sais pas trop comment je pourrai faire marcher ma plume pour traduire les comparaisons que vous faites. Je n'en conclus qu'une chose — que chaque vie humaine, si elle est racontée simplement, sans prétention à de la psychologie à outrance, ou même sans aucune prétention à de la psychologie — qui ressort d'elle-même, vaut un roman. En lisant votre préface je me suis cependant fait un reproche : celui de ne pas avoir assez fait ressortir le sentiment de haine : contre les institutions, contre la bourgeoisie comme corps. Car sous ce rapport je suis haineux. —

Quand je pense au temps que la préface vous a pris, et que ce temps vous l'avez pris sur votre repos et sur celui que vous alliez donner à M^{lle} Edith, la honte me monte au visage. J'en suis tout honteux devant votre chère « enfant », comme vous dites, et je lui demande, je l'implore de me pardonner. Et puis — surtout à Paris où il y a tant à voir, à respirer, à vivre, revivre dans le passé et dans l'avenir.

Sophie vous envoie mille et mille remerciements et bonnes, bonnes amitiés à vous deux. Sacha a avalé son déjeuner en deux minutes et était déjà partie pour l'école quand votre lettre est arrivée.

Bien fraternellement à vous, cher ami

Pierre Kropotkine

Il y a un passage que je vous demanderai la permission de changer.

Dans les *Addenda* je parle de la naissance de Sacha : Je raconte la mort de mon frère et je dis :

« Une ombre noire se projetait sur notre cottage, lorsqu'un éclair de joie vint la fendre, dans l'apparition d'un petit être — une fille — qui porte le nom de mon frère. Et aux cris de ce petit être sans défense, je sentis des cordes tout à fait nouvelles vibrer dans mon cœur. »

Peut-on changer ce que vous dites, comme cela : — *Dass er Vater und sogar ein sehr zärtlicher Vater ist, betönt er nur in einigen Zeilen, bei der Kürze mit welcher er die letzten 16 Jahre seines Lebens (in einigen Zeilen) zusammenfasst.*

Je me mets de suite à traduire.

391 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Brighton 3 novembre 1899¹.

Bien cher ami

Mon adresse reste toujours
Viola. Bromley. Kent.

Pardonnez-moi, je vous prie, de ne vous avoir pas écrit tout ce temps-ci. Tout le temps j'ai travaillé comme un nègre aux épreuves, et aussi à l'Index alphabétique qui m'a pris plus de temps que je n'avais pensé lui donner. Enfin, me voilà depuis trois, quatre jours à Brighton, essayant de me débarrasser d'une bronchite, et hier seulement j'ai signé les dernières épreuves. Je vous envoie celle de la Préface, pour laquelle, cher ami, je ne sais trop vous remercier. Tous la trouvent si bien, et les éditeurs en sont enchantés. Dites-moi je vous prie, à quelle feuille ai-je interrompu les envois des épreuves, et je vais vous les envoyer, si vous y tenez. J'ai tout à fait perdu le compte et ne sais plus quelles feuilles vous ont été envoyées et quelles feuilles — pas encore.

Le livre ne paraîtra que le 15 de ce mois. Mais il est presque sûr de subir un fiasco. Tout ici est à la guerre². On s'imaginait faire une promenade militaire à Pretoria — et voilà que l'on ne subit

que des défaites. L'amour-propre est blessé ; ensuite on a tant de blessés et tant de veuves et d'orphelins que l'argent va là-bas et les livres ne se vendent pas du tout s'ils ne sont pas de la vantardise Impérialiste. Ces pauvres Boers savent se défendre. Leurs pertes sont très grandes, paraît-il, mais cela ne les arrête pas. C'est autre chose de se battre avec une nation, armée, qu'avec des tribus sans armes ni canons, en Asie !

Je vous envoie aussi une revue de votre livre sur Ibsen par notre ami Edward Garnett³ — fils du Dr. Garnett, du British Museum. C'est un charmant jeune Anglo-Irlandais, qui a corrigé mon anglais dans la traduction de votre Préface. Il m'a prié de vous envoyer son article et de vous transmettre. . . . « please convey to Brandes my interest in his work and tell him some day I should like to write some literary letter for the Continental Press describing the real state of Art and Literature in England, also the main Life currents over here. »

Il ne connaît personne dans la presse continentale et serait enchanté si vous pouviez le mettre en relations avec quelques éditeurs de revues.

Vous verrez vous-même par cet article comment il traite l'art anglais.

Comment allez-vous ? Comment va votre santé depuis que vous êtes de retour chez vous ? J'espère, cher ami, que vous êtes revenu tout à fait guéri et en parfaite santé. Ce sont nos souhaits que nous vous envoyons tous les trois avec beaucoup, beaucoup d'amitié

Bien cordialement à vous

Pierre Kropotkine

Sophie et moi envoyons mille amitiés à Miss Edith. — Pendant ces dernières 3 semaines nous avons eu la visite de ma vieille,

bonne excellente amie, ma belle-sœur dont je parle dans mes Mémoires, qui fut l'âme de mon évasion. Nous avons été si heureux de la revoir.

Je retourne dans deux jours à Bromley.

392 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 7 Novembre 99

Mon cher ami

C'est bien déplorable que ce beau livre ne paraîtra pas à une heure plus propice. Néanmoins le sort d'un livre ne se décide pas dans le premier mois après son apparition et vous aurez sans aucun doute le succès mérité. Ma préface n'est nullement digne du livre, mais je devais l'écrire très vite comme vous savez. Je vous l'envoyais cette semaine en Danois¹; une traduction Allemande a paru hier à Vienne dans la Revue *Die Zeit*.

Dans la traduction anglaise se trouve malheureusement une erreur typographique page VII ligne 18 *political* au lieu de *poetical*.

J'ai votre ouvrage en épreuves jusqu'à la page 224 du second volume. Je vous prie instamment de me faire parvenir le reste.

J'ai fait une visite à Mlle Sellers², et elle viendra un de ces jours chez moi.

Cher ami, c'est bien drôle que précisément comme je déclare ne pas être de votre avis quant à la vulgarisation, j'agis tout à fait comme vous. Je ne parviens à écrire rien, parce que je retravaille tout ce que j'ai écrit pour l'édition populaire de mes écrits (j'ai à présent pas moins de 6000 abonnés). Hors de cela j'ai les épreuves de 3 volumes des *Grands Courants* qu'on imprime à Leipzig, 1 volume d'essais réimprimé à Francfort³, 3 volumes des *Grands Courants* imprimés à Londres pour la première fois, et ces 30 volumes en Danois. Et ce ne sont pas des épreuves seule-

ment mais je retravaille tout ; j'ajoute des chapitres entiers par-ci, par-là.

J'ai lu l'article du jeune Garnett, si sévère pour les Anglais ; il a la sévérité de la jeunesse. Les Revues que je connais sont les Revues scandinaves mais ils paieront trop mal pour un Anglais, comme ils doivent payer le traducteur. Encore il y a cette circonstance qu'il ne connaît pas du tout ce que sait ce public, et on ne peut pas écrire pour un public abstrait ; il faut savoir ponctuellement, où est le public, ce qu'il sait et qu'il ne sait pas.

On me montre ici une invitation à l'abonnement pour 20 volumes des différentes littératures choisis par le père du jeune homme, notre ami Richard Garnett⁴. Il m'avait choisi pour représenter le Danemark⁵ donc je dois lui en être reconnaissant. Seulement le livre *Impressions of Russia* qu'il a préféré⁶ est une des choses les plus faibles que j'ai fait (comme je ne connais ni la langue Russe ni le peuple Russe) et la traduction faite par un Américain⁷ qui passait six semaines à Copenhague parce que sa femme s'était cassé la jambe, est plus faible encore. Il ne savait pas le Danois. De Chevtschenko j'avais écrit : il a été influencé par les vieux duma's (chansons populaires cosaques). Il traduit par père Dumas. L'invitation à l'abonnement était accompagnée d'une courte biographie des écrivains. Il m'a un peu blessé qu'il y a raconté sur moi cette circonstance qu'en 1883 des Danois m'offraient 4000 couronnes (220 livres Sterling) pour dix ans, si je voulais revenir en Danemark⁸. Je suis bien le seul écrivain, dont les revenus (passés) sont indiqués. Que diable cela regardait-il les Anglais combien j'ai à dépenser par an ! Cela doit être transcrit après quelque vieux dictionnaire Allemand. Mais cela m'irrite. Je ne peux pas me louer d'avoir mené une vie mouvementée comme la vôtre ; mais vraiment il m'est arrivé des choses plus intéressantes et remarquables que ces revenus ; et c'était

presque la seule chose qui fut racontée sur moi. Je connais toute l'amabilité et toute la finesse du docteur Garnett ; autrement je ne serais pas étonné. Peut-être qu'il a regardé cela comme une espèce d'honneur pour moi. Mince honneur !

Je suis comme vous profondément attristé de cette guerre. L'Angleterre fut le dernier pays qu'on pouvait regarder sans être tout à fait dégouté, et à présent il n'y a pas un point de lumière en Europe. Quelle triste fin de siècle ! Comme tous les espoirs sont déçus qu'on nourrissait dans sa première jeunesse !

Edith s'est bien amusée à Paris, elle voyait des hommes célèbres, Clemenceau, Picquart etc. Picquart lui a même fait cadeau de son portrait.

Je voudrais vous envoyer mes œuvres complètes. Mais comme je sais que vous ne pouvez pas assez de Danois pour les lire, j'aime mieux les garder.

Ma santé paraît rétablie, je travaille dix heures jusqu'à 12 heures par jour.

Vous ne devez pas vous attirer des bronchites. Je veux espérer que vous soyez guéri.

A vous, à Madame, à Sacha de tout cœur

votre

G. B.

393 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
22 novembre 1899.

Bien cher ami

Pardonnez-moi d'être en retard pour vous envoyer mon bouquin, ainsi que les épreuves. Après avoir fini avec les épreuves du livre j'ai dû plonger de suite dans la *Recent Science* pour le *Nineteenth Century*. L'article devait être prêt le 20, et il fallait économiser chaque 5-6 minutes pour arriver à temps. C'est un

travail assommant, puisqu'il faut trouver, lire et digérer je ne sais combien de livres et d'articles séparés avant d'écrire quelques pages. La table, les chaises, l'établi de menuisier plient autour de moi sous le poids des livres entassés. Un vrai déménagement. Enfin, hier l'article était prêt et je respire comme après une évasion. — Mais vous, cher ami, comment est-il possible que vous puissiez mener de front tant de travaux ! Les épreuves déjà sont capables d'absorber le cerveau, mais vous ajoutez, dites-vous, des chapitres et ce que vous ajoutez est sûr d'être aussi beau, comme pensée et comme forme, que le reste. Jamais, jamais de ma vie je ne serais capable de mener tout cela de front.

Ce que vous dites de la notice biographique de Garnett nous a simplement révoltés. C'est comme ça ici. En relevant ce fait, Garnett a cru faire de vous le plus grand éloge. L'anglais n'est nullement avare. Tout le contraire. Mais s'il peut prouver la vertu de quelqu'un par son désintéressement aux £ 0000 — dont la forme même, écrite ou imprimée, exerce une fascination sur l'esprit moyen anglais — même Garnett ne pouvait manquer de le faire.

Je vous expédie aujourd'hui mon livre. Il contient quelque chose de vous ailleurs que dans la préface. J'y vois les traces de votre encouragement et de vos remarques. Pour la préface, cher ami, je vous remercie de tout cœur. Elle a été déjà publiée à Vienne. Je voudrais bien pouvoir envoyer un exemplaire à M^{lle} Edith, mais hélas je ne dispose du tout au tout que de 5 exemplaires. Deux vous sont envoyés directement par l'éditeur anglais, et deux d'Amérique. En Amérique le livre paraîtra 8-10 jours plus tard que le 15.

Et je me mets immédiatement à *L'Entre-Aide*. Ce sera un livre que j'aime. Rien qu'une introduction sera ajoutée aux articles parus dans la *XIX Century*¹. Puis un livre sur l'Individu et la

Société², un sur la Russie³ — et le Supplément de l'*Encycl. Britannique* — les diverses parties de la Russie. —

De tout cœur à vous

Pierre Kropotkine

Sophie et Sacha vous envoient bien des amitiés ainsi que nous trois à M^{lle} Edith. —

394 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Viola. Bromley. Kent
2 décembre 1899.

Cher et bon ami

Encore une fois je dois commencer par vous prier de pardonner votre impardonnable ami ! Après les Mémoires, finis au dernier moment — si tard qu'en Amérique on a dû reculer l'apparition jusqu'au 22 — j'ai dû faire à toute vapeur un article de *Recent Science* que M. Knowles exigeait pour le n° de décembre. Météorites, Comètes, il a fallu digérer tout ça et le raconter. J'arrivai 2 jours avant l'apparition de la Revue. Il faut avoir leur admirable organisation des imprimeries, où l'on compte le temps par minutes et même par secondes (tant de secondes pour telle mise en page), pour faire ces tours de force.

Après cela — que l'on me mette en pénitence et je ne saurais pas raconter tout de même comment 4-5 jours (un — jour de naissance de Sophie, — et vous voyez Sacha, très affairée, très excitée, m'emmenant à Londres la veille, etc.) comment 4-5 jours se sont passés, avec nombre d'amis tout le temps, venus nous voir dans notre tanière, — des amies d'Amérique¹, d'autres sortis de prisons anglaises, etc. !

Enfin — je vous écris, d'abord pour vous remercier infiniment des soins que vous prenez pour l'édition danoise et même allemande². Kampffmeyer me dit qu'il vous a aussi tourmenté. Mais comment trouvez-vous le temps pour écrire toutes ces lettres ? . . .

Meilleurs remerciements, cher ami, pour tout cela. . . autrement j'allais conclure avec Lutz³. — La somme que l'éditeur danois se propose de payer est certainement la bien-venue⁴. Mais êtes-vous bien sûr que la traductrice sera tout à fait bien payée ? C'est elle qui fera le livre danois. Et s'il le faut, — prélevez sur les honoraires proposés à l'auteur pour que la traductrice soit payée bien d'abord. —

J'étais incertain de mes mouvements, ayant grande envie d'aller passer 8-10 jours à Londres, près du British Museum, pour lire. Je n'ai rien lu depuis deux ans, et pour aborder l'Individu et la Société il faudrait lire. C'est pour cela que je n'ai pas encore écrit à Madame Slott-Møller⁵ : jeudi j'aurais été à Londres, n'était-ce des amis venus soudain avant-hier et hier. Je vais écrire aujourd'hui à M^{me} S.-M., pour nous entendre à ce qu'elle vienne passer ici quelques heures ensemble.

Ici — comme partout, d'ailleurs, en temps de guerre — le jingoïsme fait ravage. On vient de forcer Morssingham et d'autres, plus ou moins de nos amis, de quitter la *Daily Chronicle*, parce qu'elle a osé « insulter l'armée » en publiant les récits véridiques des tueries à Elandslaagte⁶. Je connais personnellement le correspondant, — très « patriote », mais aussi homme de cœur. C'est le triomphe, le déchaînement des instincts inférieurs, la domination de la partie la moins sympathique de la nation — la moins anglaise partie de l'Angleterre ; car le chauvinisme, qu'y a-t-il de plus international ? Tout change en ces moments, jusqu'au langage, qui devient abject.

Fortes amitiés de la part de nous trois

De tout cœur à vous

Pierre Kropotkine

Les revues anglaises des Mémoires sont toutes sympathiques —

mais insignifiantes. J'attends ce qu'en diront le *Manchester Guardian* et le *Scotsman*. Ils ont quelquefois de la critique littéraire.

395 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Viola. Bromley Kent
21 juin 1900¹.

Très cher ami

Je ne saurais vous dire, combien il nous a été pénible d'apprendre par M^{lle} Ellen Key, que de nouveau vous étiez malade. Je ne peux m'imaginer sans douleur — et je me l'imagine tout le temps — vous, couché, forcé de rester immobile, alors que le cerveau travaille et la vie veut jaillir par tout votre être. Kellgren, le fils du fameux docteur suédois, est venu nous voir il y a quelque temps et il nous a parlé longuement de la méthode de son père, — l'excitation des nerfs correspondants par un léger attouchement. On dit qu'ils font merveille, et il semble y avoir du bon, du rationnel, dans leur méthode. N'y aurait-il pas à essayer quelque chose de ce côté ? Le jeune Kellgren est maintenant en Suède, près de Göteborg, à deux pas de vous. Je suis sûr que s'il croyait pouvoir vous aider, il irait de suite vous voir. C'est un charmant jeune homme. La médecine anglaise ne vaut pas grand'chose ; les jeunes, qui cherchent de nouvelles voies, peuvent des fois tomber sur de bonnes idées. Peut être, Kellgren en serait un. L'idée de vous savoir malade me peine tellement que j'y pense tout le temps.

Je ne saurais trop vous remercier pour nous avoir fait faire la connaissance de M^{lle} Key. Sophie, M^{me} Stepniak qui était avec nous ce jour là, et moi, nous en sommes ravis². En quelques moments nous étions amis. Elle m'a envoyé ses *Essays* en allemand³. J'ai travaillé comme un nègre — les nuits blanches — ces jours-ci, sur un article pour le *XIXth Century* et je n'ai pu lire que quelque chose par-ci par-là — surtout dans *Ein Abend auf dem Jagdschloss*⁴. C'est beau, c'est plein de grandes idées ; c'est ce qu'il y a

de mieux dans vous, dans Elisée Reclus, dans Tourguéneff, dans le nihilisme, dans les meilleures femmes russes — le fond commun des meilleures idées du siècle — qui parle en elle ; et comme c'est bien dit ! Quel beau type de femme elle représente ! Ce que les meilleures sentent elle l'a dit, sous une forme qui vivra. Elle a promis de nous revoir à son retour dans quelques semaines.

Monsieur Jacob Hegel vient de m'envoyer la traduction danoise des Mémoires⁵. L'édition et la reliure sont de toute beauté. Je n'ai lu que 2-3 pages du commencement, et la traduction me semble très belle. C'est tout à fait le caractère de l'original.

Je lis aussi en ce moment les épreuves de la traduction allemande — très bonne, ce me semble⁶. Mais je ne peux juger que de l'impression générale du style.

Comment va la publication de vos Œuvres ? Il faut — absolument il le faut — qu'on fasse en Amérique une édition complète en anglais⁷. Et si je vais l'hiver prochain en Amérique⁸ — c'est possible — je ferai une propagande de toutes mes forces pour que ce soit fait. Il y a quelque temps j'avais relu *Moderne Geister*⁹, et je voudrais que tout ce que vous avez écrit fût entre les mains de tous — accessible à chaque jeune homme, chaque jeune fille. Car, cher, très cher ami, la réaction nous envahit de tout côté, les grandes inspirations faiblissent, sous le nom d'individualisme le sot, étroit, absurde égoïsme du bourgeois des temps de Louis-Philippe — non, du Directoire — renaît. La littérature russe, peut-être la plus sensitive et la plus impressionnable de toutes, s'en ressent et s'en lamente. Quant à l'Angleterre, elle est heureusement divisée en deux camps. Mais le camp de l'« enrichissons-nous » est simplement ignoble. Il n'y a qu'une consolation : c'est que du moment où ils ont mis le masque bas, ils apparaissent dans toute leur laideur. —

Sophie, M^{me} Stepniak, moi et même Sacha, vous envoient

beaucoup, beaucoup de tendre amitié et souhaitent de tout cœur un rapide rétablissement.

De tout cœur à vous

Pierre Kropotkine

396 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Horn bei Bremen
19 Août 1900

Cher et fidèle ami

Bien merci de la bonne lettre et pardonnez que j'ai laissé passer deux mois sans y répondre. Vous savez combien je vous aime.

Oui, j'ai été de nouveau fort malade — ma maladie est de celles qui reviennent toujours — j'ai passé quelques mois à l'hôpital à Copenhague ; on m'a bien soigné, les gardes-malades (jeunes filles intelligentes et bonnes) m'ont gâté¹, et j'ai guéri — pour quelque temps. J'étais en Hongrie, où l'on m'avait invité, je devais voir toutes les domaines de l'état, le ministère mettait tout à ma disposition, et les maires ont reçu l'ordre de venir me prendre aux gares en voitures attelées de six chevaux — le rêve de ma vie SIX chevaux quand — pour me punir de la vanité terrestre — la maladie revenait et je dus partir pour Copenhague et l'hôpital. Vous avez peut-être vu la campagne que la presse Allemande a menée contre moi, parce que j'avais dit à Budapest : Je me sers de la langue allemande, bien que cette langue n'est pas votre langue favorite, ni la mienne². Jamais le nationalisme n'a été si fou dans tous les pays du monde.

J'ai passé quelques semaines ici chez un ami, peintre et poète, chez qui je suis souvent depuis 18 ans ; il s'appelle Arthur Fitger, et nous sommes amis malgré notre nationalité différente³.

Je suis bien content, que Ellen Key vous a plu et aux vôtres aussi. Elle a été bien heureuse de faire votre connaissance. Son être — c'est l'enthousiasme le plus pur et un amour de la vérité

à toute épreuve. C'est une femme extrêmement courageuse. D'après moi par esprit d'opposition elle est quelquefois erronée dans ses idées. Ainsi elle donne tous les torts à la Suède dans le conflit avec la Norvège. Ces Norvégiens avec leur vanité nationale absolument insupportable et idiote lui plaisent par doctrine.

Cher ami, je dirais en Allemand « verehrter Gönner », ne pensez pas à rendre mes pauvres écrits connus en Angleterre. Je doute, qu'ils plairont. Mais en tout cas l'éditeur Heinemann prépare une édition des six volumes *Hovedstrømninger*, et nous verrons si cela réussira⁴. Vous savez, qu'enfin je triomphe dans la Scandinavie ; l'édition populaire de tous mes écrits (une trentaine de volumes) a 6000 abonnés.

Je me souviens toujours du jour où je vous ai fait visite à Bromley. Je vois — bien que je ne les ai vues que cette seule fois — Madame Kropotkine et la petite Sacha, qui dit « Free Russia — it is Russia, as it ought to be ». Nous nous reverrons, j'espère. Malheureusement je suis un peu découragé. Je voulais aller en Islande avec les étudiants danois⁵ qui me voulaient comme une espèce de chef, les médecins me l'ont défendu. Trop m'est défendu.

Je vous aime de tout mon cœur

Georges Brandes.

Je suis demain à Copenhague.

397 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
23 novembre 1900

Très cher ami

Votre petite carte, m'annonçant que vous allez bien et travaillez avec ardeur¹, m'a fait plus de plaisir que toutes les longuissimes lettres. J'en suis si heureux, cher ami, et je vous vois d'ici abattant fièvreusement votre besogne et vivant dans elle ! — J'ai aussi beaucoup travaillé récemment, mais sur des choses fort in-intér-

essantes — Encyclopédie Britannique, Recent Science, etc., plus quelques petits écrits seulement sur les choses qui m'intéressent.

Imaginez-vous, je vais faire de la critique littéraire ! plutôt sociale, d'ailleurs que littéraire, — la littérature russe n'étant que le champ et le prétexte. Un cours sur la littérature russe moderne, à Boston, pour l'Institut Lowell. Cela devait se faire en décembre, mais n'étant pas prêt j'ai obtenu un sursis — jusqu'en février. Les héros de Tourguéneff, de Gontcharoff, de Pouchkine et de Lermontoff, et puis de cette masse d'auteurs russes inconnus — les « popularistes », et les critiques Byelinski, Dobroluboff, Pisareff (nihiliste à outrance), Mikhailovsky . . . Je les ai relus avec tant de plaisir — et lu et relu un petit article sur Tourguéneff², pour lequel ma femme et moi vous admirons tant.

Vous parlez de la traduction suédoise. Mais oui ! enchanté et, une fois qu'elle sera bonne, c'est tout ce qu'il faut. Et puisque l'éditeur offre encore 200 couronnes — tant mieux³. C'est l'édition française qui ne marche pas. On me propose de traduire de l'allemand, pas de l'anglais, et j'hésite.

Tous les trois nous vous envoyons à vous et à M^{lle} Edith nos meilleures amitiés. Beaucoup d'amitié à vous

P. Kropotkine

398 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

28 mars 1901.
Colonial Club.
Cambridge, Mass.

Très cher ami

Votre carte¹ me trouve ici, en Amérique, et je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux de voir cette écriture de vous. Donc, vous allez bien, donc vous êtes actif. Merci, merci pour la petite carte.

Quant à son contenu — il m'exaspère ! Non, je n'ai décidément pas de chance avec la traduction française des Mémoires. Trois,

quatre grands éditeurs les ont refusés. « Alliance russe », me suis-je dit. Stock étant le seul qui en ait voulu, c'est à lui que je les ai donnés. Quant au traducteur, il fait un travail honnête mais ce n'est pas ce que j'avais rêvé.

Hélas, c'est fait. Remerciez, je vous prie, bien Mirbeau de ma part. Quel regret que je n'aie pas pensé à lui envoyer du coup un exemplaire, lors de la publication anglaise.

Je suis depuis 5 semaines à Cambridge, à côté de Boston, où je viens de terminer un cours au Lowell Institute — je parie que vous ne devinerez pas sur quoi ? — sur la littérature russe au XIX^e siècle ! On me l'a offert, j'ai beaucoup travaillé et mes 8 conférences, 2 par semaine, ont été très bien suivies. Salle presque pleine tout le temps, et bondée quand c'était Tourguéneff et Tolstoi.

Le cours était : 1) Introduction. Language, etc. jusqu'à Pouchkine. 2) Pouchkine et Lermontoff. (Moi et ma femme — prêts à vous embrasser pour votre appréciation des deux) ; 3) Gogol ; 4) Tourg. et Tolstoi ; 5) Gontcharoff, Dostoevsky, Nekrasoff ; 6) Drame, 7) Les « Populistes » (de Grigorovitch à Gorkey), et 8) Les écrivains politiques, Schedrine, et les Critiques, de Bélin-sky à Tolstoi (Art). Tout a bien marché. La 7^e et la 8^e conférences m'ont assez plu. Maintenant on veut en faire un volume. Peut-être, pour s'orienter dans la lit^{re} russe, il sera de quelque utilité — mais c'est tout.

J'ai beaucoup mieux aimé mes autres conférences : Anarchie, Développement du Socialisme, Travail, Agriculture etc.etc., que j'ai faites entre temps.

Demain je pars pour New York où il faudra parler Anarchie devant 4000 hommes et faire une conférence presque chaque jour, et dans 8 jours pour une semaine à Chicago. Ce sont surtout les universités qui invitent.

On vous connaît très bien à Boston. Ici on lit, et avec bon sens. Si vous proposiez un cours à M. Lowell pour le Lowell Institute sur la littérature — en anglais ou peut-être même en français (un critique du *Temps*, Deschamps, vient de faire un cours en français à Cambridge : il a été bien suivi) — je suis sûr qu'on vous porterait ici sur les bras. On vous aimerait de suite.

Mille meilleures amitiés et meilleurs souhaits de bonne santé à vous, très cher ami et meilleures amitiés à M^{lle} Edith

De cœur à vous

P. Kropotkine

399 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
23 octobre 1902

Très cher ami

Quand je ne vous ai pas écrit longtemps, je me sens si accablé de remords, que — comme toujours — je remets après cela la lettre d'un jour à l'autre ; et les semaines, les mois se passent vite.

Mille mercis, cher ami, pour votre bonne lettre¹. Je savais déjà que vous aviez été à Paris, mais je n'étais pas parfaitement sûr à l'égard de votre santé ! Je craignais que la fatigue des conférences et des réceptions ne se fasse sentir, comme moi je l'ai sentie au retour d'Amérique.

Vous avez si bien fait de laisser aller M^{lle} Edith en Russie. Elle aimera notre pays, et puis elle y rencontrera un si grand nombre de jeunes gens intéressants par leur aspect intellectuel, qui remuent la pensée et font penser. Savez-vous qu'elle doit être quelque part pas loin de notre Nikolskoye², qui était aussi (à 50 km.) au sud de Kalouga. Nous rêvons aussi que notre Sacha aille en Russie dans un an ou deux, — car je ne vois pas les choses aussi en rose que nos amis russes qui disent que c'est la Consti-

tution dans trois ans !!! Il faudra, je pense, au contraire, passer par un grand soulèvement des paysans avant d'y arriver. (En passant, — l'avidité avec laquelle les paysans lisent et se passent entre eux la littérature défendue, publiée pour eux, c'est frappant).

Merci bien pour toute l'amabilité que vous avez témoignée à Frissel. Il est comme ça ! Ou bien il manque les rendez-vous, ou bien il vient deux jours avant la date convenue (il l'a fait avec nous), et sa femme (qui semble être une excellente femme, la partie la plus solide de leur paire) dit qu'il a toujours été comme ça. Ils font un bon travail dans le Sud des Etats Unis, où cette espèce de travail est si nécessaire.

Je vous envoie, cher ami, un nouveau bouquin, *Mutual Aid*³. C'est la reproduction des articles, avec peu d'additions — principalement dans l'Appendice. Il n'y a qu'une addition de valeur théorique (pp. 60—67), qui montre que « l'extermination des formes intermédiaires » dont parlait Darwin et que sous l'influence de Malthus il jugeait comme vraie « extermination » (l'amour des gens paisibles pour les termes de guerre !) doit être comprise aussi « métaphoriquement ». Ce point a une certaine importance dans l'ensemble du darwinisme ; tandis que pour le lamarckien, cette hypothèse d'extermination n'existe pas.

Après ce travail j'ai l'intention de me mettre à un travail, que j'avais déjà ébauché, sur la trilogie croissante : égalité — justice — moralité, et que je pense faire suivre par une analyse de l'individualisme (Nietzsche entr'autres), du communisme et du . . . il faut encore trouver un nom pour cela : la personne hautement développée dans un milieu où les petits soins du pain et du logis sont faits par l'effort communiste et où l'individu peut enfin se développer.

Mais il faut pour cela la santé. Vous savez, sans doute, par les

amis, qu'en novembre passé j'ai failli mourir. Le cœur ne voulait pas battre, et on sent alors parfaitement comment la vie s'arrête. J'ai très peu, très peu travaillé pendant 6-7 mois et seulement cet été ou plutôt cet automne je me suis remis au travail.

Sophie va bien. Nous avons eu un été admirable dans le Cornwall, mais depuis notre retour Sophie a été assez sérieusement malade. Sacha est une grande demoiselle, de ma taille, et ressemble tout à fait au portrait de sa grand'maman. Elle travaille avec entrain. Le latin maintenant ! Hélas ! Que de temps perdu, c'est effroyable. Mais assez ! Pouvons-nous espérer de vous voir bientôt à Londres ? En attendant de pouvoir vous embrasser ici, beaucoup d'affectueuse amitié

Pierre Kropotkine

Savez vous ce qu'ont fait vos Danois ? Couvert la partie sud de Tomsk et Tobolsk de laiteries coopératives. Ce sont vos paysans qui l'ont enseigné aux nôtres. L'exportation de beurre est si grande que chaque semaine un vaisseau part de Riga, chargé de beurre coopératif sibérien, d'origine danoise !⁴

Avez-vous écrit sur Nietzsche ?

400 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 4 Novembre 1902.

Ne vous excusez jamais de n'avoir pas écrit et écrivez, quand le cœur vous le dit, sans vous faire des reproches de paraître m'oublier. Je sais combien un homme occupé a besoin de son temps. Mais si vous voulez être bon, écrivez quelquefois deux, trois lignes pour que je reste en contact avec vous. Votre amitié est une des choses précieuses de ma vie, j'y tiens et je voudrais vous le prouver.

J'ai voulu relire *Mutual Aid* tout de suite, je n'ai pas encore eu le loisir de le faire. Pour me procurer ce loisir, je voulais en

faire un article ; mais comme les journaux ici vers la fin de l'année (quand tous les livres paraissent) demandent de ne pas parler de livres étrangers, j'ai dû ajourner un peu lecture et article. Mais seulement un peu ; je lirai attentivement et j'écrirai si bien que je pourrai.

J'ai été en Allemagne chercher ma fille qui revenait après son séjour de 2 mois en Russie, elle a vu la campagne, où l'état des paysans fut assez triste, et Kalouga, Moscou, Pétersbourg, Varsovie. Elle a déjà vu Berlin, où elle est née, Paris et 9 villes de l'Italie. A son âge j'avais vu Copenhague et Gothenbourg, c'était tout.

Vos amis sont certainement trop optimistes quant à l'avenir de la Russie. Les Russes sont singuliers, les pires oppresseurs qui sont au monde. Ordinairement les oppresseurs sont des étrangers. Mais les Russes ont le privilège d'être leurs propres bourreaux — c'est peut-être leur originalité la plus remarquable. — Je sais qu'ils seront un jour les libérateurs des siens et des autres — mais c'est de la musique de l'avenir.

Quant à Nietzsche, de ce qui vous est accessible, je vous nommerai le livre *Menschen und Werke*¹ que je crois avoir envoyé une fois à Madame Kropotkine, là sont aussi ses lettres à moi de la dernière année de sa vie consciente. Il y a un peu plus sur lui dans le 7^{me} volume de mes Œuvres en Danois (Bibliothèque du British Museum). Si vous n'avez pas le livre allemand, écrivez une carte postale et je vous l'expédierai immédiatement. Il vous paraîtra détestable, il m'a amusé et intéressé, sceptique comme je suis ; il m'a intéressé et je l'ai aimé à peu près comme j'aime Joseph de Maistre.

Rappelez à Madame Kropotkine et à Mlle Sacha le passant qui a eu l'honneur de s'asseoir un jour à leur table — il y a déjà longtemps hélas, 6 ans, et combien de fois 6 ans aurons nous

encore à vivre ? Au moins gardez votre santé ou regagnez-la comme moi j'ai regagné la mienne.

De tout cœur à vous

Georges Brandes

401 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley Kent.
20 mars 1903.

Très cher ami

Il y a toute une éternité de nouveau, que je me propose de vous écrire. Je l'aurais fait depuis longtemps ; mais c'est vos conférences *Le Grand Homme*¹ pour lesquelles je voulais bien vous remercier, — surtout pour l'inscription — et sur lesquelles j'aurais tant voulu vous dire. Les mots « fin de l'humanité » « but de l'humanité » me choquent en effet. Je sens ce que vous voulez dire : sans les grands hommes l'humanité cesserait d'être intéressante (je dirais : plus difficile à comprendre). Ce sont eux qui contribuent surtout au progrès, etc. Mais fin, but, ça me produit une sensation comme à Mephistopheles l'église. Pour vous ce n'est qu'une manière de parler, je le sais.

Mais pauvres foules ! Etes-vous juste envers elles ? — Non, cher ami, je ne le crois pas. Ne les jugez pas par les foules de cette dernière moitié de siècle, dans vos pays scandinaves, — foules abruties par une éducation protestante, ou bien même par l'éducation actuelle qui tue toute initiative, toute audace de la pensée, toute honnêteté envers soi-même. Pensez seulement : la pédagogie allemande appliquée à tous, à toute une génération !! Il y a de quoi frissonner. Tous ont passé par le Kindergarten ! — Autant les avoir fait assommer par Hérode. — Mais, malgré cela, — de quoi vous plaignez-vous ? deux tout petits pays qui ont produit en une seule génération le plus grand dramatisse de l'époque, le meilleur musicien (Grieg), le plus hardi explorateur (Nansen), et —

je dois le dire — le meilleur critique de l'époque (et ceci est immense), — et cela malgré l'abrutissement par les méthodes allemandes d'enseignement, malgré les conditions qu'il a fallu accepter pour la lutte des travailleurs contre les bourgeois (abrutissement par la social-démocratie allemande).

La vérité me semble être non entre vous ou Taine, mais en vous deux. Prenez notre Pouchkine. Il est enfant de l'époque. Précédé par beaucoup de tentatives très réussies, — Joukovsky, Batush-koff, Ryleef etc. Profitant de la chanson populaire et du conte populaire (fruits ou plutôt produits d'une somme de milliers d'intelligences inconnues = de la foule), il se met à écrire. Il fait la révolution que ses contemporains préparaient (Taine). Et, par cela, il donne pour 80 ans une direction à la littérature russe. Tous l'imitent et — plus que cela, — il crée un public qui aimera cette manière d'écrire (vous).

Produit de la foule, il façonne maintenant la foule à son image.

Ou bien Bazároff² de Tourguéneff. — Tourg. l'aperçoit dans la foule ; il en reconnaît les traits dans une centaine d'inconnus, perdus dans la foule. Bazároff est l'enfant de la foule intellectuelle de l'époque. Mais Tourg. le peint, lui donne son nom vrai — nihiliste et voilà nous tous, une génération, qui travaillons à faire le Bazároff de Tourguéneff. Nous nous comprenons nous-mêmes : nous comprenons ce que nous voulions. Nous multiplions les Bazároff accomplis, le parfait nihiliste.

Un mot encore. Votre criterium pour juger les grands hommes est encore leur utilité pour la foule. Si l'on admire Jeanne d'Arc c'est parce qu'elle fut brave, forte, généreuse — qualités utilitaires. Si Napoléon fut ce « cœur », cette poésie de l'Europe c'est parce qu'il fut le général des sans-culottes qui promena le drapeau de l'égalité, de l'abolition du servage, et de l'inquisition

chassée du monde ; parce qu'il fut l'homme des foules, le Garibaldi de 1801. En 1812, il est une canaille, un acteur et un fripon — pourquoi il est battu — mais la foule ne le voit pas encore.

Mais assez. Je ne dois pas abuser ainsi de votre temps. D'autant plus que, somme toute, je ne dis rien que vous n'avez déjà dit. Mais savez-vous que votre petit livre est rempli de passages superbes. Je l'ai couvert de notes en crayon et j'y vois si souvent « Vrai ! » « Comme c'est vrai » etc. Ce que vous dites de Socrate m'a touché profondément : « Il eut du malheur mais il ne fut pas malheureux ! » etc. etc. etc.

Mille mercis, cher ami, pour l'article concernant *Mutual Aid*³. Je l'ai lu en suédois dans la « Göteborg Tidning » (je lis le suédois, avec plus de facilité). Comme vous avez bien saisi l'essentiel et raconté en si peu de mots.

J'ai eu quelque correspondance avec Ossian Nilsson qui veut traduire le livre. L'éditeur voulait à tout prix n'en publier qu'un abrégé : il le trouvait trop long. J'ai protesté et enfin Bonnier a abandonné sa drôle d'idée. Votre article l'aura décidé.

M^{me} Drachmann veut en publier une édition danoise. Inutile de dire que j'en suis enchanté.

Ce qui m'a beaucoup plu, c'est qu'en Russie on vient de publier une édition russe de *Fields, Factories*, — sans mon nom, sans doute, mais presque sans coupures.

Comment allez-vous, cher ami. J'espère que vous êtes toujours en bonne santé. Je vois que votre *Poland* est reçu avec enthousiasme (paru aujourd'hui). Comment va M^{lle} Edith ? Ma santé est assez bien. Je travaille 4-5 heures régulièrement. Sophie, Sacha (sortant d'une maladie) et moi tous les trois nous vous envoyons beaucoup d'amitié et de bons souhaits. Bien à vous

Pierre Kropotkine

Ne répondez pas à cette lettre ; je sais ce que c'est que la corre-

spondance qui doit vous arriver. Un mot un jour pour dire que vous allez bien et j'en serai tout heureux.

402 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

30 mars 1903

Bien cher ami

j'ai votre bonne lettre. J'y ai déjà répondu en vous envoyant le livre *Poland* que je vous prie instamment de lire. Là nous serons d'accord sur beaucoup de questions, j'espère.

J'ai parlé le 2 février à Berlin en Allemand sur les Arméniens¹. La conférence sera imprimée à Genève, et je vous l'enverrai. Le 25 février j'ai parlé à Zurich sur Henrik Ibsen. Edith était avec moi en Suisse comme d'avance à Lund en Suède².

Je partirai seul le 10 ou 11 pour Paris (mon adresse : Hôtel Baltimore, 3 Rue Léo Delibes) et je ferai quelques conférences à l'école Russe, je pense.

Les étudiants Arméniens m'avaient demandé de parler à Berlin. Mes attaques du gouvernement Allemand pour son support honteux au sultan ont soulevé l'indignation de la presse allemande contre moi.

« Fin de l'humanité » veut simplement dire « l'essentiel », et c'est d'après moi la création de la grandeur humaine. Mais du reste nous sommes beaucoup plus d'accord que vous ne supposez. Ce sont des mots seulement qui nous séparent. Ce que j'appelle foule, c'est la cohue de la population française huant le malheureux Dreyfus. C'est la foule crédule, superstitieuse, terrible, à qui on ne peut pas parler raison. Je l'ai vue quelquefois à l'œuvre. Vous n'êtes pas moins individualiste que moi, je le vois par votre lettre. Je ne suis pas moins que vous pour l'aide mutuelle.

Quant à Pouchkine, nous serons facilement d'accord, parce que je ferai tout-de-suite la concession, que si s'exprime une idée,

le contraire aussi est vrai, et que la vérité définitive (comme voulait dire Hegel) résulte de ce contraste. Mais — car il y a un mais — La chanson populaire, le conte populaire sont essentiellement, originairement œuvres d'un seul, j'en suis profondément convaincu, et la foule n'y fait que des variantes. Les prédécesseurs de Pouchkine étaient des individus bien doués comme lui (naturellement moins que lui). L'humanité travaille en commun seulement comme un livre est fait par plusieurs. Un est l'écrivain, un autre le fabriquant de papier, un autre le metteur en pages. Mais l'écrivain est le principal. Quant aux églises gothiques je suis sûr, qu'un seul a inventé le dessin de l'église, un seul a été l'architecte.

Cet individualisme n'a qu'une vérité relative je l'admets de tout mon cœur. Mais c'est cette vérité qu'il faut accentuer à présent, où tout tend à l'uniformité.

Je vous aime tellement que je n'ai nulle envie d'avoir raison contre vous. J'aimerais mieux partager une erreur.

Je vous embrasse et je m'incline devant Madame Kropotkine. Quant à Mademoiselle Sacha elle ne doit pas oublier le vieil oncle qui s'appelle

Georges Brandes.

403 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
31. mars 1903.

Très cher ami

Je ne saurais vous dire combien je vous remercie pour le précieux cadeau, *Poland*, qui m'arrive à l'instant. Juste j'allais le faire venir pour Sacha — qui voulait vous lire : il faut qu'elle vous lise et vous aime dans vos écrits comme elle vous aime déjà personnellement, et pour le relire encore une fois. Et voilà que m'arrive le joli volume avec votre ravissante inscription. Je saisis

la plume dès que je l'ai ouvert pour vous envoyer mille bonnes amitiés et mille et mille souhaits de bonne santé. Il faut que vous viviez longtemps encore et écriviez un livre sur la littérature de la Russie libre : le cours que vous ferez un jour à Pétersbourg devant cette jeunesse qui vous aime tant.

Sophie et Sacha sont chez M^{me} Stepniak, à Crockham Hill, mais je vous envoie tout de même nos meilleures amitiés et nos meilleurs souhaits de la part de tous les trois

Bien à vous de cœur

Pierre Kropotkine

404 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 27 Décembre 03

Bien cher ami

Aujourd'hui je me suis permis de vous envoyer en traduction allemande un livre qui n'est qu'une collection d'articles des dernières années¹, rien que des bagatelles, mais j'espère que vous trouverez un ou deux de ces bagatelles qui vous intéresseront.

Je ne sais rien de vous depuis le mois de mars, je crois. Je passais 6 semaines à Paris², j'y faisais quelques conférences, dont une pour les malheureux de Kichiniov³; depuis j'ai vécu ma vie de travail ici à Copenhague. Malheureusement pour moi, dans 4 heures de travail par jour vous produisez des choses de tout autre valeur que moi en travaillant 9-10 heures. J'ai presque fini la collection de mes Œuvres en Danois. J'y ai corrigé pour la postérité tout ce que j'ai écrit, cela fait 14 volumes si épaissement imprimés que cela contient une quarantaine de volumes ordinaires. Ces petits articles que je vous envoyais n'en font pas part⁴. J'écris à présent mes Souvenirs de jeunesse.

Je suis avec un intérêt qui ne pourrait être plus grand le développement des événements en Russie. S'il y aura guerre avec

le Japon comme il paraît, on en pourra espérer des avantages pour la cause du peuple en Russie, n'est-ce pas ? En tout cas le gouvernement en sortira affaibli. Ne le croyez-vous pas aussi ? Mais c'est triste de devoir espérer en une chose si barbare qu'une guerre moderne.

Quand vous m'écriviez il y a 9 mois, Madame Kropotkine fut malade, j'espère qu'elle soit guérie depuis longtemps. Comment va votre santé, c'est l'essentiel pour toutes les questions d'avenir et de travail.

Avez-vous perdu de vue Nazarbek ? Il a subi un attentat dangereux de la part d'un autre Arménien — ces gens se détestent réciproquement plus qu'ils ne détestent les Turcs — il est sauf mais affaibli ; il désire mon aide (qui ne vaut rien) pour faire jouer un drame à Paris⁵.

Ma fille se porte bien ; elle est fière de votre souvenir. Si Mademoiselle Sacha pourra se souvenir encore de moi, je me recommande à elle comme à Madame. Si — par impossible — un jour vous n'avez rien à faire, une ligne, please.

Votre ami

Georges Brandès.

405 *Pierre Kropotkine à Georg Brandès.*

Viola. Bromley. Kent
31 mars 1904.

Très cher ami

Comment est-il arrivé que depuis trois mois je ne vous aie pas écrit, malgré que j'y aie pensé tout le temps — je ne saurais vous le dire moi-même. Et cependant c'est comme ça. Tout le temps je pensais à vous avec beaucoup d'amitié, — et ceci d'autant plus que je lisais (et relisais plus d'une fois) tantôt un petit chapitre de *Gestalten und Gedanken*, tantôt un autre et que chaque fois je m'arrêtais avec profonde amitié sur votre inscription et

avec profonde sympathie sur la personne que je voyais si bien dans *Lavretjki*, dans toutes les *Impressions de Paris*, dans toutes les *Betrachtungen*, dans *Nadejhda*, dans *Heutige Zeit in den Augen der jungen Generation*, etc.etc. — où votre personnalité donne son charme, pour moi, du moins, à ces pages.

Il y a eu toute sorte de choses : de l'influenza d'abord, — plus méchante que d'ordinaire puisque je me répétais tout le temps ce mot d'un irlandais : « Jamais je ne me sentais si mal qu'après avoir été guéri ». — Et puis mille choses : — La Guerre¹, par exemple, qui quinze jours avant qu'elle commençât et le premier mois, me faisait réveiller chaque nuit, avec le sentiment d'une peine, d'une offense personnelle. Pourquoi ? A quoi bon ? — Il faut vous dire que le mouvement en Russie marchait admirablement. Les deux éléments qui font chaque révolution, semblaient être là : Un profond mouvement de mécontentement et d'actes isolés au sein des paysans et des ouvriers des villes — et, au sein des classes aisées, un vent de révolte, comme on n'en avait jamais vu depuis 1859². Ministres (y compris Plehve qui n'accordait que 10 ans au régime actuel : les autres donnaient, qui 3 ans, qui 5 ans), princesses de la famille impériale, gros bonnets tout moisis au Conseil d'Etat, propriétaires fonciers pour lesquels la Koulebiaka³ c'est la volupté suprême — tous se mettaient du parti de l'opposition et s'accordaient pour constater la nécessité de changements politiques — et voici la guerre ! Une guerre préparée surtout dans la Bourse de Londres et par les impérialistes anglais (ceux de Johannesburg et de Changhaï — toujours les mêmes) qui ont fait croire à ces malheureux Japonais qu'ils n'auraient qu'à attaquer pour obtenir la victoire : que la révolution allait éclater en Russie le jour que la guerre serait commencée. . . . des rédacteurs sérieux, les chefs de cuisine de l'opinion dans la presse anglaise, se le disaient pour sûr dans les rédactions du *Times* et du *Morning Post* ! —

Et, ce qui pire est, c'est que notre jeunesse révolutionnaire, se faisant l'écho des haines vouées au peuple russe par Engels et le *Vorwärts*, croyaient de bonne foi que la guerre, quelles qu'en fussent les victimes, serait un bien pour la Russie. Si peu eux-mêmes croyaient au succès de leur propre propagande.

A présent, eux aussi ouvrent les yeux. Ils commencent à voir les résultats de la guerre : le chauvinisme jusque dans les universités où les réactionnaires, qui toujours comptent les $\frac{2}{3}$, mais auparavant n'osaient pas parler, tiennent maintenant le haut du pavé et vont manifester sous les fenêtres des palais. Ils voient ce que cette guerre va imposer de souffrances au peuple. — — Mais il fallut lutter au début.

Et, comme toujours, les petits ennemis à côté des grands ! Je n'ai pas encore réussi à trouver pour ma Littérature Russe un éditeur en Angleterre. Mc Clure — pour l'Amérique, mais pour l'Angleterre je ne peux pas décider un éditeur à faire une édition pas prohibitivement chère qui signifierait perdre le livre : ceux qui me lisent n'achètent pas les livres coûteux.

Enfin, je me suis mis au travail sur *Justice and Morality*⁴. Je vous ai dit, je crois, que je me proposais de voir comment le principe d'entr'aide s'applique à l'Éthique et cela fera probablement un livre qui fera suite à *Mutual Aid*. Il a fallu lire immensément. Non pas que cette lecture eût altéré ou même aidé à formuler les idées fondamentales. Mais jamais je ne peux écrire à moins d'être sûr que rien de substantiel, de ce qui s'est dit sur ce sujet, ne m'est resté inconnu.

Et entre temps — on revient toujours à ses premières amours — je vous envoie un petit travail sur l'orographie de l'Asie qui vient de paraître dans le *Geographical Journal* de la Soc. de Géogr. de Londres⁵. (Ne me grondez pas pour le manque de sentiment esthétique dans les cartes ! Sacha pourra vous témoigner que les

originaux étaient sans comparaison plus jolis. Ceci, c'est du goût pure English. Et remarquez que la Soc. de Géogr. a fait de son mieux, dépensant plus de 2500 francs pour ces cartes.)

C'est le travail que vous connaissez sur l'orographie de la Sibérie, étendu à l'Asie et suivi de quelques considérations générales sur les analogies des deux grands continents (Amérique et Asie), et sur la croissance des grandes chaînes de montagnes le long des rivages océaniques.

Je vous envoie aussi un autre petit travail *Science Moderne et Anarchie*⁶ que j'avais écrit d'abord pour la jeunesse russe et publié en russe, et une petite brochure qui vient de paraître⁷ et qui rend les soc.dém.anglais furieux — ceux, du moins, qui de nouveau voulaient se venger des libéraux (qui n'en veulent qu'à demi), en favorisant lors des prochaines élections, les conservateurs. —

Voici, cher et bon ami, un rapport complet sur la vie intellectuelle récente. C'est vous dire que je me suis remis au travail avec beaucoup de plaisir. Il est vrai que c'est très limité — 4-5 heures par jour — qu'il y a des interruptions — mais c'est toujours mieux que l'année passée. —

Ne pensez-vous pas, peut-être venir cette Season à Londres ?⁸ Vous ne sauriez croire combien tous trois nous serions heureux de vous voir. Tant que vous étiez à Paris nous avons eu toujours des nouvelles de vous, et je ne saurais vous dire, cher ami, combien cela me donnait de plaisir de me dire « Il va bien maintenant ; la phlébite n'a pas laissé de traces » lorsque j'apprenais par les amis russes sur vos conférences. — D'où prenez-vous cette note si sympathique, chaque fois que vous parlez de la jeunesse russe ? Quel lien subtil vous unit ?

Sophie travaille maintenant ; sa santé est mieux établie et elle écrit un peu. Sacha est une grande demoiselle : même taille que moi — portrait vivant de ma mère, telle qu'elle paraît sur le por-

trait dans mes Mémoires. Bonne fille. Elle finit dans quelques mois l'école. Et nous nous demandons avec anxiété : « Et après ? » Cambridge ? Londres ? Comment ? . . .

Bref l'avenir est incertain.

Tous deux nous vous envoyons beaucoup, beaucoup d'amitié. Sacha s'y joint aussi (elle lit votre *Poland*). Bonne santé et tous les meilleurs souhaits

Pierre Kropotkine

406 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
17 novembre 1904.

Très cher ami

Si quelqu'un m'avait dit que vous écrirez un jour sur des récoltes de pommes de terre donnant tant et tant de couronnes par hectare, — j'en aurais fort douté. Et cependant vous l'avez fait, cher ami, et en vous lisant, je me disais que jamais économiste de profession n'aurait si bien résumé l'essence de mon bouquin avec plus de précision ou de netteté¹. Et je ne saurais vous dire quel plaisir immense cela m'a fait de recevoir ce nouveau témoignage de votre amitié.

Surtout, comme je me sentais si fautif de ne pas vous avoir écrit si longtemps. C'est que j'ai travaillé très assidûment tout ce temps-ci sur l'éthique. Imaginez-vous quelqu'un qui s'est donné la peine de lire tous les philosophes ayant écrit sur l'éthique, — et ceci seulement pour s'apercevoir que tout cela n'aura que bien peu de valeur. Que sur ce terrain, comme sur tous les autres il faut bâtir à nouveau, avec de nouveaux matériaux et qu'il eût été bien plus utile de penser à ces matériaux que de se pénétrer des vieux systèmes.

Non pas que j'ai tant de nouveau à dire sur cette matière. Le principe d'égalité qui est la base de toute éthique depuis le sauvage

jusqu'à Bouddha, Mahomet et le Christ, ne peut pas changer. Ce n'est que la compréhension et la manière d'exposer qui change. Mais, relire les métaphysiciens c'était si inutile, quoiqu'intéressant. J'ai commencé enfin la série dans le *Nineteenth Century*².

Il nous arrive de temps en temps des nouvelles de vous et on nous dit que vous êtes en bonne santé et que vous travaillez beaucoup. Et nous nous demandons toujours si vous n'allez pas revenir un jour à Londres, ou si nous ne pourrions pas pousser un jour jusqu'à Copenhague³. Vous auriez vu alors Sacha grande fille de 17 ans, plus haute que moi et portrait frappant de ma mère, telle que vous l'avez dans mes Mémoires. La ressemblance frappe tout le monde. Elle se prépare à entrer dans l'université de Londres. Sophie va bien, écrit un peu sur diverses choses (femmes russes etc.), et nous deux devenons de plus en plus amoureux de notre fille

Comment va M^{lle} Edith ? Elle sera probablement déjà mariée ? Donnez-nous absolument de vos nouvelles et faites beaucoup d'amitié de notre part à celle qui dans nos pensées s'associe toujours avec Sacha. —

Vous savez, sans doute, que toute la presse en Russie parle du « printemps » qui annonce la proche arrivée de « l'été ». Vous ne sauriez vous imaginer le langage de la presse russe. Il se trouve des hommes, dans le camp, toujours si peureux, des libéraux pour dire la vérité en face aux bureaucrates et aux brigands de la presse. Les autres de ces derniers, comme le Prince Meschersky et Souvorine (*Grazhdanin* et *Novoye Vrémya*) se sont empressés eux-mêmes de tourner casaque, et ils insultent en ce moment les réactionnaires (dont ils étaient hier) avec une véhémence qui aurait fait honneur au *Révolté* et aux *Temps Nouveaux*.

La dernière carte de l'autocratie — Herr von Plehwe — battue d'une façon si sûre⁴, tout a changé. Savez-vous que ce Plehwe

était mieux gardé, 3 ou 4 fois mieux, que le tsar, et que la garde de Plehwe coûtait en proportion. Et un résolu détruit tout ça ! On a jubilé dans toute la Russie.

Ceux qui viennent de Russie disent que le retour vers la réaction serait désormais absolument impossible. Peut-être bien. Et dans le peuple il se produit de ces mouvements frappants, comme on en voit aux approches des révolutions. On sent en effet un souffle de printemps. En général, dès le début de la guerre, ce qui me frappait surtout, c'est qu'une nouvelle Russie, d'initiative locale et personnelle, se produisait dans les moindres détails. Ce n'est plus la Russie des années soixante-dix. —

Mais assez vous ennuyer de tout cela. « Que d'espérances vécues depuis quarante ans ! » direz-vous peut-être — toujours en espérant, — de nouveau. —

De tout cœur je vous embrasse bien fraternellement. Sophie et Sacha vous aiment beaucoup et vous envoient beaucoup d'amitié et leurs meilleurs souhaits

Pierre Kropotkine

L'éditeur américain m'écrit qu'il espère publier mon livre sur la littérature russe en février. Vous le trouverez plein de bonnes intentions mais fait de main d'écolier.

407 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 20 Novembre 04

Bien cher ami

En recevant vos chères lignes j'étais occupé à faire mes paquets. Le groupe parlementaire de l'arbitrage international m'a invité avec les parlementaires des trois pays scandinaves¹. Nous devons rester quelques jours à Paris et faire une courte tournée à travers les provinces. Je prends Edith avec moi ; elle n'est pas mariée encore, n'est pas de complexion amoureuse. Cette fois encore je

ne pourrai pas venir à Londres ; le temps est fort limité et les billets de retour de toute la caravane déjà pris.

Je vous remercie de votre bon souvenir et de votre indulgence pour mon article (sur un terrain où je suis bien autrement amateur et dilettante que vous sur le terrain purement littéraire). Mais je vous aime tant que j'ai voulu contribuer pour ma faible part à la divulgation de votre travail.

Cher, cher ami ! comme vous êtes optimiste, comme vous êtes enclin à croire ce que vous espérez ! Comme nous sommes différents par tempérament et par la leçon que nous tirons de nos expériences. Je descends, je le crains, de Thomas l'incrédule, et vous de l'apôtre aimé du Seigneur. S'il y a une chose à laquelle je ne crois guère, c'est la possibilité d'une révolution en Russie ; mais nous verrons. Le libéralisme des Souvorine² me dégoûte plus encore qu'il ne peut vous dégoûter, vous. Mais je n'y vois qu'un phénomène tout à fait passager. Après la guerre ces gens-là seront réactionnaires comme avant. Néanmoins il y a un faible espoir que ceci amènera la banqueroute du régime actuel. Mais je veux le voir avant d'y croire. Rien presque de ce que je rêvais jeune n'est arrivé encore.

J'ai honte d'écrire de telles choses à vous, l'homme du courage malgré tout. C'est un besoin malheureux d'être véridique qui m'y force.

Dites à Madame Kropotkine que je me souviens toujours de sa réception cordiale et embrassez Mademoiselle Sacha de ma part ; je l'aime comme ma propre fille.

Votre fidèle

Georges Brandès.

408 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 25 janvier 05.

Bien cher ami, cher et grand et aimable ! Pendant ces jours je ne fais que penser à vous, et puisque vous êtes toujours présent à mon esprit, il faut que je vous écrive.

Enfin, n'est-ce-pas, enfin on entrevoit l'Aurore de la Russie. Enfin le peuple est éveillé, enfin les gouvernants tremblent¹.

Encore nous ne connaissons pas le résultat. Hélas il est à craindre que l'armée reste le soutien des misérables. Mais le combat est engagé, la révolution a commencé. On a le droit d'espérer. Ici l'enthousiasme pour les révolutionnaires est général même ici dans ce petit pays apprivoisé et peu enclin au radicalisme.

Le mouvement en Russie fait oublier toute autre chose : la France de nouveau rétrograde, l'imbécillité des Suédois qui offensent de nouveau les Norvégiens, la réaction ici. Tout n'est rien, si la liberté reste victorieuse en Russie, dans la vieille forteresse de l'iniquité.

C'est pour vous surtout que je me réjouis. Vous méritiez de voir ces jours-ci. A présent ce n'est plus impossible de penser, que vous pourrez bientôt vous mouvoir librement partout en Europe et même faire votre entrée triomphale en votre propre pays. Quel beau jour cela serait ! Quel jour !

Je vous serre les deux mains. Je serre la main de Mme Kropotkine et de ma jeune amie inoubliable, Sacha.

Votre

Georges Brandès

Je vous prie, écrivez-moi deux mots.

409 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*Viola. Bromley. Kent
Jan: 30 1905

Très cher ami.

C'est Sasha qui vous écrit pour moi. Je suis toujours au lit et la fièvre continue.

Votre chère, bonne lettre, pour laquelle je vous embrasse de tout cœur, s'est croisée avec celle de Sophie¹.

Oui, cher ami, c'est le commencement de la révolution, mais seulement le commencement. Elle aura ses bas et ses hauts, et ses périodes de réaction furieuse comme celle de Juillet 1791, mais c'est heureux que le peuple se soit mis de la partie et qu'il ait trouvé ses « Cordeliers ». Il a son Chabot : il aura ses Danton et ses Marat. Ah ! si l'Europe occidentale commençait aussi la danse des Etats ! Sans cela, je crains, la Russie aura de la peine à se débrouiller.

Je vous embrasse bien fortement. Tous les trois nous vous aimons beaucoup. Bien des amitiés à M^{lle} Edith.

[Pierre Kropotkine]²

(Saluti ! Sasha)

410 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*Viola. Bromley. Kent
May. 17. 1905.

Très cher ami

Voici près d'un mois que chaque jour je me propose de vous écrire, — et que je n'y parviens pas ! Tout le temps, mille et mille petites choses, — et puis il est vrai de dire que les affaires russes prennent aussi une bonne partie du temps. C'est une bonne nouvelle, n'est-ce pas ? après ces années d'accalmie, de résignation, de métaphysique marxiste, de dénigrement de tout ce qui, un jour, fut pour nous l'idéal, — après ce règne des maladifs, ces plaintes sans fin, cet abandon de tout espoir dans la révolution ! . . .

Cela a changé, du tout au tout, maintenant. Trop rapidement, peut-être, pour être profond. Mais l'histoire marche, les événements se précipitent, et force est aux endormeurs, qui s'étaient saisi de la presse, de suivre les événements et les foules.

Il y a deux ans environ, un artiste, venu de Pétersbourg, me racontait qu'eux là-bas mettaient leur espoir dans le mouvement ouvrier. Les journaux clandestins de l'opposition libérale, soc.-démocratique et soc.-révolutionnaire, ils les lisaient, — oui, — par acquit de conscience. Mais surtout on s'impressionnait par les proclamations des ouvriers, qui venaient, on ne sait trop d'où — des profondeurs inconnues...

Et il avait senti juste. Un mouvement profond, intelligent, méfiant envers les « messieurs », grandissait là-bas, englobant les sociétés permises par la police, des coopératives surgissant spontanément, des cercles d'instruction pour hommes et pour femmes ouvrières séparément (menés par les femmes) — bref une organisation englobant de 6000 à 7000 hommes et ayant influence sur 80,000 personnes, tous ouvriers. C'était le mouvement qui aboutit à la démonstration de Gapon. Il produisit toute une pléiade d'hommes remarquables se groupant autour de Gapon, — beaucoup furent tués ! Un jour il racontera leur rôle. Quant à lui — c'est un homme tout à fait remarquable. Quelles belles pages vous auriez écrit sur lui si vous l'aviez rencontré, — sur lui et le mouvement, dont il fut l'inspirateur, en même temps que le produit. —

— Je vous écrirais dix pages si j'allais vous parler de Russie. Mais assez !

Je vous ai envoyé l'autre jour mon nouveau bouquin¹. Soyez indulgent ! Vous savez comment cet enfant est venu au monde. Jamais je ne me serais hasardé de faire de la critique littéraire. Franchement, je ne sais pas comment ça se fait. Mais j'ai beau-

coup aimé notre littérature russe, surtout quelques-uns de nos auteurs, et c'était un besoin pour moi de raconter le bien qu'ils m'ont fait. Ce volume vous fera souvent venir le sourire aux lèvres par la naïveté des appréciations. Si d'autres ne le remarquaient pas, vous le remarquerez. Mais, prenez cela, cher ami, comme une page d'autobiographie collective. Comment la littérature russe m'a impressionné, moi et mille autres de notre génération.

Les revues, jusqu'à présent, ont été très favorables, mais cela ne dit rien. On ne lit rien maintenant en Angleterre qui n'ait quelque rapport au chauvinisme et à la religion. Mudie, le libraire, a pris, par exemple 200 exemplaires de l'autobiographie de Spencer². On croyait que ce serait « the book of the season ». Six semaines après l'apparition du livre, le gérant disait à un ami russe : « Personne ne le lit. Jusqu'à présent sept exemplaires seulement ont été demandés ».

Il y a un public qui lit : c'est l'ouvrier, le petit clerc, l'institutrice, — mais ceux-ci n'achètent que les livres à 6^d et 9^d. Mais les éditeurs veulent les livres chers, et le public qui peut se les payer, ne lit rien qui ne soit plus ou moins impérialiste, nationaliste et religieux. Dans la bourgeoisie — affreuse réaction. Le peuple — médite ; il lit et se recueille.

— Et comment, très cher ami, va la santé ? Etes-vous tout à fait bien ? Vous sentez-vous toujours vigoureux et actif ? Et Mademoiselle Edith, comment va-t-elle ? Nous avons beaucoup regretté que vous n'avez pas pu venir ici. On aurait pu organiser quelques belles conférences ici. . . . Mais je ne sais pas, ce qui arrive à cette nation. . . . Rien ne leur réussit — à moins d'être mené par des clergymen et des Primrose League ladies³. —

Ma santé va bien. Mais en décembre et janvier j'ai passé 7 semaines au lit, — broncho-pneumonie. Quelques traces en sont

restées, mais au fond, cela va assez bien. Sophie et Sacha (grande demoiselle déjà!) vous font beaucoup, beaucoup d'amitiés. Vous êtes très aimé dans cette « Viola ». Très affectueusement

Pierre Kropotkine.

411 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 18 juin 05

Très cher et très grand ami

Certes vous n'aviez pas besoin de parler si modestement de votre livre de critique littéraire, vous qui parlez simplement et d'une manière profonde de choses que vous connaissez à fond et que vous avez connues toute votre vie. Vous n'ambitionnez pas de trouver une nouvelle méthode littéraire, vous êtes ému et vous éveillez l'émotion. Je ne pourrais pas écrire un tel livre, il me faudrait donc parler de nos littératures du Nord, mais elles ne m'occupent pas comme votre littérature vous a occupé.

Je crois que vous aurez un vrai succès chez le public anglais. Il faut qu'il y ait là une élite d'hommes de cœur et d'esprit qui lit de tels livres.

Le cœur nous saigne à tous les deux. Vous étiez de tout temps plus optimiste que moi. Vous vivez dans l'espoir. Moi, je suis mortellement affligé de la lenteur du progrès. J'ai ici un petit livre, écrit à la gloire de Gapon¹. Vous aussi êtes plein de ses louanges. Mais, mon dieu, mener une foule désarmée dans les rues et la faire décimer, cela est-il si admirable ?

A chaque instant je lis des articles écrits par des Russes, où l'on développe comment on fera quand la Révolution sera victrice. Mais, en attendant, des massacres sans fin, des Arméniens, des Juifs, des intellectuels, des Polonais tués ; la moitié de la nation Russe consiste donc de bourreaux. Et les victimes sont (avec très peu d'exceptions désespérées) des gens sans initiative.

Même dans nos journaux du Nord on l'annonce comme victoire pour la révolution, si pendant une révolte les cosaques ont fouetté ou massacré quelques centaines d'hommes, femmes et enfants.

Si Gapon est grand — et si vous le dites, il doit l'être — il ne l'a pas encore prouvé, je trouve. Il me paraît qu'il a fait moins que Schauman² qui tuait un monstre.

Une petite anglaise, qui venait d'ici a eu une longue dispute avec Mlle Sacha au lieu de vous porter des saluts de ma part. Cela m'a amusé et attristé. Car j'adore Sacha, et je voudrais que toute personne qui arrive de Copenhague lui fasse la meilleure impression.

Votre traductrice Madame Drachmann m'a parlé de vous un jour qu'elle est venue me faire visite.

Je m'occupe du 18^e siècle en France³, et j'ai fait imprimer un volume d'Essais danois⁴.

Nous avons eu notre petite révolution anodine en Norvège⁵, et les Norvégiens y trouvent une cause pour s'admirer encore un peu plus. C'est le peuple Narcisse.

Je me demande seulement, quand une fois ils cesseront de s'admirer exclusivement eux-mêmes, qu'est-ce qu'ils admireront alors ? Je suis un vieux Scandinave et voudrais que les trois pays ne fissent qu'un.

Je vous aime de tout mon cœur et me recommande à la maison K.

Votre ami

Georges Brandes

412 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Bromley, Kent
27 décembre 1905

Très cher ami

Il faut être bon, comme vous l'êtes, pour m'écrire malgré mon impardonnable silence. Voilà cinq, six mois que je vis, sans trop

savoir comment et à quoi passe le temps. Les affaires de Russie absorbent toute l'attention — tout le cœur. Que j'écrive des lettres à des amis russes ou que je fasse autre chose, — c'est toujours là que retournent les idées — et chaque jour je constate que l'on ne peut rien faire d'ici. Il faut être sur place. Au mois de janvier nous partons pour la Russie. Cela aurait été fait depuis longtemps, si d'abord le gouvernement n'avait mis toute sorte de difficultés pour les émigrés (il fallait demander la permission de rentrer au Dép^t de la Police — ce qui était empêcher absolument le retour). Et pour rentrer en cachette, et se cacher, — je suis trop connu aux polices anglaise etc. et à la police internationale . . . et à mon âge, agir en cachette, c'est se borner à ne rien faire. Enfin nous rentrons bientôt, ouvertement. Je n'attends que de savoir s'il faudra passer devant une Cour d'Injustice. L'amnistie ne s'étend pas à ceux qui « se sont soustraits au jugement », et ils peuvent exiger que je passe devant un tribunal, en rentrant.

Sophie et Sacha sont aussi en suspens et brûlent du désir de rentrer. Nous ne pouvons rien faire. — —

La conclusion de l'article dont vous parlez représente bien ce que je pense¹. J'ai beaucoup étudié la Révol. française — et quand on la connaît dans sa vie intime, c'est tout différent de l'aspect poli, régulier qu'on lui donne dans les livres. Eh bien, en Russie nous avons absolument la même chose. Seulement les événements se précipitent, et ce qui arrivait en 1792-3, a commencé, des deux côtés, avant que l'Assemblée Constituante se fût rassemblée. Ce qu'il y a en plus c'est que d'une part l'armée est infiniment plus puissante. Et d'autre part les revendications des travailleurs des villes et des paysans sont plus avancées. Un siècle qui a vu tant de propagande socialiste produit nécessairement son effet.

La révolution durera 3-4 ans. C'est certain. Mais cette année

de révolution a déjà fait du peuple russe un peuple tout à fait différent de ce qu'il était en novembre 1904. Autres idées, autre force, autres haines, autres passions — d'autres hommes sont nés, et il y en a d'extrêmement remarquables, comme Kroustaleff (Nósar) (Hócapб) — ouvrier-étudiant. Et d'hommes de ce type il y en a déjà — des centaines, partout.

Ceci est déjà un fait accompli. L'esprit du peuple a changé.

Si vous voyiez seulement les journaux russes, comme la Rus (radical modéré) qui donne tout : comptes rendus de meetings, discours, lettres d'ouvriers etc. etc.

C'est un monde nouveau qui est né, dans les villes et dans les villages.

Né en ce sens que ceux qui n'osaient pas parler et pour cela ne se connaissaient pas eux-mêmes ont commencé à parler et agir et se sont trouvés être des révolutionnaires intelligents, courageux et conscients. Et ils sont des mille et des mille, partout.

The birth of a new nation.

Mais c'est déjà tout dire !

L'ancien régime est mort, mort à jamais. Quant au nouveau régime, cela prendra du temps pour le constituer. D'autant plus que la question se complique de la question sociale :

Ouvrier, prends la machine !

Prends la terre, paysan !²

Mais le chaos ne peut pas être en permanence. Une nouvelle société doit se constituer — et se constituera.

Ce qui me tourmente — c'est la guerre qui va éclater, probablement, d'ici un mois³. Mes renseignements, venant de deux sources excellentes, dont l'une est la haute finance (ceci — entre nous) est que la guerre peut éclater d'un moment à l'autre. Les deux gouvernements, allemand et français la considèrent

inévitable, et l'Allemagne cherche seulement un bon prétexte.

Personnellement j'ajoute cette suggestion : — « prétexte, qui ne soit pas le Maroc. » Car, les conservateurs anglais, en préparant la brouille, et la guerre, entre l'All. et la France, ont eu soin, dit-on, de mettre dans la clause qui garantit à la France l'alliance armée de l'Angl., cette clause : — « si l'Allem. déclare la guerre à propos du Maroc ». L'Allem. doit donc chercher à faire la guerre dans des conditions qui n'obligent pas les Anglais à entrer en guerre. Et comme, eux-mêmes, les Anglais, et surtout les libéraux ne demandent pas mieux que de faire comme ils ont fait avec les Japonais, de profiter de la guerre, sans y prendre part — l'emprunt à 6 % et à 89 y compris pour les « chers » alliés, — ce serait de bonne diplomatie de chercher une querelle d'allemand sur quelque autre point.

La promesse de débarquer 100.000 h. (d'autres disent 50.000 seulement) sur le continent, c'est du suprême ridicule. Il faut être un « nationaliste » français, c'est-à-dire un fou, pour y attacher la moindre importance.

Mon cœur saigne à l'idée de cette guerre, comme il saignait lors de la guerre en Mantchourie. Mais je crois deux choses : 1) la France ne peut pas se développer normalement tant que la forteresse de Metz ne sera pas rasée, et la clause secrète du traité de Francfort (pas de fortifications dans un rayon de 150 Kil. autour de Metz) ne sera pas abolie ; et 2) la France ne sera pas battue, comme en 1871 ; ou du moins la victoire des Allemands, si victoire il y a, ne sera pas si complète.

Mon idée était que la Fr. pouvait forcer l'Allem. à raser Metz — forteresse offensive — sans avoir recours à une guerre. Mais les conservateurs anglais, après avoir si bien réussi avec la Russie

et le Japon, ont préparé cette guerre — et la voilà sur le point d'éclater. On l'attend dans un mois.

— Oui, cher ami, nous avons passé l'été, 7 semaines, en France, en Bretagne. Et jamais, disent S. et S., nous n'avons eu un été aussi agréable. Nous étions avec deux familles russes, — 20 en tout — et mon cher James Guillaume (le « vrai meneur ») était avec nous, si heureux d'être avec toute cette jeunesse russe. Puis nous sommes allés avec Sacha pour 15 jours à Paris, où j'ai eu 6-7 réunions avec les amis anarchistes français et les révolutionnaires russes. J'étais si heureux — et Sacha encore plus, courant Paris, les ateliers, les musées, les tours de Notre Dame etc.etc. J'aime la France. On m'est un peu tombé dessus (nos amis antimilitaristes) pour avoir dit, plutôt répété, que je regrette une chose : qu'en cas de guerre franco-allemande je serais trop vieux pour m'inscrire dans les légions de franc-tireurs révolutionnaires. Mais — c'est la vie ! On pense, on se passionne — — Ici — c'est la mort ! La question, combien de £.s.d. vont passer aux mains des libéraux ; de combien de £.s.d. disposera tel parti dans les élections . . . C'est une nouvelle Hollande qui se meurt à force d'être devenue le prêteur d'argent du monde entier, qui vit, avant tout, surtout, en usant de ciseaux pour couper les talons des coupons, et en négligeant tout le reste : agriculture, industrie, éducation.

Il y a d'excellentes personnes, qui se jetteraient avec enthousiasme dans un mouvement, comme celui de votre jeunesse danoise dans les années soixante. Mais le souffle, l'entrain, ou peut-être le prétexte, manquent, et — nous coupons les talons et escomptons les 300, 400 ou 500 millions de livres sterlings que rapportent les emprunts et les actions de l'univers entier ! — —

Mais, je dois vous ennuyer par tous ces raisonnements. — —

Comment va la santé, cher, excellent ami ? Etes-vous tout à fait bien ? Bien vigoureux ? Comment va M^{lle} Edith ?

Sophie et Sacha vous envoient beaucoup d'amitié et regrettent que l'on ne se soit pas revu depuis si longtemps.

Je vous embrasse de tout cœur

Pierre Kropotkine

Puisque je venais comme ça à Paris, on a retiré mon expulsion⁴. En effet, cela aurait produit mauvais effet si on me faisait partir ou si on me mettait à faire 6 mois pour rupture de 6 ans.

Mille mercis pour *Young Germany*. Nous le lisons, Sacha et moi, avec le plus grand plaisir. Tout cela est si bien, si bien ! Je vous envoie la tradⁿ allemande de ma Littérature russe⁵. Dès que la traduction russe de mes Mémoires (— sans aucune coupure —) aura paru à Pétersbourg — elle s'imprime déjà, en 20.000 ex. — je vous enverrai l'exemplaire. Aussi les *Paroles d'un Révolté*, dont je reçois les épreuves. Ça ira, ça ira !

413 Georg Brandes à Pierre Kropotkine.

Copenhague 1 janvier 06.

Ami

Ces premiers mots que j'écris en 1906 seront pour vous, doivent exprimer toute ma reconnaissance pour la longue et bonne lettre que vous avez trouvé le loisir de m'écrire.

Je ne prendrai pas votre temps et je ne ferai pas de phrases. Mais j'ai bien des soucis à la pensée que vous rentrerez en Russie au moment où l'effervescence est encore si grande et le danger pour vous si aigu. Je ne crains pas beaucoup les « tribunaux d'injustice », je crains votre courage. Vous vous exposerez et vous courrez des dangers qu'un autre, plus jeune, dont la vie est moins coûteuse, pourrait courir en votre lieu.

Certes l'idée m'enthousiasme que vous ferez votre entrée à

Pétersbourg et que la jeunesse généreuse vous acclamera. J'avais toujours espéré d'être un jour spectateur à cette scène et d'en jouir. Mais je l'avais rêvé dans un temps de paix et de concorde. A présent vous rentrez pendant que les balles sifflent de tout part et pendant que la réaction joue son dernier jeu de désespoir et de férocité.

Je crains pour vous.

Moi aussi, je crois fermement, que nous verrons la fin du czarisme. Mais je souffre de toutes ces horreurs.

Quant à la guerre éventuelle, je ne sais que croire. Il me paraît impossible que Guillaume oserait.

Je me suis habitué à l'idée, que l'Angleterre seule avait un intérêt à la guerre avec l'Allemagne, elle veut écraser ce pouvoir maritime qui croît si vite. Mais je ne vois pas l'avantage pour Guillaume à combattre et humilier notre France, et je doute qu'il ait l'Allemagne derrière soi à cette occasion. Edouard et G. B. ne font qu'assurer de leurs intentions pacifiques. Les libéraux anglais ne veulent pas se battre, et la France ne doit pas combattre l'Allemagne sans être sûr de l'assistance anglaise. Bientôt nous verrons et nous saurons.

Cher, cher ami réfléchissez bien avant de retourner si précipitamment ! Vous avez patienté 30 ans, ayez encore de la patience quelques mois ! Vous êtes si nécessaire pour l'avenir de la Russie et si nécessaire à nous tous.

Mille remerciements du livre reçu et des livres promis. Mes tendresses respectueuses à Madame et à Mademoiselle Sacha. Elle doit vous retenir encore un peu.

Votre

Georges Brandès.

414 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*Viola. Bromley. Kent
6 janvier 1906.

Très cher ami

Voici ce que le *Standard* et d'autres journaux publiaient avant-hier, le 4¹. Vous comprendrez que j'ai été très ennuyé de voir ces phrases de fanfaronnades attribuées à moi. Et puis — cette mention de Sacha (et pourquoi Sacha et pas ma femme qui ne s'est jamais séparée de moi en rien, depuis 30 ans ?) Et en général toute cette fanfaronne publicité! Aussi ai-je immédiatement envoyé un démenti au *Standard* etc. pour dire que je vous avais écrit en vous disant que bientôt je pensais rentrer en Russie, mais que la lettre publiée comme venant de moi était une invention.

Le *Standard* a publié la teneur de ce démenti², les autres — non, et je me demande si on n'a pas télégraphié la même chose en Amérique.

Je suis persuadé que, évidemment, ce n'est pas vous qui aurez envoyé cela à la presse. Mais cela doit être quelque ami, auquel vous en aurez parlé et qui aura surpris votre confiance. Aussi je m'empresse de vous le communiquer.

Beaucoup d'amitié de nous trois

Pierre Kropotkine

Si ce même télégramme du *Standard* avait paru dans la presse danoise je vous prierais de communiquer le démenti³.

415 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

9 Janvier [1906]

Mon cher ami

Vous pouvez comprendre comme moi j'ai été en rage de ces indiscretions et ces mensonges. Et je ne sais même pas, comment cela est arrivé. Vous ne savez donc pas que moi j'ai protesté

depuis longtemps et que j'ai dit exprès que la lettre fut fabriquée.

Le soir du nouvel an quelques amis, entre autres le poète Holger Drachmann étaient chez moi. Nous causions de la Russie et je lui disais : Kropotkin va rentrer en Russie, sa femme et sa fille aussi. Lui doit l'avoir raconté à quelque reporter¹, le reporter doit avoir fabriqué une lettre. Mais dans le journal Danois mon nom n'était pas du tout nommé ; on racontait que vous l'auriez écrit à « un ami ». Je ne sais pas, d'où le *Standard* a mon nom.

Je vous assure que cette vilaine presse est mon désespoir. On dit un mot à un ami, et tout de suite tout est dénaturé, changé et dans cet état jeté à tous les vents.

Un reporter m'a privé pendant 15 ans de l'amitié de Kovalevski (Maxim)² qui ne voulait pas croire que j'étais pour rien dans des indiscrétions de notre presse sur son séjour en Suède. Et le reporter avait son savoir de quatrième main.

Je vous suis bien reconnaissant de ne pas me croire en état de telles vilaines choses. Je n'aurais pas raconté votre dessein de retourner à ce poète, si vous ne m'aviez pas écrit que vous ne vouliez pas rentrer en cachette.

Très cher ami, en recevant votre lettre je croyais trouver une réponse à ma dernière, où je vous suppliais ne pas rentrer à présent, où la contre-révolution célèbre ses orgies. Vous ne vous pourrez pas fier à des promesses, et quand vous avez attendu patiemment pendant 30 ans, vous devez attendre encore quelques mois. Est-ce qu'il y a au monde une chose méprisable et affreuse comme la réaction russe !

Merci de tout mon cœur de ne pas m'avoir soupçonné. Je suis néanmoins bien puni d'avoir cru que je pouvais causer dans ma chambre à travail sans trouver mes paroles dénaturées dans les journaux.

Mais cela est de second ordre. L'essentiel c'est : Ne vous exposez pas sans aucun profit pour vos idées, attendez encore un peu, je vous prie.

Votre fidèle

George Brandes.

416 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley Kent
12 janvier 1906

Très cher ami

Mille mercis pour votre bonne lettre. Sans doute, je savais d'avance que jamais la communication ne pouvait venir de vous.

Entre temps, voici la lettre que je reçois d'un certain Nors¹, du *Standard*, qui m'a envoyé la traduction de votre article du *Politiken* du 5 janvier. J'y ajoute ma réponse².

Dans votre article — du moins, tel que le traduit Nors, — il y a une phrase qui pourrait prêter à un malentendu, qui me serait pénible. C'est celle-ci : — « On the other hand, notwithstanding the great hospitality which England has shown him (his liberty was threatened everywhere, even in Danemark, where he would have been surrendered to Russia), and though it is to Engl alone that he owes the feeling of security which he has now been able to feel for more than the life-time of a generation, yet he detests the Engl. of to-day³. »

Quelqu'un pourrait en profiter un jour pour dire que malgré toute l'hospitalité je déteste l'Angleterre. Et ceci ne serait pas vrai. C'est la direction prise aujourd'hui par la politique anglaise, que je déteste — non le peuple.

Aussi ai-je écrit longuement mes sentiments à ce sujet, et je vous envoie ceci. Sans trop y penser, cela s'est écrit en anglais, et je préfère vous l'envoyer en anglais, que de traduire⁴.

Ce n'est pas pour publier maintenant. Mais c'est pour le cas où

Nors ou quelqu'un autre profiterait de la phrase « he detests Englad and leaves it without regret or repining », pour faire de la « copie ». Alors je vous prierai de publier.

J'ai copié ce Ms. à la machine (excusez mes imperfections) pour avoir une 2^e copie en réserve. —

— Et maintenant je reviens à votre bonne lettre. Je ne saurais vous dire combien Sophie et moi nous sommes touchés du tendre sentiment amical de vos dernières deux lettres. Au moment où les événements de Moscou ont commencé nous aurions voulu pouvoir partir sur-le-champ. Mais maintenant tout le monde nous écrit de Russie de ne pas venir pour le moment. Même ceux qui disaient A « venez », il y a un mois. Il paraît que par notre presse nous n'avons aucune idée de la profondeur de la réaction en ce moment. Tout Pétersbourg et toutes les grandes villes ont été remises au pouvoir des *dvorniks*⁵ et de la police, aidés plus souvent que non par des « volontaires », qui perquisitionnent même chez des personnes de « position », sans ordre ni ordonnance, souvent en l'absence du propriétaire et souvent emportant ou détruisant ce qu'ils veulent, à leur fantaisie.

« Il faut beaucoup de self-restraint pour ne pas flanquer des coups de revolvers à ces sauvages lancés sur la population » — disent des gens plus que rangés, même les timides. Les journaux russes reçoivent des paquets de lettres sur les vols d'argent commis par ces hordes de Witte et de Dournovo pendant leurs perquisitions.

La *Molva* envoie son corresp. spécial, Klimoff, et celui-ci rapporte que 64 personnes ont été fusillées sur les premières stations de la ligne de Moscou-Kazan, d'après une liste remise aux officiers. Tous ont vu cette liste. Qui l'a faite ? Quel Hochgericht gouvernemental ? Personne ne sait rien ! Et ainsi de B suite...

Evidemment, ce sera de nouveau les bombes, les bombes à outrance.

Parlez de cette réaction dans vos journaux. Vous pouvez communiquer le passage A B. à la presse, comme fait certain⁶.

On arrête tout le monde simplement si le nom est connu. 44 journaux suspendus ou perquisitionnés.

Durant l'incendie de l'imprimerie Sytin, allumée (le propriétaire l'affirme dans des lettres aux journaux) par la troupe, alors qu'il n'y avait pas une âme dans l'imprimerie, — des manuscrits précieux ont brûlé, entr'autres celui de Maxim Kovalevsky⁷ sur les formes politiques du gouvernement, faisant un livre de 600 pp. en train d'impression.

Mais assez. Sophie, Sacha et moi, tous les trois nous vous envoyons beaucoup d'amitié

Pierre Kropotkine

417 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 17 janvier 06

Bien cher ami

Mes meilleurs remerciements pour tout ce que vous m'avez envoyé et pour votre tenue vis-à-vis de Monsieur Nors.

Croyez-moi, je suis bien sensible à vos reproches ; je me permettrai de vous expliquer pourquoi je n'ai pas cru les mériter.

Jusqu'à présent nous avons regardé ce qui se publiait ici en Danois dans nos journaux comme chose ne pas publiée dans le sens européen de ce mot. Notre langue est si peu connue, que personne ne remarque ce qui se fait et se dit ici.

Jamais un de mes articles de journal n'a été publié dans l'étranger sans mon autorisation. Mon livre sur la Pologne fut découvert par les Polonais 21 ans après sa publication etc.

Il y a un an ce Monsieur Cavling, dont parle M. Nors, a sup-

planté mon frère comme directeur du journal *Politiken*, et par ce M. Nors (un reporter danois sans aucune valeur qui n'a jamais rien écrit) il est entré en communication avec le *Standard*.

C'est le frère de Cavling¹ qui a fabriqué la lettre, dite de vous à moi ; sachant bien que la lettre était fausse, la rédaction du *Politiken* l'a télégraphiée au *Standard* — ce, dont je n'avais pas idée.

Cavling venait à moi, me disait : Vous avez vu cette lettre fabriquée, veuillez donc dire à notre public la vérité sur Kropotkine dans ce cas. Ainsi il m'engageait à écrire l'article sur vous dans son journal. Soupçonnant que l'article fabriqué fut de son frère, je ne pouvais pas protester violemment comme je le désirais.

Vous aviez parlé si franchement de votre dessein de retourner sans masque aucun, que je ne croyais pas devoir le démentir. Et quant à vos opinions sur l'Angleterre, d'abord je croyais comme d'habitude n'écrire que pour des Danois ; puis je ne voulais nullement exprimer un blâme en disant que malgré l'hospitalité de l'Angleterre vous ne l'aimiez pas, et que malgré l'hostilité de la France vous l'aimiez — qu'est-ce qu'il y avait à blâmer ? — Je voulais montrer combien peu vous vous faisiez guider par vos expériences privées et personnelles ; seulement par vos idées générales. Je ne m'imaginai pas un instant que mon article pourrait paraître en Angleterre et vous nuire.

A présent je vois qu'après avoir mis la fausse lettre dans le *Standard* ce M. Nors avait le dessein de me dénoncer à vous. Il ne voulait pas imprimer mon article — car le *Standard* ne veut rien publier qui ne flatte pas l'Angleterre, et pour la même cause il ne voulait pas imprimer votre réponse, nullement par délicatesse. Il m'a plusieurs fois importuné à Paris et à Karlsbad, c'est un parfait vaurien. Mais il doit avoir agi par exhortation — de Cavling —

et cela est vraiment vilain, car si quelqu'un fait semblant d'être mon grand ami, c'est bien lui.

Dans l'avenir je serai plus prudent. Je m'isolerais encore plus que je ne l'ai fait jusqu'à présent, car je ne puis parler dans ma chambre à travail sans retrouver mes paroles dans un journal, et je ne mettrai rien dans nos journaux Danois que tout le monde ne doit pas savoir.

Vous m'allégez une pierre du cœur en me faisant savoir que vous avez remis votre voyage à de meilleurs temps. — Vous ne feriez rien que mettre votre tête dans le piège. Mais si heureusement vous êtes sauf encore, combien d'autres victimes et quelles horreurs ! On parle d'animaux sauvages. Il n'y a pas d'animal sauvage qui pourrait faire une centième de ce que font les monstres qui en Russie servent le gouvernement.

Je suis bien malheureux de vous avoir causé tant de désagréments, à vous que je voudrais avoir pu être utile.

Peut-être aurai-je une autre fois meilleure fortune. Car je ne vous lâche pas.

Mes meilleures salutations cordiales à Madame et à Mademoiselle Sacha.

Votre

Georges Brandès

418 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Bromley Kent
19 janvier 1906

Bien cher ami

Deux mots seulement. Et ceci pour vous dire que jamais il ne m'est venu la moindre idée de reproche. Le MS. que je vous ai envoyé, c'est pour le cas où Nors ou un autre soulèverait ici la question. Quant à mon amitié pour vous, — elle est profonde, vous le savez. Je vous aime — et voilà tout

Pierre Kropotkine

Ils sont ignobles et fous en Russie. Avez-vous vu la circulaire du Gouv. Gén. d'Odessa¹ ? Ici — grande victoire des travailleurs², unis aux libéraux, contre les conservateurs. Un coup de balai à ces messieurs, comme on n'en a pas vu depuis 1832³. — Mais grandiose ! Vous ne pouvez vous imaginer l'enthousiasme des travailleurs, qui ont senti leur force. Non, l'Angleterre n'est pas morte ; — c'est un réveil qui promet beaucoup.

419 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Stockholm, Grand Hôtel
17 février 1906

Bien cher ami

D'abord merci de votre charmante et magnanime manière de prendre l'affaire de la lettre fictive. Un autre aurait été bien fâché contre moi. Bien entendu, je n'ai rien publié du manuscrit sur votre point de vue de l'Angleterre actuelle, vous pourrez vous en servir vous-même quand vous trouverez le moment venu. Mais c'était aimable de votre part de m'en envoyer une copie.

Je suis momentanément à Stockholm, où je parle publiquement¹. Je viens d'Upsal. Comme je n'ai pas été ici pendant 17 ans, l'on me fête beaucoup et se montre très bienveillant.

Quant à Hans Jæger², je savais qu'il vous avait écrit ; je refusais de lui donner une recommandation pour vous. Son cas est extraordinaire, mais il est honnête homme. Comment dire ? c'est une espèce de maniaque orgueilleux et enthousiaste. Il est sincère.

Sa jeunesse s'est passée ainsi : Tout jeune il s'éprend de deux idées, l'amour libre et le naturalisme outré. Il annonce la théorie que la vraie littérature doit être biographique sans rien taire, et cette autre théorie que l'amour libre rendra l'humanité heureuse. Il se met à écrire un livre : « La bohème de Christiania » (1885 je crois)³ où il y a du talent et des crudités. On est assez

bête pour confisquer le livre et l'emprisonner. On est si effrayé dans ce trou de Christiania, qu'il ne trouve pas même un logement. Il va s'exiler à Paris, où il vit très pauvre. Après, il a une histoire d'amour avec une norvégienne et dans une suite de volumes il raconte ses amours (très sensuels mais très fidèles) ; il aime et adore dans ses livres toujours la même femme, mais il l'a compromise de la manière la plus atroce, imprimant toutes les lettres d'amour qu'elle a eu l'imprudence de lui écrire.

(Il n'avait pas d'éditeur, faisait imprimer en Norvégien à Paris par des metteurs en page qui ne comprenaient rien du texte, et il vendait seulement d'une manière privée, pas par les libraires). Il s'était mis (comme vous voyez) hors de la société. Mais les actions, qui faites par un autre seraient de pures vilénies, sont partiellement excusées par son fanatisme et sa conviction de son droit.

Puis il a vécu à Paris comme bookmaker je crois, mais sans malhonnêteté.

A présent il se dit Anarchiste convaincu ; et il a écrit un manuscrit *La Bible de l'Anarchisme* (dans vos idées, dit-on). Mais l'éditeur danois n'a pas voulu éditer le livre sans une introduction de vous⁴.

Il serait trop demander que vous lisiez le manuscrit. Mais vous devez avoir quelques pages sur l'Anarchisme en général, et il vous en serait reconnaissant.

Je vous aime de tout mon cœur.

Votre

George Brandes

420 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Viola. Bromley. Kent
2 février 1907¹

Mon cher ami

Excusez mon griffonnage : j'écris au lit, pris par une attaque assez mauvaise d'influenza ; mais la chose presse.

Vous savez, sans doute, que l'on a arrêté en Suède un socialiste révolutionnaire, Tcherniak², dont le gouvernement russe demande l'extradition sous prétexte qu'il aurait pris part à l'attaque armée, à Pétersbourg, d'un convoi qui transportait de l'argent de l'Etat, — lorsqu'on enleva la somme de 600,000 roubles.

Tout d'abord, l'accusation n'est pas prouvée. Il est prouvé, au contraire, qu'elle est fautive, puisque la présence de Tcherniak, à cette époque, à l'étranger est confirmée par de sérieux témoignages.

Mais là n'est pas la question. Il s'agit de savoir si le gouvernement d'une nation civilisée, comme la Suède, peut livrer qui que ce soit, et surtout un réfugié politique, à ce gouvernement de barbares du moyen âge, que représente en ce moment le gouvernement de Nicholas II, qui se livre sur ses prisonniers aux plus infâmes tortures physiques.

Car le fait ne peut être nié. Toute la presse russe avait signalé, il y a quelques mois, que la police d'Etat avait envoyé ses détectives à la prison de Varsovie, qui y avaient soumis à des tortures atroces, physiques, un certain nombre de prisonniers.

Le procureur impérial, lui-même, révolté de ces procédés, avait protesté auprès du gouvernement et demandé la mise en accusation de ces agents de la Police Secrète. Le procureur fut mis en retraite, et vous avez vu d'après les télégrammes de ce matin que les révolutionnaires durent avoir recours au moyen suprême pour mettre fin à ces tortures — en tuant le chef de la police secrète de Varsovie³.

C'est comme en Boukhara et pire qu'en Perse.

Quant au tortionnaire d'Ekaterinoslav, Trousevitich, qui faisait la même chose au midi de la Russie, — la Cour l'a condamné, pour rire, à un mois de prison, les juges sachant d'avance qu'ils seraient destitués ou tués par des agents du gouvernement russe, s'ils prononçaient une condamnation sérieuse⁴.

Ça se passe peut-être encore à Boukhara (je ne l'affirme cependant pas, ne voulant pas offenser l'émir), — mais puisque cela se passe d'une façon brutalement avérée en Russie, — tous les traités d'extradition sont par cela même suspendus, il n'y a que des hommes achetés qui puissent accorder n'importe quelle extradition à cette horde de tueurs et de tortionnaires qui règne à Peterhof.

Je dois terminer cette lettre — je suis encore trop faible pour écrire — mais je vous prie, cher et bon ami, usez de toute votre influence dans la presse Scandinave pour empêcher que le nom honnête des Suédois devienne l'opprobre général, s'ils permettaient cette extradition.

Meilleures amitiés de nous trois

Bien fraternellement à vous

Pierre Kropotkine

421 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Bromley. Kent
16 février 1907

Très cher ami

Deux mots seulement. Quel est ce terrible « den andra Brandes-artikeln »¹ du *Politiken* qui, « genom sin giftiga ton » a fait tellement enrager Statsrådet Peterson ? . . .

Je brûle d'envie de l'avoir, après avoir lu le rapport du « Göteborgs Tidning » sur l'affaire Tcherniak.

Mais pauvre, pauvre homme. Quelle mort ! Est-ce un accident ? Ou un de ces drames dont les compagnies de ch. de fer et de navigation gardent les secrets comme les prisons.

J'ai aussi écrit à *Stockholms Dagbladet*². Mais je doute qu'ils aient inséré ma lettre. —

La nouvelle édition à 6/ — (c'est à dire à 4/6) de mes Mémoires contient une nouvelle Préface³, que vous parcourrez peut-être. Je vous l'envoie.

Après avoir passé 15 jours à Paris, j'en suis revenu avec une nouvelle broncho-pneumonie, et voilà 4 semaines que je garde la chambre et presque le lit. Quelque chose à la base des poumons. —

Beaucoup beaucoup d'amitié de la part des trois

Bien sincèrement à vous

Pierre Kropotkine.

422 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague 18 février 07

Mon cher ami

Je suis de nouveau à l'hôpital avec ma maladie — pour la 3^{me} fois depuis que je vous ai vu — ; mais je serai guéri dans quelques jours. Au moment où je reçus votre lettre j'avais déjà écrit un article pour Tscherniak. Mlle Schaumann de Helsingfors, la sœur de celui qui a tué Bobrikoff, et plusieurs autres me l'avaient demandé. Après votre demande j'écrivais de nouveau, écrivais ce « deuxième article empoisonné » dont vous me parlez d'après un de ces misérables journaux suédois que je n'ai pas vus. Hélas ce n'est pas mon article, mais bien les émissaires Russes qui ont empoisonné Tscherniak. Quelle tragédie ! La Russie n'a pas voulu lâcher sa proie.

Je n'avais pas besoin de cette occasion pour être fortifié dans mon mépris de journaux, journalistes, opinion publique, chauvinisme etc.

Mais si j'en aurais eu besoin, cette occasion me l'a fourni.

Depuis 3 ou 4 semaines de matin au soir je suis bombardé de lettres anonymes de la Suède pleines d'injures et d'insultes, d'articles de journaux furieux, fous, méprisants — et pourquoi ? parce que j'ai osé, moi, un pauvre particulier, implorer la sainte et grande Suède de ne pas être le valet de bourreau du gouverne-

ment Russe, — une chose que j'ai faite plusieurs fois déjà vis-à-vis du gouvernement Danois¹.

Le chauvinisme suédois est depuis la perte de la Norvège tellement exaspéré que même des gens tout à fait paisibles sont comme maniaques.

Mais on aurait beaucoup à faire si l'on s'étonnait de la bêtise et de la vilénie humaine.

Depuis cet été je ne sais rien sur vous. J'aurais bien de fois voulu savoir comment vous alliez et où vous viviez, mais quand je vous écrivais au mois de juin ou juillet de l'hôpital ici vous n'étiez pas en humeur de me répondre², et nous sommes assez occupés tous les deux. Tous les deux aussi en mauvais état de santé.

Ma fille s'est mariée et vit à Berlin. Mlle Sacha, qui est libre encore, pourrait peut-être m'envoyer quelques lignes quand vous n'avez pas le temps. Je vous serre la main à toute la famille.

Votre ami

Georges B.

423 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Viola. Muswell Hill Road
Londres N. 22 juillet 1910¹

Bien cher ami

Le temps va si vite, si vite — avec un travail pressé et le grand nombre de visites que nous avons eu tout ce temps — Londres aux mois de juin et juillet devient décidément une grande station de passage pour les américains, les russes, les allemands, les orientaux ! Et voilà que je m'aperçois que plus de quinze jours sont passés depuis que j'ai reçu votre bonne lettre, — et chaque jour je pensais vous écrire.

Je ne saurais vous dire, cher ami, combien j'ai été content de voir votre écriture et de recevoir votre lettre, si amicale, et de

savoir que vous êtes en bonne santé et content de votre voyage.

Voilà déjà presque deux mois que je suis de retour, et tout ce temps j'ai passé à réviser *Fields, Factories*, pour l'édition française. Chiffres, logarithmes, calculs sans fin, dus à la bêtise humaine qui ne veut pas accepter le système décimal ! Mais j'ai aussi enrichi le bouquin de choses très intéressantes. La France, avec son incroyable activité dans ses villages, pour la culture et pour les petites industries, avec les mille et mille inventions, faites chaque jour pour créer de nouvelles branches de petites industries, de nouvelles machines-outils, de nouveaux procédés — et ceci au milieu d'une culture qui progresse toujours : de vergers, de jardins, de prairies irriguées etc. qui surgissent là où hier encore tout était à créer, — cette France rurale que j'aime tant, paraît sous un nouvel aspect. Si j'en avais le temps, — quel beau tableau j'en aurais pu dresser !

Mais ce n'est pas seulement de cela que je me suis occupé ! Il est passé par Londres, pendant la « saison », des musiciens et des musiciennes et nous avons entendu d'admirable musique et d'admirable chant russes. Et puis, cher ami, savez-vous de quoi je me régalaï : c'est le mot. C'est déjà vieux, pour la rapide vie que mène le monde, mais c'est beau, très beau — pour moi, du moins : — je le lis avec tant de plaisir, en relisant chaque page. C'est votre grand octavo anglais sur Ibsen et Bjørnson². Une amie m'a envoyé tout Tolstoy : je l'ai donc relu peu à peu, presque en entier — et j'ai eu tant envie de comparer Tolstoy et Ibsen, — comme vous l'avez compris, — que je me suis mis à relire votre livre. Je le savoure : il fait penser.

L'article sur le Lamarckisme ou plutôt sur l'action directe du milieu sur les plantes, est paru, dans le n° de juillet du *Nineteenth Century*³. Je crois qu'il forcera les anti-lamarckiens anglais à réfléchir. On le lit.

Ma femme et Sacha travaillent aussi : Sacha — à une traduction⁴ et Sophie — prépare sa conférence⁵. Toutes deux elles vous envoient beaucoup, beaucoup d'amitié et m'envient le plaisir que j'ai eu de vous revoir, de vous entendre. Sacha, outre cela, joue dans de petites comédies dans notre petit Club Herzen. C'est vous dire, combien son temps est pris. Il lui faut cela !

Faites, je vous prie, beaucoup, beaucoup d'amitié à votre amie danoise, dont j'ai été si heureux de faire la connaissance à Locarno.

Et vous, cher ami, je vous embrasse de tout cœur, bien fraternellement et je me demande déjà, — se reverra-t-on au printemps prochain.

Bien cordialement

Pierre Kropotkine

424 Pierre Kropotkine à Georg Brandes.

Mon cher ami

Villa Teresa
Fossato di Monte
Rapallo. Italie 31 décembre 1910¹

D'abord permettez-moi de vous remercier de tout mon cœur pour les bonnes paroles que vous avez mises à mon adresse dans votre article sur Tolstoy dans le *Rousskoye Slovo*². C'est votre bonté qui parle et j'en ai été très touché.

Quant à l'article, ai-je besoin de vous dire avec quel plaisir je l'ai lu. On a beaucoup écrit de très belles choses récemment sur Tolstoy, avec beaucoup de sentiment. Tout ce qu'on a dit est très vrai, mais il fallait aussi dire ce que la raison nous dicte sur lui, et vous le dites³.

J'ai essayé de mon côté aussi de le dire dans un article à l'autre journal de Moscou, — le *Outro Rossii*, le *Matin* de la Russie. L'éditeur m'a écrit pour me demander un article, après que son correspondant de Londres avait dit que je travaillais sur Tolstoy⁴.

C'était la première fois qu'un éditeur de journal russe m'a demandé d'écrire pour son journal! Pouvais-je refuser? Je l'ai fait, au contraire, avec un profond plaisir. L'article a paru, — sans coupures : j'étais moi-même très sage, évitant de dire ce qui ferait poursuivre le journal. C'est un résumé, à peu près de la même grandeur que votre article, du travail que j'avais fait récemment sur Tolstoy.

Je ne sais pas si je vous avais dit à Locarno, qu'une amie russe m'avait envoyé son *Tolstoy*, — les 13 vols. de l'édition russe, que moi je n'avais jamais acheté, vu le prix élevé — et que je m'étais mis à le relire ; et l'ayant relu, j'ai senti le même sentiment de grandeur que vous avez ressenti, et le même sentiment que tout est encore à dire sur lui, après tout ce qui a été dit. Puis, est paru le 2^e vol. de Birukoff⁵ —, intéressant au plus haut degré (par les lettres de Tolstoy) ; puis, j'avais appris par un ami anglais qui avait vu Tolstoy en juillet (il était alors chez sa fille aînée), — son départ (son 1^{er} départ) de la maison, à la suite de la vie impossible que lui faisait sa femme à cause du testament, que vous connaissez maintenant ; — et le drame de la vie de Tolstoy, tel qu'il l'a raconté lui-même dans ses œuvres, — de plus en plus tragique à mesure qu'il approche vers la fin — m'a tellement pris, que j'ai mis plus de 2 mois, ou trois à l'étudier et à écrire là-dessus. J'ai envoyé l'article après la mort de Tolstoy à un ami en Amérique, — et je ne sais ce qu'il est devenu. J'espère qu'on l'insérera quelque part.

— — Comme vous voyez, nous voici à Rapallo, — Sophie et moi. Sacha s'est mariée le 22 novembre à un charmant jeune homme russe, Boris Lébédéff — elle a dû vous écrire là-dessus⁶. Ma femme et moi nous l'aimons beaucoup, beaucoup. Il a été avocat à Moscou, faisant son stage chez un prissiájnyi, povérennyi⁷,

pour être reçu au barreau de Moscou. Intelligent, il aime beaucoup l'art, sous toutes ses formes, doux, — enfin, c'est tout vous dire que nous deux, nous ne voudrions pas un meilleur mari pour Sacha.

Ils se connaissent depuis près de 3 ans ; dernièrement, ils se sont mis à traduire ensemble un drame anglais (les traductions, c'est dans la famille !), ils ont fait ensemble du théâtre, et — ils se sont aimés, et nous en sommes très contents. Enfin le 22 novembre ils ont été mariés à Londres, et le 3 décembre Sophie et moi sommes partis pour le sud.

Si vous venez au printemps à Rapallo, vous y trouverez deux amis qui seront heureux de vous revoir. Nous espérons que Sacha viendra aussi, au mois de mars, ici. En attendant, ils travaillent avec entrain tous les deux. B. L. travaille pour un journal russe, et Sacha lui aide. Ils devront gagner leur vie — et — tant mieux !

Et vous, cher, excellent ami, comment allez-vous ? La santé est-elle bonne ? Soignez-vous pendant l'hiver, et venez ici, si le climat de Copenhague ne vous va pas. C'est si beau ici ! Nous avons un petit appartement pour nous deux — en plein soleil, et le soleil donne tant de vie.

Mes caisses de livres sont enfin venues, et je me remets au travail, — le 3^e article sur le Lamarckisme et le Darwinisme, — pour la *Nineteenth Century*.

Sophie et moi nous vous envoyons nos meilleurs souhaits de bonne et heureuse nouvelle année. Mes respects, je vous prie à votre amie dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance à Locarno.

Beaucoup d'amitié —

Pierre Kropotkine

Je vous envoie en même temps la traduction française de *Fields, Factories and Workshops*^s. Pour diverses raisons la traduction a trainé. Enfin elle a été faite par Leray, et j'ai révisé tous les chiffres et augmenté assez de nouveaux matériaux.

425 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.*

Copenhague 14. 1. 11.

Ami

Ne me remerciez pas ; j'avais écrit cet article (dont vous parlez si aimablement) au mois d'Août ; je n'en ai pas copie, on ne m'en a pas envoyé la traduction Russe, et je ne sais plus que superficiellement ce qu'il contenait.

Mais j'ai publié au mois de septembre dans *Paris-Journal* un article *Kropotkine*¹ pour introduire chez le public français votre *Champs, Usines et Ateliers* que vous avez la bonté de m'envoyer. Malheureusement le livre est arrivé au public français si tard que l'effet de mon article s'est perdu, et encore plus malheureusement j'ai égaré l'article même, que j'aurais voulu vous faire parvenir si j'en possédais un exemplaire.

Merci du livre, je me réjouis toujours quand vous gagnez du terrain. Ci-joint un de mes vieux livres, traduit après 30 ans ; trop tard².

On m'a fait tort en publiant ce que j'ai écrit sur Tolstoj, après sa mort. J'aurais parlé d'une manière autrement émue du grand homme mort.

J'espère que notre Sacha va toujours bien. Dans nos journaux on parlait d'elle comme d'un jeune fils de vous, quand elle protestait contre le jugement japonais³. On ne croyait pas une jeune fille capable d'un acte public. Je savais bien que Sacha ne fut pas masculin.

Mon amie, dont vous vous souvenez si aimablement, parle souvent de vous et elle espère comme moi vous revoir.

Je suis content que Mme Kropotkine est avec vous et que le jeune couple vous rejoindra.

Je vous serre les mains.

Votre ami

G. B.

426 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.* Villa Rossa Locarno. Suisse.
11 mai 1911¹

Très cher ami

De nouveau je dois commencer par m'excuser de ne pas vous avoir écrit tout ce temps. C'est vous dire que j'ai travaillé dur à Rapallo, jusqu'au dernier moment. Juste le temps d'emballer trois caisses de livres, de faire les adieux aux amis de Rapallo, et nous sommes partis. Sophie a continué sa route vers Londres, moi — je l'ai quittée à Bellinzona pour venir ici, passer 2-3 semaines dans un climat intermédiaire, avant de rentrer à Londres.

Et vous, cher, bon ami ? Comment allez-vous ? J'ai eu de vos nouvelles par quelqu'un à Rapallo, qui m'a dit que vous étiez en bonne santé. Mais ne pensez-vous pas venir ici, passer quelques jours ? C'est si beau ! Je n'ai jamais vu Locarno aussi beau qu'en ce moment. La verdure sur les montagnes est d'une fraîcheur et d'une vigueur merveilleuse. Le printemps est venu tard, et tout est en fleur. Les magnolias et les camélias n'ont pas encore fini de fleurir ; on en trouve encore en fleur dans le jardin du Grand Hôtel. Et à côté — les azalées, les rhododendrons, les châtaigniers, les palmiers et les rosiers tout couverts de fleurs.

Venez — je suis sûr que vous vous plairez ! Et pour moi ce serait une vraie fête !

Je ne travaille pas, c'est-à-dire, je relis pour une dernière fois le manuscrit d'un petit travail (de 180 pages environ), *La Science Moderne et l'Anarchie*² que j'avais fait en 1903 et que j'ai beaucoup révisé et complété.

Et je lis avec le plus grand plaisir le nouveau journal quotidien de Paris, *La Bataille Syndicaliste*, lancé par la Confédération Générale du Travail et ses amis. C'est ce que je cherchais à faire autrefois de *La Révolte*³, moins la partie théorique de l'Anarchie et, en plus, avec tout le poids d'une forte masse ouvrière des

syndicats. Et ce qu'ils traitent, c'est toutes les questions de la vie politique en France au point de vue du socialisme libertaire — anti-parlementaire.

C'est instructif au plus haut degré. C'est une nouvelle direction. C'est ce qu'aurait dû être l'Internationale, déjà dans les années 1880, si les Allemands ne l'avaient dévoyée vers le parlementarisme.

Mais on aurait eu tant de choses à se dire si vous veniez ici.

Beaucoup d'amitié et bonnes embrassades

Pierre Kropotkine

Faites, je vous prie, mes meilleurs compliments à votre charmante amie, venue l'an passé à Locarno.

Sacha va bien. Elle travaille beaucoup avec son mari, et ma femme m'écrit qu'elle a l'air d'être en excellente santé etc.

427 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

9 Chesham Street
Brighton
4 février 1912¹

Bien cher ami

Aujourd'hui c'est votre jour de naissance, et nos pensées se portent vers vous.

Nous pensons, quelle masse de jeunes gens de toute nationalité vous avez inspiré pour le bien, le grand, le beau. Combien de gens, — les uns sans s'en rendre compte, les autres le sachant très bien — vous doivent, à vous et aux quelques inspireurs du siècle, cet idéalisme qui seul peut rendre la vie belle, quelles que soient ses vicissitudes et les noires périodes de réaction. —

Vivez, cher ami, de longues années encore. Vous êtes si jeune de forces que vous direz encore bien des fois de ces paroles qui font vibrer les cœurs et, pour toute la vie leur donnent ce cachet auquel nous devons ce qu'il y a de meilleur dans la vie de l'humanité.

— Nous vous avons attendu vers la fin de l'année à Londres avec

Madame Schutte. J'aurais été si content de vous revoir tous deux, et ma femme j'en suis certain, aimera beaucoup M^{me} Schutte.

Malheureusement nous sommes maintenant à Brighton, depuis la fin d'octobre. Mais ce n'est pas si loin que ça de Londres, et si vous veniez ici, nous saurions bien vous accommoder chez nous « for a week end ». C'est si beau ici. Nous avons beaucoup de soleil, et alors même qu'aujourd'hui nous ayons une tempête de neige, elle ne se fait pas sentir dans notre maison. — Sacha vient nous voir, mais rarement : seulement 3 fois depuis que nous sommes ici. Et moi j'ai décidé de ne pas aller à Londres en hiver. — Elle et son mari traduisent, écrivent. . . . Vous connaissez cette vie. Sophie et moi nous vous envoyons beaucoup, beaucoup d'amitié, bien cher ami, et nos meilleurs souhaits de santé et de vigueur. Faites je vous prie bien des amitiés de ma part à M^{me} Schutte.

De cœur à vous

Pierre Kropotkine

428 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Bien cher ami

9 Chesham Street
Brighton
28 mai 1917¹

Deux mots à la hâte pour vous dire combien de joie vous m'avez donné par votre charmante carte². Tout ce temps-ci nous avons souvent pensé à vous, toujours avec les mêmes sentiments d'amitié. Et récemment, à plusieurs reprises nous nous disions, Sophie et moi, — « C'est B. qui va être heureux de voir ce qui se passe maintenant ! »

Votre lettre (du 24 avril) nous est arrivée seulement il y a cinq ou six jours ! Et elle nous a trouvés au milieu d'un travail de triage de la papperasse et des livres accumulés pendant 30 ans de séjour en Angleterre ! Vous pouvez vous imaginer ce que c'est. Et personne pour y aider sauf un homme qui venait

pour 5 ou 6 heures chaque semaine pour clouer les caisses. Et l'âge compte !

D'ailleurs, depuis un an, après deux opérations très sérieuses, la santé va bien. Il n'y a que les poumons qui rappellent à la prudence. Et c'est pourquoi il ne m'a pas été permis de me mettre en route pour ce long voyage avant l'arrivée de la belle saison. — Sacha et son mari sont à Pétrograd, très actifs l'un et l'autre, mais Sacha est souvent alitée.

Dites, je vous prie, à Madame Schütte que je la remercie bien cordialement pour son bon souvenir et que souvent je me souviens d'elle, — toujours avec amitié.

Nous pensons aller à Londres dans un jour ou deux pour y voir les amis, et y rester une douzaine de jours avant de nous mettre en route. Si les sous-marins allemands ne viennent renverser nos plans, notre adresse en Russie sera : Pierre Kropotkine, Rynotch-naya, 10, Pétrograd. C'est aussi celle de Sacha.

De cœur à vous

P Kropotkine

Sophie va bien. Elle n'a pas du tout l'air d'avoir 60 ans, elle a travaillé comme une Voluntary Aid nurse dans l'hôpital d'ici. Elle vous envoie beaucoup d'amitiés.

Bien des amitiés de ma part à M^{me} Schütte.

429 *Georg Brandes à Pierre Kropotkine.* Copenhague ce 12 juillet 17

Bien cher et vénéré ami

j'ai eu la joie de recevoir votre lettre de Brighton il y a déjà quelques semaines. J'espère que vous ayez lu à peu près au moment de votre arrivée¹ quelques paroles de bienvenue que je vous ai adressées dans l'*Utro Rossia*².

C'est un grand bonheur pour vos amis de vous savoir enfin dans votre propre pays, libre et honoré, et c'est une joie que vous êtes là tous ensemble dans la même maison, vous et Madame Sophie et Madame Sacha et Monsieur Lebedeff. J'espère que Sacha n'est pas malade ; vous m'écriviez, qu'elle est souvent alitée. Il faut vous dire que Sacha est ma passion. Pendant mon dernier séjour en Angleterre j'avais plusieurs fois occasion de la voir, et mon dieu ! comme elle était gentille. Et quelle hypocrisie de certaines gens, qu'on lui défendait de monter chez moi pour faire ma malle ! Les seules femmes qui pouvaient entrer étaient les reporters féminins, peut-être parce qu'elles étaient si peu femmes.

Dites bien à votre chère femme combien je lui suis toujours reconnaissant de la bonté qu'elle a eue pour moi — une fois elle m'accompagnait même de la campagne à Londres.

A vrai dire je vous aime tous de tout mon cœur, M. Lebedeff aussi, bien que [je] le connais encore trop peu. A 75 ans je dis « encore », parce que je ne veux pas le regarder comme exclu que je pourrais vivre encore un peu et vous faire visite à Petrograd, où l'on me défendait l'accès quand j'y devais parler en octobre 1913³.

Mais cela sera quand, dans un avenir lointain, la guerre sera finie. Je vois avec tristesse que vous la désirez encore prolongée⁴ ; il m'est absolument impossible d'espérer quelque avantage pour l'humanité de sa prolongation. Mais la censure, inventée par le czarisme, adoptée par les combattants de la liberté, me défend de poursuivre.

Mon amie, Madame Talitha Schütte, est heureuse que vous vous souvenez d'elle. Nous nous sommes connus depuis un peu plus de douze ans. Cet été je la vois peu, puisque elle vit à la campagne à Skagen ; l'été ici est beau mais trop sec. Nous souffrons assez par le manque de vivres et la cherté de toute chose.

Ma fille qui est mariée à l'étranger arrivera demain avec ses deux petits. Elle a une fille de 8 ans⁵, qui m'a tout à fait enchanté, et un petit garçon de 5 ans qui est très joli et hardi. Ils passeront ici quelques semaines.

Au revoir, bien cher ami, je vous serre les deux mains

Georges Brandès

430 *Pierre Kropotkine à Georg Brandes.*

Bien cher ami

[Dmitrov, gouvernement de Moscou
28 avril 1919.]

Enfin une occasion se présente de vous écrire, et je m'empresse d'en profiter — sans être sûr, d'ailleurs, que cette lettre vous parviendra¹.

Tous deux nous vous remercions de cœur pour l'intérêt fraternel que vous avez pris à votre vieil ami, lorsque le bruit s'était répandu de mon arrestation². Le bruit était absolument faux, ainsi que les racontars concernant l'état de ma santé.

Le docteur M ---³, qui vous remettra cette lettre, vous racontera la vie isolée que nous menons dans notre petite ville de province. A mon âge il est matériellement impossible de prendre part aux affaires publiques pendant une révolution ; et s'en occuper en amateur n'est pas dans ma nature. L'hiver passé, que nous passions à Moscou, j'ai travaillé avec un groupe de collaborateurs pour élaborer les éléments d'une république fédéraliste⁴. Mais — le groupe a dû se disperser, et je me suis remis à un travail sur l'Éthique que j'avais commencé, il y a une quinzaine d'années, en Angleterre⁵.

Tout ce que je peux faire maintenant, c'est vous donner une idée générale de la situation en Russie, dont, à mon avis, on ne se rend pas bien compte en Occident. Une analogie l'expliquera, peut-être.

Nous traversons en ce moment ce que la France vécut pendant la révolution jacobine, de septembre 1792 à juillet 1794, avec ceci en plus que maintenant c'est une révolution sociale qui cherche sa voie.

La méthode dictatoriale des Jacobins fut fautive. Elle ne pouvait pas créer une organisation stable — et forcément elle aboutit à la réaction. Mais les Jacobins accomplirent néanmoins, en juin 1793, l'abolition des droits féodaux, commencée en 1789, que ni la Constituante ni la Législative ne voulurent pas achever. Et ils proclamèrent hautement l'égalité politique de tous les citoyens. Deux immenses changements fondamentaux qui dans le courant du XIX^e siècle firent le tour de l'Europe.

Un fait analogue se produit en Russie. Les bolcheviks s'efforcent d'introduire, par la dictature d'une fraction du parti social-démocrate, la socialisation du sol, de l'industrie et du commerce. Ce changement qu'ils s'efforcent d'accomplir, c'est le principe fondamental du socialisme. Malheureusement, la méthode par laquelle ils cherchent à imposer, dans un état fortement centralisé, un communisme rappelant celui de Babeuf, — par leurs décrets et en paralysant le travail constructif du peuple, — cette méthode rend la réussite absolument impossible. Ce qui nous prépare une réaction furieuse, méchante. Celle-ci cherche déjà à s'organiser pour ramener l'ancien régime, en profitant de l'épuisement général, produit d'abord par la guerre, puis par la famine que nous subissons dans la Russie centrale et par la désorganisation complète de l'échange et de la production, inévitables pendant une révolution aussi vaste, accomplie par décrets.

On parle en occident de rétablir « l'ordre » en Russie par une intervention armée des alliés. Eh bien, cher ami, vous savez combien criminelle envers tout le progrès social de l'Europe fut, à mon avis, l'attitude de ceux qui travaillèrent à désorganiser la

force de résistance de la Russie — ce qui prolongea la guerre d'une année, nous donna l'invasion allemande sous le couvert d'un traité, et coûta des flots de sang pour empêcher que l'Allemagne conquérante écrasât l'Europe sous sa botte impériale. Vous connaissez bien mes sentiments à cet égard.

Et néanmoins je proteste de toutes mes forces contre toute espèce d'intervention armée des alliés dans les affaires russes. Cette intervention aurait pour conséquence un accès de chauvinisme russe. Elle nous ramènerait une monarchie chauviniste — on en voit déjà les indices — et, notez bien ceci, elle produirait dans l'ensemble du peuple russe une attitude hostile envers l'Europe occidentale, — attitude qui aurait les plus tristes conséquences. — Les Américains l'ont déjà très bien compris.

On imagine, peut-être, qu'en soutenant l'amiral Koltchak et le général Dénikine on soutient un parti libéral, républicain. Mais c'est déjà une erreur. Quelles que fussent les intentions personnelles de ces deux chefs militaires, le grand nombre de ceux qui se sont groupés autour d'eux ont d'autres visées. Forcément, ce qu'ils nous apporteraient serait un retour à la monarchie, la réaction et des flots de sang.

Ceux des alliés qui voient clair dans les événements devraient donc répudier toute intervention armée. D'autant plus que s'ils veulent réellement venir en aide à la Russie, ils trouveront immensément à faire dans une autre direction.

Nous manquons de pain dans tout l'immense espace des provinces centrales et septentrionales.

Pour se procurer à Moscou, ou ici à Dmitrov, une livre de pain noir, de seigle — en plus de la livre, ou du quart de livre par personne, délivrés par l'Etat à un prix très élevé, mais relativement modeste, (d'un rouble soixante la livre : autrefois cela représentait quatre francs), — il faut payer de 25 à 30 roubles (soit, 62 à

75 francs) la livre de 450 grammes. Et encore ! On n'en trouve pas ! C'est la famine, avec toutes ses conséquences. Toute une génération s'étiole . . . Et on nous refuse le droit d'acheter du pain en occident ! .. — Pourquoi ? Serait-ce pour nous ramener un Romanoff ?

Partout en Russie nous manquons de marchandises fabriquées. Le paysan paie des prix fous pour une faux, une hache, quelques clous, une aiguille, un mètre de n'importe quelle étoffe — mille roubles (autrefois cela faisait 2500 francs) les quatre roues ferrées d'un méchant chariot russe. Dans l'Oukraïne c'est encore pire : on ne trouve de marchandises à aucun prix.

Au lieu de jouer le rôle que l'Autriche, la Prusse et la Russie jouaient en 1793 envers la France, les alliés auraient dû tout faire pour aider le peuple russe à sortir de cette terrible situation. D'ailleurs, on verserait des flots de sang pour faire revenir le peuple russe au passé — on n'y réussirait pas.

C'est à construire un nouvel avenir, par l'élaboration constructive d'une vie nouvelle, — qui se dessine déjà, malgré tout — que les alliés devraient nous aider. Sans tarder, venez en aide à nos enfants ! Venez nous aider dans le travail constructif nécessaire ! Et pour cela, qu'on nous envoie, — non pas des diplomates et des généraux, mais du pain, des outils pour le produire et des organisateurs, qui ont su si bien aider les alliés pendant ces terribles cinq années à empêcher la désorganisation économique et à repousser l'invasion barbare des Allemands . . .

On me rappelle que je dois terminer cette lettre, déjà trop longue. Je le fais en vous embrassant fraternellement

Pierre Kropotkine

Dmitrov, gouvernement de Moscou

28 avril 1919^e.

Madame Kropotkine et Sacha vous font beaucoup d'amitiés. J'espère bientôt vous récrire, puisque Sacha (qui a travaillé cet hiver avec la Croix Rouge norvégienne) espère bientôt faire un voyage en Suède et Norvège. J'ai eu dernièrement de vos nouvelles par Björklund qui est venu me voir à Dmitrov. Nous avons été tous les quatre si contents de savoir que vous êtes en bonne santé et de tout cœur nous vous envoyons nos meilleurs souhaits.

P. K.

INDEX

Les renvois à l'Introduction et à la Table des lettres sont indiqués en chiffres romains. Les caractères gras renvoient aux lettres du correspondant dont il s'agit, les caractères italiques renvoient aux notes.

- Aarestrup, Emil (1800–1856) poète danois. 71, 196, 237.
- Aasen, Ivar (1813–1896) philologue et poète norvégien. 18.
- Ahlenius, Holger (1905–1956) Suédois, historien de la littérature. 202, 226.
- Ahnfelt, Arvid (1845–1890) Suédois, historien de la littérature. 59, 60, 225, 226.
- Alexandre II (1818–1881) tsar russe 1855–1881. XXI, 124, 265.
- Alexandre III (1845–1894) tsar russe 1881–1894. 133.
- Alkjær, Niels Kristian (né en 1909) Danois, lecteur à l'Université d'Aarhus. 235.
- Alma-Tadema, Laurence (1836–1912) peintre néerlandais-anglais. XXXI, 48, 49, 78, 85, 87, 88, 89–90, 95, 96, 99, 233, 234, 236, 249, 250.
- Almqvist, Carl Jonas Love (1793–1866) poète et romancier suédois. 226, 273.
- Ancher, Michael (1849–1927) peintre danois. 259.
- Andersen, Carl (1828–1883) écrivain danois. XVI, 12, 17, 19, 36.
- Andersen, Hans Christian (1805–1875) poète danois. XIII, XXXI, 17, 18, 20, 62, 63, 227, 237, 245, 273.
- Anderson, Rasmus B. (1846–1936) diplomate et homme de lettres norvégien-américain. 107, 255.
- Anthony, Charles, écrivain politique anglais. 6, 193.
- Arc, Jeanne d' (1412–1431) héroïne française. 177.
- Archer, William (1856–1924) critique littéraire anglais. 197, 198, 256–257.
- Arnold, Matthew (1822–1888) poète et critique littéraire anglais. 24, 100, 103, 253.
- Arntzen, Vilhelm (1842–1893) écrivain danois. 195, 207.
- Asbjørnsen, Peter Christen (1812–1885) conteur norvégien. 18.
- Assollant, Alfred (1827–1886) journaliste et romancier français. 5, 193.
- Auerbach, Berthold (1812–1882) romancier allemand. XXV, 16, 200, 202.
- Augier, Emile (1820–1889) auteur dramatique français. 91, 243.
- Augusta von Sachsen-Weimar (1811–1890) impératrice allemande. 94.
- Avakoumovitch, Ivan, écrivain russe. 272.
- Babeuf, François Emile, dit Gracchus (1760–1797) agitateur français. 226.
- Bakounine, Michel (1814–1876) écrivain russe. XXI, 118, 263.
- Balzac, Honoré de (1799–1850) romancier français. 68, 95, 249.
- Barfod, Frederik (1811–1896) écrivain danois. 260.
- Batouchkov, Constantin Nicolaïevitch (1787–1855) poète russe. 177.

- Baudelaire, Charles (1821-1867) poète français. XXVII, 25, 33, 272.
- Beaconsfield, voir Disraëli.
- Bellay, Joachim du (1522-1560) poète français. 37.
- Belleau, Remi (1528-1577) poète français. 37.
- Bentley, George (1828-1895) éditeur anglais. 87, 88, 238.
- Benzon, Otto (1856-1927) écrivain danois. 260.
- Béranger, Pierre Jean de (1780-1857) poète français. XXVI, 26, 208.
- Bergsøe, Vilhelm (1835-1911) romancier danois. XXV, 12, 15, 22, 34, 36, 63, 196, 201, 214, 227.
- Beyle, Henri, voir Stendhal.
- Bielinsky, Vissarion Grégorievitch (1811-1848) critique littéraire russe. 170, 171.
- Bille, Carl Steen Andersen (1828-1898) homme politique et journaliste danois. VIII, 193-194.
- Birkeland, Michael (1830-1896) historien norvégien. 18.
- Biroukov, Pavel Ivanovitch (1860-1931) critique littéraire et éditeur russe. 217, 285.
- Bismarck, Otto von (1815-1898) homme d'Etat allemand. 135, 199, 205, 206, 232.
- Bissen, Herman Vilhelm (1798-1868) sculpteur danois. 259.
- Björklund, Carl Johan (né en 1884) journaliste et écrivain suédois. 229.
- Bjørnson, Bjørnstjerne (1832-1910) poète norvégien. IX, XVIII, XXIX-XXXI, 18, 63-64, 64-65, 72, 74, 76-77, 80, 81, 89, 91, 92, 98, 105, 200, 211-212, 225, 228, 230, 231-232, 233, 234, 236-237, 238-239, 242-243, 251, 254, 259.
- Blaikie, John Arthur (né en 1849) poète anglais. 203.
- Blaze de Bury (1813-1888) écrivain français. 23.
- Bloch, William (1845-1926) metteur en scène danois. 51.
- Bobrikov, Nicolas Ivanovitch (1839-1904) général russe. 195, 213, 277.
- Bødtscher, Ludvig (1793-1874) poète danois. XXIX, 48, 60, 63, 214, 217, 226, 228, 237.
- Bøgh, Erik (1822-1899) écrivain danois. 214.
- Bothwell, James Hepburn (vers 1536-1578) seigneur écossais. 31.
- Bouddha (né vers 560, mort vers 480). 187.
- Boulanger, Georges (1837-1891) général et homme politique français. 118.
- Bourget, Paul (1852-1935) écrivain français. 233, 252.
- Bourne, Henry Richard Fox (1837-1909) écrivain anglais. 195.
- Bournonville, August (1805-1879) XVI.
- Boysen, Adolf (1857-1935) pédagogue danois. 235.
- Bradlaugh, Charles (1833-1891) homme politique anglais. 100.
- Brækstad, Hans Lien (1845-1915) libraire et homme de lettres norvégien. 197.
- Brahe, Tycho (1546-1601) astronome danois. 83.
- Brandes, Edith, voir Philipp, Edith.
- Brandes, Edvard (1847-1931) écrivain et homme politique danois, frère de Georg Brandes. XXXII, 34, 35, 40, 49, 51, 52, 95, 102, 200, 207, 213, 214, 228, 250, 251.
- Brandes, Emilie (1818-1898) née

- Bendix, mère de Georg Brandes. XVII, 52, 111, 136, 137.
- Brandes, Gerda (1845-1931) femme de Georg Brandes; née Juliane Louise Henriette Steinhoff; mariée auparavant Strodtmann. 36, 38-39, 51-52, 58, 59, 60, 61, 76, 77, 81, 85, 86, 87, 89, 90, 102, 214-215, 224, 231.
- Branting, Hjalmar (1860-1925) homme d'Etat suédois. 289-290.
- Bredsdorff, Elias (né en 1912) Danois, maître de conférences à l'Université de Cambridge. 227.
- Bright, John (1811-1889) homme politique anglais. 245-246.
- Brøchner, Hans (1820-1875) philosophe danois. 201, 214, 223.
- Browning, Oscar (1837-1923) homme de lettres anglais. 74.
- Browning, Robert (1812-1889) poète anglais. 24, 42, 64, 100.
- Bruno, Giordano (vers 1548-1600) philosophe italien. 223.
- Bruun, Malthe Conrad (1775-1826) géographe danois. 83.
- Bunting, Percy William (1836-1911) homme de lettres anglais. 146-147, 148.
- Burns, Robert (1759-1796) poète écossais. XXVI, 26, 208.
- Butler, Josephine Elizabeth (1828-1906) femme de lettres anglaise. 193.
- Byron, George Gordon (1788-1824) poète anglais. XVI, XVII, XXVI, XXXII, 16, 19, 20, 21, 22, 24, 27-28, 28-29, 31-32, 33, 37, 41, 53, 56, 69-70, 95, 205, 209-210, 212, 216, 219, 220, 234, 249.
- Byron, Anne Isabella (1792-1860) née Milbanke, femme de George Byron. 209.
- Cafiero, Carlo (1846-1892) anarchiste italien. 263.
- Callicles = (?) Callistrate (VI^e siècle av. J.-C.) poète athénien. 54.
- Campbell, Thomas (1777-1844) poète écossais. XXVIII, 53-54, 218, 219, 255-256.
- Carlyle, Thomas (1795-1881) écrivain anglais. 64.
- Carnot, Sadi (1837-1894) président de la République française 1887-1894. 128, 266.
- Carrel, Armand (1800-1836) publiciste français. 112.
- Casario, Giovanni Santo (1872-1894) anarchiste italien. 266.
- Cavling, Henrik (1858-1933) journaliste danois. 206-207, 207-208.
- Chabot, François (1759-1794) évêque, homme politique français. 191.
- Chamberlain, Joseph (1836-1914) homme d'Etat anglais. 156.
- Charrington, Charles (?), acteur anglais. 124.
- Charteris, Evan (1864-1940) historien anglais. 197, 204, 252, 255.
- Chevtchenko, Taras (1814-1861) poète russe. 161.
- Christian VI (1699-1746) roi de Danemark 1730-1746. 221.
- Christian IX (1818-1906) roi de Danemark 1863-1906. 23, 51, 55, 106, 222, 245, 283.
- Clemenceau, Georges (1841-1929) homme d'Etat français. 162, 261, 275, 277.
- Clough, Arthur Hugh (1819-1861) poète anglais. 24.
- Coleridge, Samuel Taylor (1772-1834) poète anglais. XXVIII, 37, 39, 44, 45, 55, 219.
- Collins, John Churton (1848-1908) critique littéraire anglais. 255.

- Confucius (551-479) philosophe chinois. 217.
- Conway, (?) libre penseur anglais. 78.
- Corneille, Pierre (1606-1684) auteur dramatique français. 68.
- Correggio, Antonio Allegri (1494-1534) peintre italien. 220.
- Crabbe, George (1754-1832) poète anglais. 53, 219.
- Crémieux, Hector (1828-1892) auteur dramatique français. 121, 264.
- Cunningham, Francis (1820-1875) homme de lettres anglais. 103, 252.
- Daa, Ludvig Kristensen (1809-1877) historien norvégien. 18.
- Daae, Ludvig Ludvigsen (1834-1910) historien norvégien. 18.
- Dahlstierna, Gunno (Eurelius) (1661-1709) poète suédois. 59.
- Dalou, Jules (1838-1902) sculpteur français. 49.
- Dante Alighieri (1265-1321) poète italien. 235.
- Danton, Georges Jacques (1759-1794) homme politique français. 191.
- Darwin, Charles (1809-1882) naturaliste anglais. 15, 173, 218, 200, 201, 222, 230, 240.
- Daubié, Julie Victoire (1824-1874) femme de lettres française. 5, 193.
- Dénikine, Anton (1872-1947) général russe. 227.
- De Quincey, Thomas (1785-1859) écrivain anglais. 201.
- Deschamps, Gaston (1861-1931) critique littéraire français. 172.
- Disraëli, Benjamin, Lord Beaconsfield (1804-1881) écrivain et homme d'Etat anglais. XVII, XXIX, XXX, 66, 68, 69-70, 77, 78-79, 81, 82, 91-92, 93, 228, 230, 232, 244, 245-249.
- Dobell, Sydney Thompson (1824-1874) poète anglais. 37.
- Dobroloubov, Nicolas Alexandrovitch (1836-1861) critique littéraire russe. 170.
- Dohrn, Anton (1840-1909) zoologiste allemand. 73.
- Dolgoroukov, prince russe. 284.
- Donne, John (1573-1631) poète anglais. 54, 55, 218, 219.
- Dostoïevski, Fédor (1821-1881) romancier russe. 171.
- Dournovo, Pierre Nicolaïevitch (1846-1915) homme d'Etat russe. 205.
- Dowden, Edward (1843-1913) critique littéraire anglais. 246, 256.
- Drachmann, Emmy (1854-1928) seconde femme de Holger Drachmann, romancière danoise. 165, 178, 195, 265, 273, 275, 278.
- Drachmann, Holger (1846-1908) poète danois. XVII, XXV, XXVIII, XXX, XXXI, XXXIII, 15, 18, 48, 71, 72-73, 84, 89, 95, 98, 105, 200, 201, 203, 204, 214, 216, 217, 231, 232, 237, 240-241, 245, 250, 254.
- Drachmann, Vilhelmine (1852-1935) Danoise, première femme de Holger Drachmann. XVII.
- Dreyfus, Alfred (1859-1935) capitaine d'artillerie français. XX, XXXVI, 153-154, 155, 179, 271.
- Dybfest, Arne (1869-1892) écrivain norvégien. 262.
- Eastman, Samuel Coffin (1837-1917) homme de droit américain. 161, 273.
- Edward VII (1841-1910) roi d'Angleterre 1901-1910. 201.

- Eekhoud, Georges (1854-1927) écrivain belge. 122, 264.
- Elisabeth (1837-1898) impératrice d'Autriche. XXXIV-XXXV, 128, 129, 266.
- Elliot, Hugh S. R. (1881-1930) écrivain anglais. 193.
- Elster, Kristian (1841-1881) écrivain norvégien. 243-244.
- Engels, Friedrich (1820-1895) socialiste allemand. X, 184.
- Epps, George Napoleon (1815-1874) médecin anglais. 233.
- Erik Ejegod (mort en 1103) roi de Danemark. 37, 43, 45, 48.
- Erslev, Kristian (1852-1930) historien danois. 214.
- Escott, T. H. S. (1844-1924) écrivain anglais. 257.
- Estlander, Carl Gustaf (1834-1910) savant et critique littéraire finlandais. 202.
- Estrup, Jacob Brønnum Scavenius (1825-1913) homme politique danois. 207.
- Eurelius, Gunno, voir Dahlstierna, Gunno.
- Ewald, Herman Frederik (1821-1908) romancier danois. XXV, XXVI, 12, 15, 18, 22, 23-24, 195, 196, 206, 207, 225.
- Ewald, Johannes (1743-1781) poète danois. 257.
- Exner, Julius (1825-1910) peintre danois. 196.
- Figner, Vera (1852-1942) femme politique russe. 297.
- Fischer, Johan Christian Henrik (1814-1885) homme politique danois. 51, 55.
- Fitger, Arthur (1840-1909) poète et peintre allemand. 168, 274.
- Flaubert, Gustave (1821-1880) romancier français. 90, 238, 240.
- Fog, Aline Henriette Helene (1821-1905) sœur de B. J. Fog. 204.
- Fog, Bruun Juul (1819-1896) ecclésiastique danois. 18, 110, 204.
- Fonnesbech, Christen Andreas (1817-1880) homme politique danois. 207.
- Forster, John (1812-1876) homme de lettres anglais. 34, 44, 213-214.
- France, Anatole (1844-1924) écrivain français. 274.
- Franz Joseph (1830-1916) empereur d'Autriche 1848-1916. 266.
- Frederik II (1534-1588) roi de Danemark 1559-1588. 227.
- Frederik VIII (1843-1912) roi de Danemark 1906-1912. 283.
- Fridericia, Julius Albert (1849-1912) historien danois. 214.
- Frissel, américain. 173, 274.
- Gade, Niels Wilhelm (1817-1890) compositeur danois. 17, 260.
- Gapon, Georgij (1872(?)-1906) pope russe. XXXVII, 192, 194, 195, 276, 277.
- Garibaldi, Giuseppe (1807-1882) patriote italien. 178.
- Garnett, Edward (1868-1937) critique littéraire anglais. 117, 159, 161, 272.
- Garnett, Olive, femme de lettres anglaise. 117, 120, 147, 270.
- Garnett, Richard (1835-1906) critique littéraire anglais. XXX, XXXVI, 70, 81, 84, 117, 147, 159, 161-162, 163, 231, 273.
- Gautier, Théophile (1811-1872) poète français. 25, 33, 43, 91, 244, 245.
- Geijerstam, Gustaf af (1858-1909) écrivain suédois. 274.

- George III (1738–1820) roi d'Angleterre 1760–1820. 44, 45.
- George IV (1762–1830) roi d'Angleterre 1820–1830. 44, 45.
- Gide, André (1869–1951) écrivain français. 233.
- Gifford, William (1756–1826) homme de lettres anglais. 103, 252.
- Gjellerup, Karl (1857–1919) écrivain danois. XXXI, 83, 92, 95, 98, 102, 235, 237, 242, 245, 250, 251.
- Gladstone, William Ewart (1809–1898) homme d'Etat anglais. 245–246, 247–249.
- Gneist, Rudolf von (1816–1895) savant et homme politique allemand. 94.
- Goethe, Johann Wolfgang von (1749–1832) poète allemand. 86, 95, 116, 121, 152, 236, 263.
- Gogol, Nicolai (1809–1852) écrivain russe. 171, 244.
- Goldman, Emma (1869–1940) femme politique russo-américaine. 164, 273, 291.
- Goldschmidt, Meir Aron (1819–1887) écrivain danois. XXIX, 18, 34, 36, 59–60, 204, 214, 225, 226.
- Goncourt, Edmond de (1822–1896) écrivain français. 98, 240.
- Goncourt, Jules de (1830–1870) écrivain français. 98, 240.
- Gontcharov, Ivan Alexandrovitch (1812–1891) romancier russe. 170, 171.
- Gorki, Maxime (1868–1936) écrivain russe. 171, 276.
- Gosse, Edmund William (1849–1928) poète et critique littéraire anglais. XIII–XIX, XXV–XXXIV, **11–112, 195–261**.
- Gosse, Ellen (Nellie), née Epps, femme d'Edmund W. Gosse. 47–95, 218, 233, 257.
- Gosse, Philip (né en 1879) médecin anglais, fils d'Edmund W. Gosse. 89, 92, 93, 258.
- Gosse, Tessa (née en 1877) fille aînée d'Edmund W. Gosse. 67, 68, 89, 93, 229, 258.
- Gounod, Charles (1818–1893) compositeur français. 264.
- Grant, Charles (1841–1889) poète anglais. 66, 71, 73, 228.
- Grave, Jean (1854–1939) rédacteur et écrivain anarchiste français. 118, 263.
- Gray, Thomas (1716–1771) poète anglais. 96, 100.
- Gregersen, Vilhelm (1848–1929) poète danois. 71, 73, 232.
- Grieg, Edvard (1843–1907) compositeur norvégien. 176, 259.
- Griffenfeld, Peder Schumacher (1635–1699) homme d'Etat danois. XIII, 83.
- Grigorovitch, Dmitri Vasilievitch (1822–1899) romancier russe. 171.
- Grisebach, Eduard (1845–1906) écrivain allemand. 13, 16, 200, 203.
- Grün, chef de la police secrète de Varsovie. 211, 283.
- Grundtvig, Nicolai Frederik Severin (1783–1872) poète danois. XIII, 237, 260.
- Guiccioli, Teresa (1800–1873) comtesse italienne. 27–28, 209.
- Guillaume IV, voir William IV.
- Guillaume [II], voir Wilhelm II.
- Guillaume, James (1844–1917) journaliste et homme politique suisse. 199.
- Guyau, Jean Marie (1854–1888) philosophe français. 138.

- Haeckel, Ernst (1834–1919) biologiste allemand. 240.
- Hamerling, Robert (1830–1889) poète autrichien. 13, 16, 21–22, 200, 203, 206.
- Hamilton, William (1788–1856) philosophe écossais. XII.
- Hammerich, Frederik (1809–1877) théologien danois. 223.
- Hansen, Adolf (1850–1908) Danois, historien de la littérature et traducteur. XXVIII, 46, 49, 55, 95, 209, 215, 216, 217, 219, 250.
- Hansen, Jens Andersen (1806–1877) homme politique danois. 207.
- Hansen, Peter (1840–1905) écrivain danois. 36.
- Hansen, Orla Lehmann (1843–1904) député danois. 206–207.
- Harden, Maximilian (1861–1927) écrivain allemand. 269.
- Hasselriis, Louis (1844–1912) sculpteur danois. 266.
- Hauch, Carsten (1790–1872) poète danois. XXVIII, 20, 22, 48, 63, 206, 216, 217, 227, 229, 249.
- Heath, Richard, journaliste anglais. 153.
- Hegel, Frederik V. (1817–1887) éditeur danois. 12, 20, 21, 45, 57, 61, 85, 199, 204, 214, 235.
- Hegel, Friedrich (1770–1831) philosophe allemand. 110, 180.
- Hegel, Jacob (1851–1918) éditeur danois. 167.
- Heiberg, Johan Ludvig (1791–1860) poète danois. XVI, 110, 225.
- Heiberg, Peter Andreas (1758–1841) écrivain danois. 83.
- Heine, Heinrich (1797–1856) poète allemand. 13, 203, 242, 266.
- Heinemann, William (1863–1920) éditeur anglais. 109, 169, 256, 257.
- Helmholtz, Hermann von (1821–1894) naturaliste allemand. 94.
- Héricourt, Jenny P. d' (morte en 1875) femme de lettres française. 5, 193.
- Hertz, Henrik (1798–1870) auteur dramatique danois. XVI, 71, 196, 252.
- Hervé, Florimond Rongé, dit (1825–1892) compositeur français. 121, 264.
- Herzen, Alexandre Ivanovitch (1812–1870) écrivain russe. 118, 138, 263.
- Herzen, Alexandre (1839–1906) physiologiste russe, fils du précédent. 263.
- Heyse, Paul (1830–1914) écrivain allemand. XXV, XXVI, 16, 21–22, 200, 203, 213, 214–215, 239, 240, 243.
- Hitchman, Francis, homme de lettres anglais. 81, 234, 245.
- Holberg, Ludvig (1684–1754) écrivain danois. IX, XXXIII, 106, 107, 256.
- Holst, Hans Peter (1811–1893) écrivain danois. XVI.
- Holstein, Ludvig (1815–1892) homme politique danois. 207.
- Hopfen, Hans (1835–1904) écrivain allemand. 239.
- Hugo, Victor (1802–1885) poète français. 65, 68, 220, 228, 229, 254.
- Huxley, Thomas Henry (1825–1895) naturaliste anglais. 64, 100.
- Ibsen, Henrik (1828–1906) poète norvégien. IX, XX, XXV–XXVII, XXIX, XXX, XXXII, XXXIII, 12, 15, 17, 18, 22, 29, 31, 33, 49, 61, 65, 71, 72, 81, 85, 87, 89, 96, 98, 104, 105, 138, 159, 176, 179, 215, 196, 197–198, 200, 203, 206, 210–211, 213, 214, 217, 225, 227,

- 236, 243, 249, 250-251, 252, 256, 258, 259.
- Irving, Henry (1838-1905) acteur anglais. 121.
- Irving, Laurence Sydney (1871-1914) acteur et auteur anglais. 124.
- Jaabæk, Søren (1814-1894) homme politique norvégien. 100, 251.
- Jacobsen, Jens Peter (1847-1885) écrivain danois. XVII, XXV, XXX, 15, 34, 73, 95, 98, 200, 201, 202, 213, 214, 237, 240, 250, 256.
- Jäger, Hans (1854-1910) écrivain norvégien. XXXVIII, 209-210. 282.
- Jaime, Adolphe (1824-1901) auteur dramatique français. 121, 264.
- James, Henry (1843-1916) romancier américain. 257.
- Janin, Jules (1804-1874) critique littéraire français. 43.
- Jeffrey, Francis (1773-1850) critique littéraire écossais. 29, 32.
- Jésus-Christ. 187.
- Jørgensen, Adolf Ditlev (1840-1897) historien danois. 214.
- Jørgensen, Johannes (1866-1956) poète danois. 128, 266, 267.
- Jonson, Ben (1573-1637) auteur dramatique anglais. 103, 252.
- Joukovski, Vassili (1783-1852) poète russe. 177.
- Kaalund, Hans Vilhelm (1818-1885) poète danois. 242.
- Keats, John (1795-1821) poète anglais. XXVI, XXX, 24, 34, 39, 53, 72, 219, 240.
- Keller, Charles, socialiste et poète suisse. 197, 277.
- Keller, Gottfried (1819-1890) poète suisse. XXVIII, 50, 53, 217-218, 219.
- Kellgren, Arvid (1856-1944) médecin suédois. 166.
- Key, Ellen (1849-1926) femme de lettres suédoise. XXXVI, 166-167, 168-169, 273.
- Kielland, Alexander (1849-1906) romancier et auteur dramatique norvégien. IX, XXXI, 83, 87, 92, 98, 244.
- Kierkegaard, Søren (1813-1855) philosophe danois. VIII, 59, 60, 62, 63, 64, 110, 194, 224, 226.
- Klimoff, journaliste russe. 205.
- Knowles, James (1831-1908) homme de lettres anglais. 141, 143, 145, 146, 148, 164.
- Koht, Halvdan (né en 1873) historien norvégien. 239.
- Koltchak, Alexandre Vasilievitch (1875-1920) amiral russe. 227.
- Kotoku, Denjiro (mort en 1911) écrivain japonais. XXXIX, 286.
- Kovalevski, Maxime (1851-1916) historien et sociologue russe. 203, 206, 282, 284.
- Kovalevski, Sonia (1850-1891) mathématicienne russe. 120.
- Krieger, Andreas Frederik (1817-1893) homme politique danois. VIII.
- Krøyer, Peder Severin (1851-1909) peintre danois. 259.
- Kropotkine, Alexandra (Sacha) (née en 1887) fille de Pierre Kropotkine. XXXIX, 115-229, 278, 284, 285, 286, 290-291.
- Kropotkine, Alexandre (1841-1886) savant russe, frère de Pierre Kropotkine. 150, 158, 284.
- Kropotkine, Pierre, prince (1842-1921) géographe et écrivain russe.

- XIX-XXII, XXXIV-XXXIX, **115-229, 261-291.**
- Kropotkine, Sophie (1856-1938) femme de Pierre Kropotkine. 115-229, 271, 272, 276, 285, 289.
- Kroustaleff, étudiant russe. 197, 297.
- Krüdener, Juliane Barbara de (1764-1824) mystique russe. 276.
- Lamarck, Jean Baptiste de (1744-1829) naturaliste français. 173, 215, 218.
- Lamartine, Alphonse de (1790-1869) poète français. 118.
- Lamb, Charles (1775-1834) poète et critique littéraire anglais. 44.
- Landesen-Hartung, agent de la police russe. 133.
- Landor, Walter Savage (1775-1864) écrivain anglais. 34, 41, 44, 52, 279.
- Lange, Julius (1838-1896) Danois, historien d'art. VIII, 135, 138, 274, 277.
- Larsen, Alfred Christian (1840-1914) écrivain danois. 274.
- Larsen, August Gottlieb (1843-1906) libraire danois. XIV, 29, 35, 270.
- Lassalle, Ferdinand (1825-1864) socialiste allemand. 41-42, 43, 45, 203, 274, 276.
- Laurentius, Dr. 115, 262.
- Lavrof, Pierre (1823-1900) écrivain russe. 263.
- Lazarus, Moritz (1824-1903) philosophe allemand. 224.
- Lébédéeff, Boris (mort en 1936) avocat russe, beau-fils de Kropotkine. 217-218, 219, 221, 222, 223, 224, 288.
- Leconte de Lisle, Charles (1818-1894) poète français. 90, 213.
- Leffler, Anne Charlotte (1849-1892) écrivain suédoise. 264.
- Legros, Alphonse (1837-1911) peintre et sculpteur français. 49.
- Leonora Christina, voir Ulfeldt.
- Leray, Francis, traducteur français. 218, 274, 285.
- Lermontov, Michail Iourievitch (1814-1841) poète russe. 170-171.
- Lessing, Gotthold Ephraim (1729-1781) poète allemand. 233.
- Levertin, Oscar (1862-1906) poète et critique littéraire suédois. 259.
- Lewald-Stahr, Fanny (1811-1889) écrivain allemande. 6, 193.
- Lie, Jonas (1833-1908) écrivain norvégien. 213, 227.
- Liebenberg, Frederik Ludvig (1810-1894) homme de lettres danois. 237.
- Lieblein, Jens (1827-1911) égyptologue norvégien. 227.
- Lindberg, August (1846-1916) acteur et directeur de théâtre suédois. 257.
- Løkke, Jakob (1829-1881) pédagogue et philologue norvégien. 58, 59, 225.
- Loewe, Wilhelm (1814-1886) homme politique allemand. 224.
- Louise af Hessen-Kassel (1817-1898) la reine de Christian IX. 55.
- Lowell, Abbott Lawrence (1856-1943) écrivain américain. 172.
- Luccheni, Luigi (1873 ou 1877-1910) anarchiste italien. XXXV, 129-130, 131, 266.
- Ludlow, J. M., écrivain anglais. 276.
- Lund, Troels, voir Troels-Lund.
- Mahomet (vers 571-632) fondateur de l'islamisme. 187.
- Maistre, Joseph de (1753-1821) philosophe français. 33, 175.
- Malthus, Thomas Robert (1766-1834) économiste anglais. 173.

- Marat, Jean Paul (1743-1793) homme politique français. 191.
- Marie (1841-1925) reine de Naples. 266.
- Marot, Clément (1495-1544) poète français. 37.
- Martensen, Hans L. (1808-1884) évêque danois. XIII, XXXI, 18, 51, 55, 69, 82, 87, 88, 110, 203, 229, 235, 238, 245, 253, 260.
- Martineau, Harriet (1802-1876) femme de lettres anglaise. 45, 276.
- Marzials, Théophile (né en 1850) poète anglais. 19, 204.
- Masson, David (1822-1907) critique littéraire anglais. 44, 45, 276.
- Masson, Rosaline Orme, femme de lettres anglaise. 227.
- Maximilien (1832-1867) archiduc d'Autriche, empereur de Mexique 1864-1867. 266.
- Max-Müller, Friedrich (1823-1900) philologue germano-anglais. 271.
- Mazzini, Giuseppe (1805-1872) patriote italien. 25, 28, 209.
- Mechtchersky, Vladimir Pétrovitch, prince (1839-1914) publiciste russe. 187.
- Mendès, Catulle (1841-1909) écrivain français. 61, 226, 227.
- Mérimée, Prosper (1803-1870) écrivain français. 213, 244.
- Michel, Louise (1833-1905) révolutionnaire et femme de lettres française. 154.
- Michelangelo Buonarroti (1475-1564) sculpteur, peintre, architecte et poète italien. 277.
- Mikhailovski, Nicolaï Constantino-vitch (1842-1904) sociologue russe. 170.
- Mill, John Stuart (1806-1873) philosophe anglais. VIII-XII, XIII, XXV, 5-8, 11, 13-14, 22, 24, 64, 73, 193-195, 207, 220, 222, 230, 240, 265, 279.
- Minto, William (1845-1893) écrivain anglais. 37, 39.
- Mirbeau, Octave (1848-1917) écrivain français. 171, 263, 274.
- Moe, Jørgen (1813-1882) poète et folkloriste norvégien. 18.
- Molbech, Chr. K. F. (1821-1888) écrivain danois. 274, 237.
- Monrad, Ditlev Gothard (1811-1887) évêque et homme politique danois. 224.
- Montagu, Lady Mary Wortley (Pierrepont) (1689-1762) dame anglaise. XXVII, 41, 42, 276.
- Moore, Thomas (1779-1852) poète irlandais. 41, 44, 53, 278, 279, 220.
- Morley, John (1838-1923) écrivain anglais. 99, 100, 257.
- Morris, William (1834-1896) poète et écrivain d'art anglais. 19, 24.
- Morssingham, journaliste anglais. 165.
- Moutsou-Hito (1852-1912) empereur de Japon 1867-1912. 286.
- Mozart, Wolfgang Amadeus (1756-1791) compositeur allemand. 220.
- Müller, Sigurd (1844-1918) écrivain danois. 279.
- Munch, Andreas (1811-1884) poète norvégien. 237.
- Nansen, Fridtjof (1861-1930) explorateur, naturaliste et diplomate norvégien. 176.
- Napoléon I^{er} (Bonaparte) (1769-1821) empereur des Français 1804-1815. 56, 118, 177, 194, 208, 260.
- Napoléon III (1808-1873) empereur

- des Français 1852-1870. XXVIII, 221.
- Nazarbék, Avétis, écrivain arménien. 115, 136, 141, 182, 269.
- Neergaard, Niels (1854-1936) homme politique danois. 252-253.
- Nekrassov, Nicolas Alexandrovitch (1821-1877) poète russe. 171, 263.
- Nettlau, Max, anarchiste et bibliographe. 277.
- Nichol, John (1833-1894) poète et critique littéraire anglais. XXXII, 93, 249.
- Nicolas II (1868-1918) tsar russe 1894-1917. 146, 211, 271.
- Nielsen, Martin (1823-1899) magistrat norvégien. 264.
- Nietzsche, Friedrich (1844-1900) philosophe allemand. XIX, XXXVII, 173, 174, 175, 260.
- Nittis, Giuseppe de (1846-1884) peintre italien. 49.
- Nors, John Poulson- (« John Hicks ») journaliste danois. XXXVIII, 204, 206, 207, 208, 278.
- Novalis, pseudonyme de Friedrich von Hardenberg (1772-1801) poète allemand. 205.
- Nyblom, Carl Rupert (1832-1907) poète suédois, historien de la littérature. 21, 205.
- O'Connor, Thomas Power (1848-1929) journaliste et homme politique irlandais. 78, 233.
- Oehlenschläger, Adam (1779-1850) poète danois. XVI, XXXIII, 18, 105, 254, 273.
- Olav II, le Saint (mort en 1030) roi de Norvège 1015-1030. 234.
- Olsen, Frejlif (1868-1936) journaliste danois. 207, 282.
- O'Shaughnessy, Arthur (1844-1881) poète anglais. 19, 31, 204.
- Ossiannilsson, Karl Gustav (né en 1875) poète suédois. 178.
- Owen, Robert (1771-1858) sociologue anglais. 279.
- Page, Walter Hines (1855-1918) journaliste et diplomate américain. 124, 264.
- Palmerston, Henry John Temple (1784-1865) homme d'Etat anglais. 248, 281.
- Paludan-Müller, Charite (1801-1884) née Borch, femme de Frederik Paludan-Müller. 260.
- Paludan-Müller, Frederik (1809-1876) poète danois. XIII, XVI, XXVII, 12, 17, 18, 29, 32, 62, 63, 196, 197, 206, 210, 211, 227, 237, 260.
- Pater, Walter Horatio (1839-1894) critique littéraire anglais. 207.
- Payn, James (1830-1898) romancier anglais. 257.
- Peel, Robert (1788-1850) homme d'Etat anglais. 248.
- Peterson, Gustaf Albert (1851-1938) homme politique suédois. 212.
- Petöfi, Sándor (1823-1849) poète hongrois. 53, 278.
- Philipp, Edith (née en 1879) fille aînée de Georg Brandes, mariée à Reinhold Philipp en 1907. 81, 85, 86, 89, 115-225, 195, 234, 267, 263, 274.
- Philipp, Georg (né en 1912) petit-fils de Georg Brandes, acteur danois. 225.
- Philipp, Gerda, voir Westh, Gerda Claudi.
- Picquart, Georges (1854-1914) général français. 149, 162.

- Pisarev, Dmitri Ivanovitch (1840–1868) critique littéraire russe. 170.
- Pitt, William (1759–1806) homme d'Etat anglais. 287.
- Plehve, Venceslas Constantinovitch de (1846–1904) homme d'Etat russe. 183, 187–188, 276.
- Ploug, Carl Parmo (1813–1894) écrivain et homme politique danois. 34, 82, 207, 223, 235, 245.
- Pouchkine, Alexandre (1799–1837) poète lyrique russe. 170, 171, 177, 179, 180.
- Procter, Bryan Waller (Barry Cornwall) (1787–1874) poète anglais. XXVII, 37, 215.
- Rajon, Paul Adolphe (1844–1888) graveur français. 49.
- Ralston, William Ralston Shedden (1828–1889) savant russo-anglais. 255.
- Raphael, Rosalie (1840–1921) Anglaise, d'origine danoise, née Fridericia. 78.
- Ravachol, François Auguste (mort en 1892) anarchiste français. 128, 266.
- Recke, Ernst von der (1848–1933) poète danois. XXVIII, 50, 217.
- Reclus, Elie (1827–1904) anthropologiste français. 147.
- Reclus, Jean Jacques Elisée (1830–1905) géographe français. XXI, 167, 262, 263, 264.
- Régnier, Henri de (1864–1936) poète français. 233.
- Renan, Ernest (1823–1892) philosophe français. 71, 237.
- Richardt, Christian (1831–1892) poète danois. XXV, 12, 15, 196.
- Robertson, Ethel F. L., traductrice anglaise. 207.
- Rochefort, Henri (1830–1913) journaliste politique français. 155, 272.
- Rørdam, Valdemar (1872–1946) écrivain danois. 111, 215, 260.
- Rogers, Samuel (1763–1855) poète anglais. 53, 219.
- Ronsard, Pierre de (1524–1585) poète français. 37.
- Rose, bonne chez les Kropotkine. 122, 144, 297.
- Rosenberg, Carl (1829–1885) écrivain danois. 55, 207.
- Rosenhane, Gustaf (1619–1684) poète suédois. 59, 225.
- Rossetti, Christina Georgina (1830–1894) poétesse anglaise. 196.
- Rossetti, Dante Gabriel (1828–1882) peintre et poète anglais. 19.
- Rossetti, Gabriele (1783–1854) poète italien. 19.
- Rudolf (1858–1889) archiduc d'Autriche. 129, 266.
- Runeberg, Johan Ludvig (1804–1877) poète finlandais. 74, 80, 81, 82, 85, 236.
- Rydberg, Viktor (1828–1895) poète suédois. 214.
- Ryleef, Kondratij Fédorovitch (1795–1826) poète russe. 177.
- Sainte-Beuve, Charles Augustin (1804–1869) poète et critique littéraire français. 43, 253.
- Salomonsen, Carl Julius (1847–1924) médecin danois. 211.
- Saltykov, Michail Evgrafovitch (1826–1889) écrivain russe, connu sous le pseudonyme de N. Stehedrine. 171.
- Sand, George (1804–1876) romancière française. 205, 243.
- Sarraut, Albert (né en 1872) homme politique français. 284.

- Sars, Johan Ernst (1835-1917) historien norvégien. 59, 227.
- Saxo Grammaticus (vers 1150-vers 1206) historien danois. 45.
- Schandorph, Sophus (1836-1901) romancier danois. XXXI, 83, 84, 214, 221, 237, 241, 242, 245.
- Schauman, Finlandaise. 213.
- Schauman, Eugen (1875-1904) employé finlandais. 195, 277.
- Schlegel, Caroline (1763-1809) femme de lettres allemande. 216.
- Schopenhauer, Arthur (1788-1860) philosophe allemand. 233, 262.
- Schütte, Talitha, Danoise. 216, 218, 219, 221, 222, 223, 224.
- Scott, Walter (1771-1832) romancier écossais. 41, 219.
- Scott, William Bell (1811-1890) poète et peintre anglais. 220.
- Scribe, Eugène (1791-1861) auteur dramatique français. 243.
- Sellers, Edith, anglaise. 160, 272.
- Shakespeare, William (1564-1616) poète dramatique anglais. XXXIII, XXXIV, 31, 43, 109, 121, 216, 256, 260.
- Shelley, Percy Bysshe (1792-1822) poète anglais. XVI, XVII, XVIII, XXVI, XXVII, XXX, 24, 27, 31, 33, 34, 39, 41, 44, 52, 69, 72, 208-209, 219, 220.
- Sigurjónsson, Jóhann (1880-1919) auteur dramatique islandais. 112, 260.
- Simon, Jules (1814-1896) philosophe et homme politique français. 5, 193.
- Skram, Erik (1847-1923) écrivain danois. XXXI, 83, 237, 241.
- Slott-Møller, Agnes (1862-1937) peintresse danoise. 165, 273.
- Smith, George (1840-1876) assyriologue anglais. 213.
- Snoilsky, Carl (1841-1903) poète suédois. XXV, 13, 15-16, 48, 200, 202, 217, 245.
- Snyder, Carl, éditeur anglais. 141, 269.
- Socrate (469-399) philosophe grec. 178.
- Solovióf, Alexandre Constantino-vitch (1846-1879) révolutionnaire russe. 127, 265.
- Sophie de la Bavière (morte en 1897) duchesse d'Alençon. 266.
- Southey, Robert (1774-1843) poète anglais. 214, 219.
- Souvorine, Alexey Sergievitch (1834-1912) journaliste russe. 187, 189, 276.
- Spasskaïa, Vera, traductrice russe. 288-289.
- Spencer, Herbert (1820-1903) philosophe anglais. 64, 193, 195, 222, 230, 240, 277, 279.
- Spielhagen, Friedrich (1829-1911) romancier allemand. XXV, XXVI, 16, 21, 200, 202-203, 240.
- Spinoza, Baruch (1632-1677) philosophe hollandais. 71, 231.
- Staël, Madame de (1766-1817) femme de lettres française. 216.
- Staffeldt, Adolph Wilhelm Schack von (1769-1826) poète danois. 98.
- Stchedrine, voir Saltykov.
- Steen, Adolph (1816-1886) mathématicien danois. 214, 223-224.
- Steenstrup, Johannes (1844-1935) historien danois. 97.
- Stendhal, Henri Beyle, dit (1783-1842) écrivain français. 51, 218.
- Stensgård, Erling (né en 1876) Danois, bibliothécaire de l'Etat. 277.
- Stephen, Leslie (1832-1904) critique

- littéraire anglais. 103-104, 251, 255.
- Stepniak, Fanny, femme de Serge Stepniak. 116, 117, 119, 121, 123, 124, 126, 127, 132, 133, 135, 136, 139, 145, 146, 147, 154, 156, 166, 167, 181, 261, 262, 265-266.
- Stepniak, Serge, pseudonyme de Serge Mikailovitch Kravtchinski (1852-1895) écrivain et agitateur russe. XXXIV, 115, 116-117, 121, 123-124, 126, 127, 261, 262, 263, 264, 265-266.
- Stevenson, Robert Louis (1850-1894) romancier anglais. 255.
- Stowe, Harriet Beecher (1811-1896) femme de lettres américaine. 29, 31, 209-210.
- Strauss, David Friedrich (1808-1874) théologien allemand. 240.
- Strindberg, August (1849-1912) écrivain suédois. IX.
- Strodtmann, Adolf (1829-1879) écrivain allemand. 71, 205.
- Struensee, Johann Friedrich (1737-1772) homme d'Etat danois. 83.
- Stuart, Mary (1542-1587) reine d'Ecosse. 211-212.
- Sturge, Mrs. George, traductrice anglaise. 87, 88.
- Sverdrup, Johan (1816-1892) homme d'Etat norvégien. 92.
- Swinburne, Algernon Charles (1837-1909) poète anglais. XIII, XVI, XVIII, XXV-XXIX, 13, 16, 19, 20, 22, 24-25, 27, 28, 31, 33, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 64, 66, 67, 68, 71, 204, 205, 208, 209, 210, 211-212, 213, 214, 215, 216, 219-220, 220-221, 227, 228-229, 229-230, 240.
- Swinburne, Charles, dans le texte probablement = Sir John Edward Swinburne (1762-1860) grand-père d'A. C. Swinburne. 25.
- Tadema, voir Alma-Tadema.
- Taine, Hippolyte (1828-1893) philosophe, critique littéraire et historien français. VIII, XXXVII, 43, 177, 219, 240, 253.
- Taylor, P. A., suffragette anglaise. 6.
- Tcherniak, Jankel (mort en 1907) révolutionnaire russe. XXXVIII, 211, 212, 213, 283, 284.
- Tegnér, Esaias (1782-1846) poète suédois. XXX, 18, 74, 77, 80, 232.
- Tennyson, Alfred (1809-1892) poète anglais. XXV, 16, 24, 42, 203.
- Terry, Ellen (1847-1928) actrice anglaise. 121.
- Thackeray, William Makepeace (1811-1863) romancier anglais. 44, 45, 99, 216, 251.
- Thornton, William Thomas (1813-1880) économiste anglais. 195.
- Thorvaldsen, Bertel (1768 ou 1770-1844) sculpteur danois. 29, 110 209, 249.
- Tieck, Ludwig (1773-1853) poète allemand. 20, 205.
- Tjurin, Serge Pétrovitch (1882-1953) économiste russo-anglais. 287, 289, 290.
- Tolstoï, Leo (1828-1910) romancier russe. XXXVIII, 115, 171, 215, 216, 217, 219, 285, 290.
- Topsøe, Vilhelm (1840-1881) écrivain et journaliste danois. 34, 36, 97.
- Tordenskiold, Peter Wessel (1690-1720) marin danois. 110.
- Tourguéniev, Ivan (1818-1883) romancier russe. XX, XXVI, 22, 125, 137, 138, 167, 170, 171, 177, 206,

- 240, 241, 243, 264, 265, 267, 275, 277, 289.
- Troels-Lund, Frederik (1840-1921) historien danois. 214, 259.
- Troussevitch, employé russe. 211, 283.
- Tyndall, John (1820-1893) naturaliste anglais. 64, 100, 240.
- Tyrtée (VII^e siècle av. J.-C.) poète lyrique grec. 53, 54, 218.
- Ulfeldt, Leonora Christina (1621-1698) fille de Christian IV, comtesse danoise. 83.
- Ulrik, Ferdinand Frederik (1818-1917) médecin danois. 217.
- Vaillant, Auguste (1861-1894) anarchiste français. 128, 266.
- Vétrova, Maria (morte en 1897) révolutionnaire russe. 147, 270.
- Vetsera, Marie (1871-1889) baronne roumaine. 266.
- Vigfússon, Guðbrandur (1827-1889) philologue islandais. 32, 211, 212, 260.
- Victoria (1819-1901) reine d'Angleterre 1837-1901. XXXV, 146.
- Vogt, Nils Collett (1864-1937) poète norvégien. 259.
- Voltaire, François (1694-1778) écrivain français. 277.
- Wergeland, Henrik (1808-1845) poète norvégien. 65, 80, 234, 244.
- Westh, Gerda Claudi (née en 1907) née Philipp, petite-fille de Georg Brandes. 225, 290.
- Wilhelm II (1859-1941) roi de Prusse et empereur allemand 1888-1918. 201.
- William IV (1765-1837) roi d'Angleterre 1830-1837. 282.
- Winter-Hjelm, Kristian Anastasius (1843-1915) écrivain norvégien. 60, 226.
- Winther, Christian (1796-1876) poète danois. 15, 24, 57, 62, 63, 202, 207, 227.
- Winther, Julia Constantia (1813-1881) femme de Christian Winther. 202.
- Wirsén, Carl David af (1842-1912) écrivain suédois. 244-245.
- Witte, Serge Iouliévitch (1849-1915) homme d'Etat russe. 205.
- Wolff, August, officier danois. 217.
- Woodcock, George, écrivain anglais. 272.
- Wordsworth, William (1770-1850) poète anglais. XVI, XXVI, XXVIII, 24, 34, 37, 41, 44, 45, 53, 208, 212, 218, 219.
- Wyndham Lewis (mort en 1838) homme politique anglais. 248.
- Zimmern, Helen, femme de lettres anglaise. 81, 84, 233.
- Zola, Emile (1840-1902) romancier français. XXIX, XXX, 66, 67, 68, 71, 80, 214, 228-229, 229-230, 231, 240.

TABLE DES PLANCHES

- I. Le journal intime de Gosse, le 24 mai 1874.
- II. Portrait d'Edmund W. Gosse, mai 1874.
- III. Portrait de Georg Brandes, mai 1874.
- IV. *Illustreret Tidende*, le 7 janvier 1872.
- V. Portrait de Stuart Mill dans *Illustreret Tidende*.
- VI. Portrait de Pierre Kropotkine vers 1899.
- VII. Pierre Kropotkine dans l'album d'Edith Brandes.
- VIII. Pierre Kropotkine à Haparanda, le 10 juin 1917.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------------------------------|-------------|
| Avant-propos de la Société | V |
| Avant-propos du rédacteur | VI-VII |
| Introduction | VIII-XXII |
| Table des lettres..... | XXIII-XXXIV |
| Correspondance de Georg Brandes | 1-229 |
| Lettres n ^{os} 297 à 430. | |
| Index des noms propres..... | 231-247 |
| Table des planches | 248 |